



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER



HN R3EZ X

Res. 514.8

# Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

## FRANCIS BROWN HAYES

(Class of 1839)

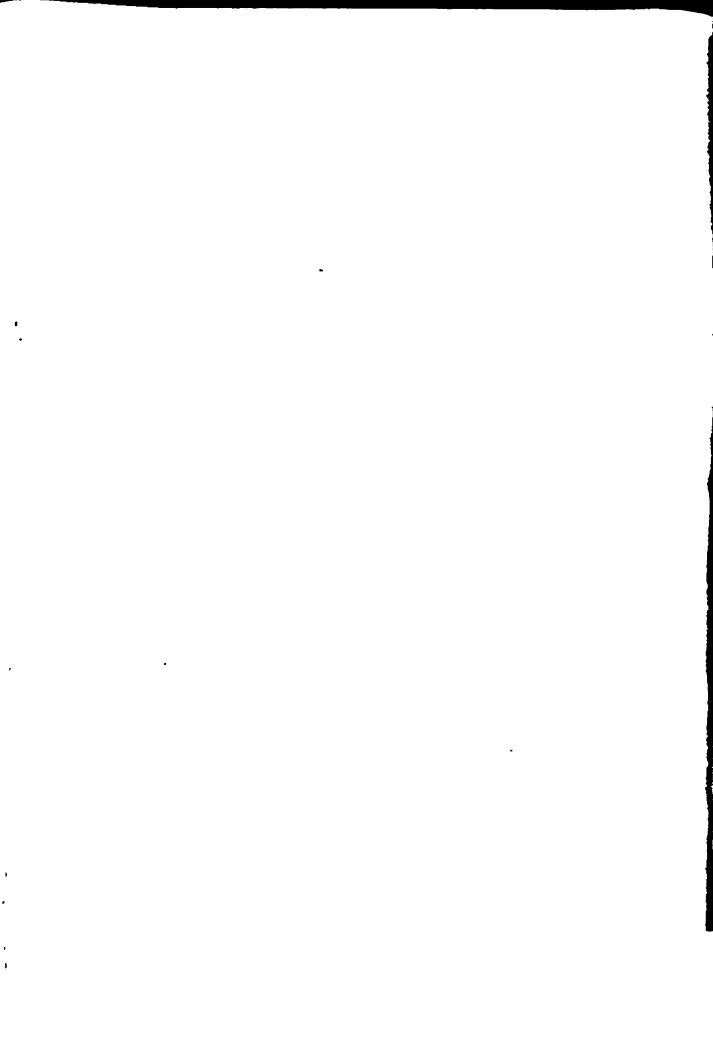
This fund is \$10,000 and its income is to be used  
"For the purchase of books for the Library"



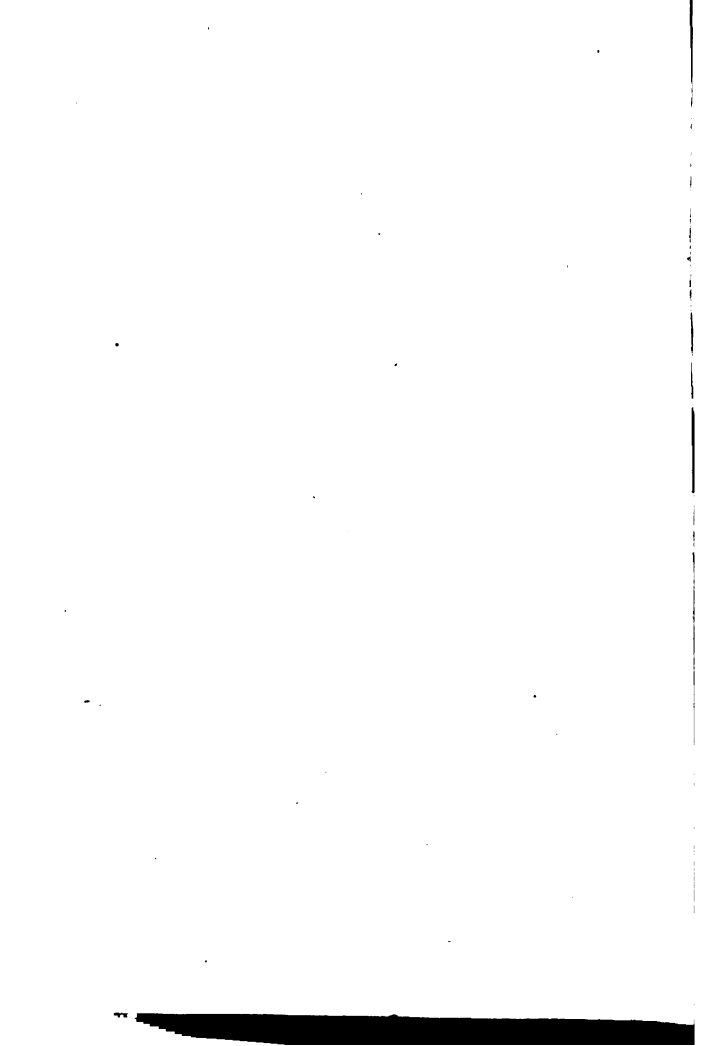
















LOUIS ASTRUC

# LA MAN SENÈSTRE

*Pouëmo*

(AVEC TRADUCTION FRANÇAISE)

2<sup>e</sup> EDICION

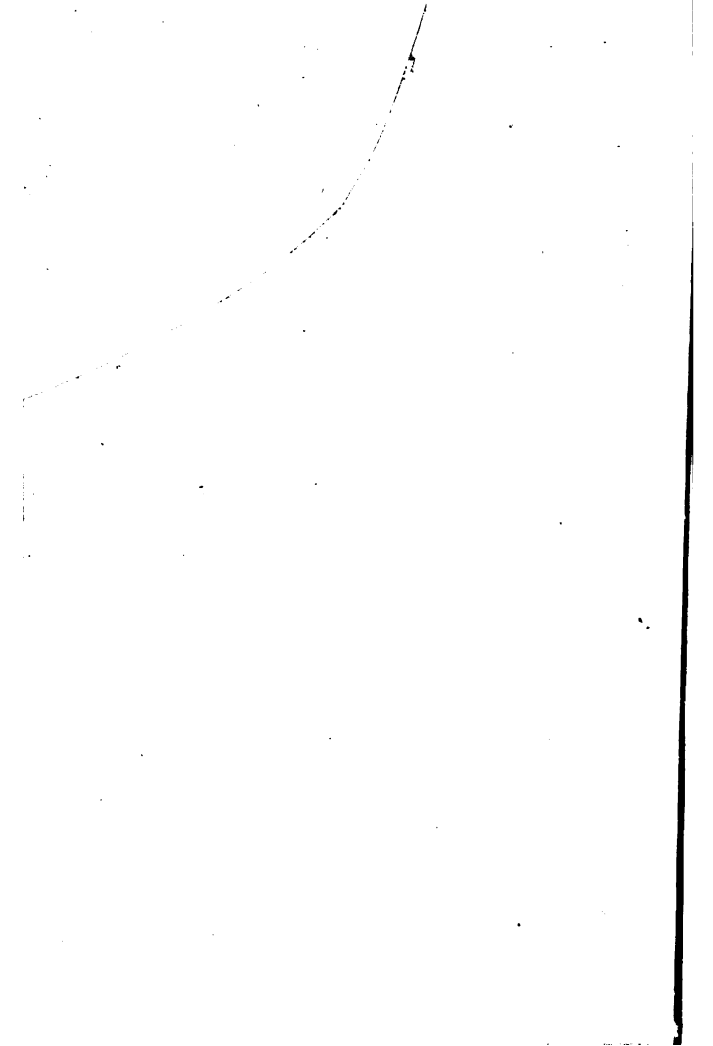
PRES : 1 fr. 50



AVIGNOUN

J. ROUMANIHO, EDITOR  
19, Carrièra St-Agrico

1895



# LA MAN SENÈSTRO

*Pouémo*

## DOU MEME AUTOUR

---

LI CACIO, recuei de pouësio.

LA MARSIHESO, pouèmo dramati en iv tablèu,  
(2<sup>o</sup> edicioun).

VUETANTO-QUATRE, recuei de sounet.

MOUN ALBUM

LI MEDAIOUN } retra miejournau (*novo edicioun*)  
PAPIÉ PINTA }

AUTOUR DÓU BRÈS, vers e cansoun de divers  
felibre.

PÈR UN BAIS, 1 voul. francò-italò-prouvençau.

RESPONSO au majouralat d'A. Mouzin, discours.

LA MAN SENÈSTRO, pouèmo.

---

*En preparacioun :*

LA MESSO PAGANO, Pouèmo.

214-29  
1

LOUIS ASTRUC

---

# LA MAN SENÈSTRO

*Pouèmo*

(AVEC TRADUCTION FRANÇAISE)

---

2<sup>o</sup> EDICIOUN

---

PRES : 1 fr. 50



AVIGNOUN

---

J. ROUMANIHO, EDITOUR  
19, Carriero St-Agricò, 19

---

• 1895



Porn 514.8



Hayes fund

*A moun pichot Severin,  
s'un jour es magistrat.*

## LA MAN SENÈSTRO



### I

Un cop de pistoulet estrementiguè l'aire...  
I gènt espavourdi lou fum enseignè lèu  
Uno fenèstro d'ounte èro parti l'esclaire,  
E dins un vira — d'iue li curious, de tout caire,  
Se trouvèron davans lou plus orre tablèu.

Ero dins uno chambro, uno chambro moudèsto  
I paret blanco e gaio ounte l'avié dessus,  
Penja, Gaspard de Besso e Sant Ro de la pèsto ; —  
Tres cadiero ; — uno tauilo oundrado de ginèsto  
D'arrièrè d'autar à-n-un tichot Jesus.

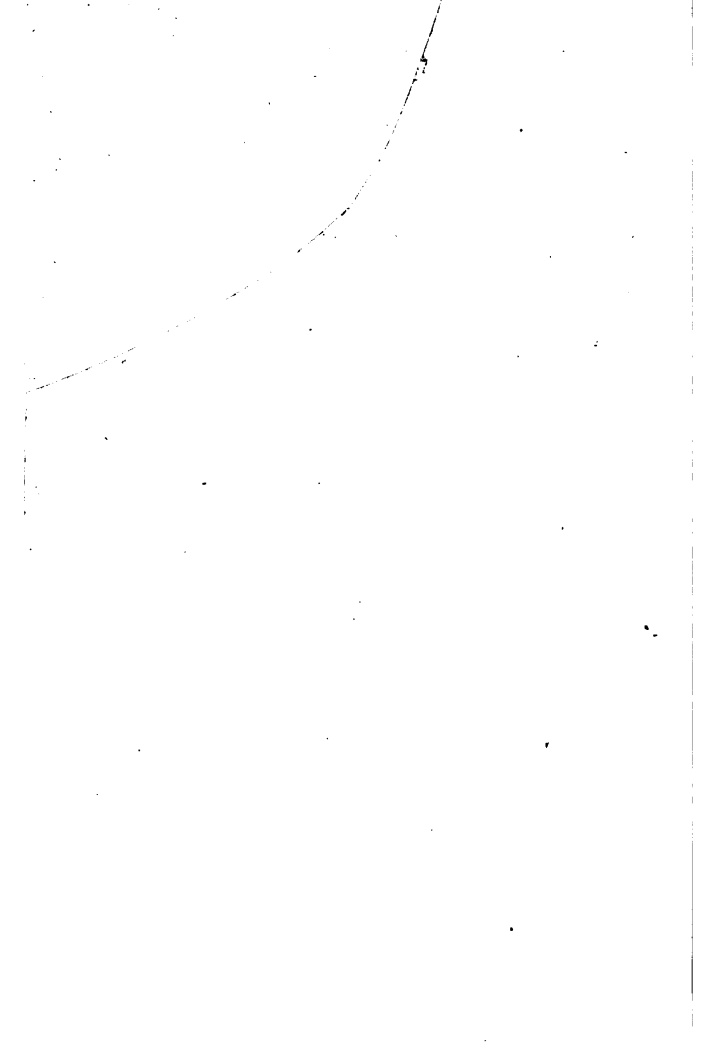
## LA MAIN GAUCHE



### I

Un coup de pistolet ébranla les airs... Aux gens épouvantés la fumée indiqua vite une fenêtré d'où était parti l'éclair, et en un clin d'œil les curieux, de toutes parts, se trouvèrent devant le plus horrible tableau.

C'était dans une chambre, une chambre modeste aux murs blancs et gais sur lesquels étaient appendus Gaspard de Besse et Saint Roch de la peste ; — trois chaises ; — une table ornée de genêts servant d'autel à un petit Jésus.



# **LA MAN SENÈSTRO**

*Pouèmo*

T'aurién fa viéure quand vas tua noste paire,  
E basto en mouriguent me maudigue pas ién ! »

E'n embrassant lou mort dis de resoun afrouso ;  
Plouro e l'embrasso mai. piéi toumbo estavani...  
Tant sa caro es blavo, a tant de taco saunouso  
Que rendè lou cadabre i poutouno febrouso,  
Que se pòu plus saché quan di dous a fini !

La foulo, alor que-mai esmougudo, l'entourro,  
L'assolo em'afecioun, lou derrabo dóu lié  
Emé de mot que l'on trouvo que quand se plouro,  
E lou vai carreja foro dóu membre, quouro  
S'ausis un grand brut d'armo à bas dins l'escalié.



ton confesseur ? Je t'aurais fait vivre, tandis que tu vas tuer notre père, et pourvu qu'en mourant il ne me maudisse pas ! »

Et embrassant le mort il dit des paroles affreuses ; il pleure et l'embrasse encore, puis tombe exténué.... Si blême est son visage, tant il est couvert de taches sanglantes que rendit le cadavre aux fiévreuses caresses, que l'on ne distingue plus lequel des deux a vécu !

Alors, la foule de plus en plus émue, l'entoure, elle le console affectueusement, elle l'arrache du lit avec des mots que l'on ne trouve que lorsqu'on pleure, et va le conduire hors de la chambre, quand on entend un grand bruit d'armes en bas dans l'escalier.





## II

A bas dins l'escalié, s'ausis un grand brut d'armo :  
Es lou juge que mounto. escourta di gendarmo  
E de si magistrat. Soun tóuti lèu amount  
Dins la chambro coumoulo. Alor lou mage : « Au  
[noum

Dou rèi, laisse cadun la justico se faire ;  
Aquéli que noun an pèr eici sis affaire  
Laiisson li gènt dou rèi soulet en ésti liò.  
Soudard, sabès vosto messiou au tresen cop,  
Se fau parla tres cop... » E lèu, muto, la foulo  
Sus lou lié jito mai un regard e s'escoulo  
Pau-à-pau, e plus res aro demoro eici  
Que lou jouvènt tout pale e tout ensanousi.  
E lou juge ié vèn : « Que restas aqui, drole ?  
Kmé ll» autre avès pas ausi ço que vole ?  
Sléu mandadou dou rèi, entendès-me de — bon. »  
Ku umblamen : « Mounsen lou mage, ié respond,

## II

En bas dans l'escalier, on entend un grand bruit d'armes : c'est le juge qui monte, escorté des gendarmes et de ses magistrats. Tous sont vite là-haut dans la chambre comble. Alors le mag : « Au nom du roi, que chacun laisse faire la justice ; que ceux qui par ici n'ont pas leurs affaires laissent les gens du roi seuls en ces lieux. Soldats, vous savez votre mission au troisième coup, s'il faut parler trois coups... » Aussitôt, la foule, muette, sur le lit jette encore un regard et s'écoule peu à peu, et plus personne maintenant ne demeure ici que le jeune homme tout pâle et tout ensanglanté. Et le juge l'interpellant : « Que restez-vous là, drôle ? avec les autres n'avez-vous pas ouï ce que je veux ? Je suis mandataire du roi, entendez-moi enfin. » Celui-ci humblement :

Avès di : vagon-s'en li qu'an pas sis affaire  
D'aquest coustat. Or, lou mesquin èro moun fraire,  
Moun fraire tant ama, moun bessoun tant ploura.»

Lou juge dis : « Eh bèn, lou bessoun adurra  
Lou lume à la justico. Avié dounc lou jouine ome  
De soucit, de segren qu'empachon que s'endrome  
En pas un bon crestian ? » — « Moun fraire èro  
[crestian

Coume vous, coume iéu, coume tóuti lou sian ;  
Sa counsciènci èro puro autant coume la nostro  
E tout à noste entour, moussu lou mage, mostro  
Sa tranquileta d'amo : Es sant Ro, pièi Jesus,  
E i'agrade ma fe que ié jure dessus ! »

— « Oublidas de jura subre Gaspard de Besso,  
Eici fai lou magistre em'un quilet que resso :  
Ni soucit, ni segren, voste fraire èro un sant !  
Adounc, esplicas-nous aquéli flot de sang  
Que vous tacon li man, que vous tacon la caro. »

— « Es facile, moussu, quand sias vengu tout-  
[aro... »

Subran un magistrat lou coupo : « Avès pas vist,  
Juge ?... Oh! noun, de ma vido! eiçò devèn esquist :  
Lou mort a'n pistoulet dintre la man senèco ! »

« Monseigneur le mage, répond-il, vous avez dit : qu'ils partent ceux qui n'ont pas leurs affaires de ce côté. Or, le pauvre était mon frère, mon frère tant aimé, mon jumeau tant pleuré. » Le juge dit : « Eh bien, le jumeau apportera la lumière à la justice. Le jeune homme avait donc des soucis, des chagrins qui empêchent de s'endormir en paix un bon chrétien ? » — « Mon frère était chrétien comme vous, comme moi, comme nous le sommes tous ; sa conscience était pure autant que la nôtre et tout, autour de nous, monsieur le mage, indique sa tranquillité d'âme : c'est saint Roch, puis Jésus, et agréent-ils ma sincérité que sur eux je jure ! »

— « Vous oubliez de jurer sur Gaspard de Besse, fait ici le magistrat dans un petit cri siffleur : ni soucis, ni chagrins, votre frère était un saint ! Or donc, expliquez-nous ces flots de sang qui souillent vos mains, qui souillent votre face. »

— « C'est facile, monsieur, tantôt à votre arrivée... »

Soudain un magistrat l'interrompt : « Vous n'avez pas vu, juge ?... Oh ! non, de ma vie ! ceci devient exquis : le mort a un pistolet dans la main gauche ! »

Tant-lèu, tóuti atupi, se viron. « Noun se pèco  
Plus maladrechamen » malin lou juge fai,  
Car lou mort dins sa man senèco, es bèn vrai,  
Tèn l'armo qu'a sega sa bello primovèro.

— « Aquelo armo, jouvènt, em'uno voues sevèro,  
Repren lou juge, noun la manejà lou mort.

E vous vau vitamen retraire, sènso esfors,  
Lou dramò coume s'es passa. Sus d'estiganço,  
Pèr de resoun qu'ai pas à recerca d'avanso,  
Mai qu'escudelara la justico à soun tour,  
Adès de voste fraire avès tranca li jour ;

Pièi, lou brut apelant tant-lèu la pouplado,  
Subite avès fugi, mai en quitant la plado  
Voulès fraudà lou crime e, tout percipita,  
Engençant l'armo vous enganas de coustat...  
Ero tèms : li vesin e li curious, en foulo,  
Mouton e soun nafra davans talo bourroulo,  
Quand vous — i'aurié que vous d'ignoura lou  
[malan —

Arribas, vous jitas sus lou lié, blanc, plus blanc  
Que lou mort, e plouras en sounant voste fraire.»

Li magistre an beissa la tèsto, semblant traire  
Benastrugage au juge en partejant soun di.

Aussitôt, tous se retournent, étonnés. « On ne pêche pas plus maladroitement » dit le juge avec malice, car le mort dans sa main gauche, en effet, tient l'arme qui a fauché son beau printemps.

— « Cette arme, jeune homme, d'une voix sévère reprend le juge, le mort ne la mania point. Et je vais vite ment, sans peine, vous retracer le drame comme il s'est passé. Sur des mobiles, pour des raisons que je n'ai pas à rechercher d'avance, mais que la justice éclaircira à son tour, tantôt de votre frère vous avez supprimé les jours ; puis, le bruit appelant bientôt la populace, vous avez fui prestement, mais en quittant la place vous voulez frauder le crime et dans votre précipitation à arranger l'arme, vous vous trompez de côté... Il était temps : les voisins et les curieux montent en foule, et sont navrés devant une telle catastrophe, quand vous — il n'y eût que vous à ignorer le malheur — vous arrivez, vous vous jetez sur le lit, blanc, plus blanc que le mort, et pleurez en appelant votre frère. »

Les magistrats ont baissé la tête, comme pour féliciter le juge en partageant son dire.

Lou jouvènt afoudra, trantraiant, pièi ardit  
Souto l'orre discours que ié jalo li veno,  
Respond : « Mounsen lou mage, es pas proun de  
[ma peno,  
Es pas proun dóu malur qu'acipo noste oustau,  
Fau enca que l'ounour, noste soul capitau,  
S'ennègue dins lou sang, naufrage dins lou crime !  
E's de moun sang, dóu miéu ! dóu miéu ! que  
[sariéu ime !  
Dins la memo famiho es pas proun d'Abèl, fau,  
Fau encaro Caïn ? O Mounseignour, es faus  
Espaventablamen ço que venès de dire.  
Sias mandadou dóu rèi ? Eh bèn, noun, noste sire  
Eici vous mando pas embruti noste dòu !...  
Oh ! perdoun se vous parle ansin, mai vène fòu.  
Juge, sus vosto tèsto apelas li lumiero ;  
Pregas l'esperit-sant di causo vertadiero ;  
Quant à iéu jure Diéu, e sa maire, e si sant  
Que de moun fraire noun ai fa raia lou sang.  
Lou bessoun adurra lou lum à la justico,  
Avès di tout-escas ? Se ma resoun vous fisso,  
Sauprés qu'èro gauchié moun paure fraire mort. »  
— « Proun bono la resoun sarié pèr voste sort,

Le jeune homme foudroyé, chancelant, puis hardi sous l'horrible discours qui lui fige les veines, répond : « Monseigneur le mage, ce n'est pas assez de ma peine, ce n'est pas assez du malheur qui atteint notre maison, il faut encore que l'honneur, notre seul capital, se noie dans le sang, sombre dans le crime ! Et c'est de mon sang, du mien ! du mien ! que je serais humide ! Dans la même famille ce n'est point assez d'Abel, il faut, il faut encore Caïn ? O monseigneur, ce que vous venez de dire est épouvantablement faux. Vous êtes mandataire du roi ? Eh bien, non, notre sire ici ne vous envoie pas salir notre deuil !...

Oh ! pardonnez si je vous parle ainsi, mais je deviens fou. Juge, sur votre tête appelez les lumières ; priez l'Esprit-Saint qui préside à la vérité ; quant à moi je jure Dieu, et sa mère, et ses saints que de mon frère je n'ai pas fait couler le sang.

Le jumeau apportera la lumière à la justice avez-vous dit tout à l'heure ? Si mon raisonnement vous fixe, vous saurez que mon pauvre frère mort était gaucher. »



Mai quau pòu afourti vosto dicho seguro ? »

— « Soulo uno provo que tène de la naturo,  
Uno provo ounte Diéu se mesclo : ma resoun  
Es que iéu siéu coume èro, éu qu'èro moun bessoun,  
Siéu gauchié. Pode meme escriéure ina defénso,  
Voulès ? d'aquelo man tant escarnido, sènso  
Fali, pièi de moun sang enca la signarai ! »

— « Se ço que nous dounas pèr provo es bèn vrai,  
Counservas voste sang que reclama pòu èstre  
Pèr lou pople, pèr Diéu, pèr lou rèi, noste mèstre,  
Car coumprène sèns peno aro lou pistoulet  
Dins la man gauchò de voste fraire : Soulet  
Un senè lou poudié plaça de talo sortò.  
Que n'en pensas, messiés ? » alor d'uno voues forto,  
Demando i magistrat.

Esti, que-mai candi,  
Benastrugon lou mage en partejant soun di.

— « Or, jouvènt, vous arrèste au noum dóu rèi »  
[lou juge

Crido; i gendarmo dis : « Que l'assassin noun fuge,  
Sis esplico esperen qu'autro part faran gau... »  
E dins un brut de fèrre istè mut lou fougau.

— « Excellente serait la raison pour votre sort, mais qui peut affirmer que votre dire soit vrai ? »

— « Seulement une preuve que je tiens de la nature, une preuve en laquelle Dieu se mêle : mon explication est que je suis comme il était, lui qui était mon jumeau, je suis gaucher. Je puis même écrire ma défense, voulez-vous ? de cette main si méprisée, sans faillir, ensuite, de mon sang encore la signerai-je ! »

— « Si ce que vous nous donnez pour preuve est bien la vérité, conservez votre sang qui peut être réclamé par le peuple, par Dieu, par le roi notre maître, car maintenant je comprends facilement le pistolet dans la main gauche de votre frère : seul un gaucher pouvait le placer de sorte telle. Qu'en pensez-vous, messieurs ? » alors d'une voix forte, demande-t-il aux magistrats.

Ceux-ci, de plus en plus surpris, félicitent le mage en partageant son dire.

— « Or, jeune homme, au nom du roi je vous arrête » crie le juge ; aux gendarmes il dit : « Que l'assassin ne fuie point, espérons que ses explications autre part seront goûtées... »

Et dans un bruit de fers le foyer demeura muet.

## III

La niue 's vengudo, lis estello  
Brihon pu bello  
Que de diamant.  
Dins lou cèu uno barro roujo  
Lusis, auroujo,  
Mai lis amant,

Mai lis amant : Rouge de sero  
Bèu tèms espero,  
Canton urous ;  
E li vièio, brandant la tèsto :  
I'a de tempèsto  
Pièi en tèms rous !

Un cour tège d'alin, s'avanso vers la fèsto  
E la barro de sang ié fai un lume afrous...

**III**

**La nuit est venue, les étoiles brillent plus belles  
que des diamants. Dans le ciel une barre rouge  
luit, farouche, mais les amants,**

**Mais les amants : Rouge le soir beau temps  
attend, chantent-ils heureux ; et les bonnes vieill-  
les, branlant la tête : il y a des tempêtes parfois  
par les temps clairs !**

**Un cortège au loin, s'avance vers la fête et la  
barre de sang lui fait une lumière affreuse...**

Sian i vihado printaniero :

Dins li carriero,

Après soupa,

Tóuti li porto soun vivènto

' mé chat, jouvènto,

Enfant, papa.

Souto l'iue meme de la maire,

Que poutounaire

Soun li vesin !

Li pichot conton de prouëssso,

Parlon de Besso

E d'assassin.

E lou courtège, au brut soul di cadeno espesso,

Arribo e li pichot vivo an l'istòri ansin...

Lou fres es bon. — « Uno partido,

Jan, Margarido

Au *Cougourdié* ! »

— « Nàni, es pu galant la *Man-caudo* ;

Dessus ma faudo,

Tè, plego-ié. »

Nous voici aux veillées printanières : dans les rues, après souper, toutes les portes sont vivantes avec gars, jouvencelles, enfants, papas.

Sous l'œil même de la mère, quels embrasseurs sont les voisins ! Les petits content des prouesses, ils parlent de Besse et d'assassinats.

Et le cortège, au bruit seul des épaisses chaînes, arrive et les petits ont ainsi l'histoire vécue...

Le frais est bon. — « Une partie, Jean, Marguerite au *Cougourdié* ! » — « Nenni, plus attrayante est la *Main-chaude* ; entre mes genoux, tiens, cache-toi. »

E zóu li cop, e zóu li rire

Qu'es pas de dire.

— « Vai, pos cerca... » .

— « Es tu que de ta man qu'embrèco,

Drecho o senèco,

Tu qu'as pica... »

Lou courtège es aquí que passo, e dóu jò l'èco

Acipo lou jouvènt dintre soun cor maca...

Mai tout-d'uno vesin, vesino,

Qu'an vist la minò

Dóu presounié,

S'endignon : Quau pensavo entanto

D'avé 'n tau panto

Beisant lou lié !

E lis enfantoun que tout abro,

D'ardour alabro

Se soun sarra ;

Lou siblon, cercant de calado

E de palado

Pèr l'aqueira.

---

Et va les coups, et va les rires inénarrables.  
— « Oh ! tu peux chercher... » — « C'est toi qui  
de ta main qui ébrèche, droite ou gauche, toi qui  
as frappé... »

Le cortège est là qui passe, et du jeu l'écho  
frappe le jeune homme dans son cœur meurtri...

Mais soudain voisins, voisines, qui ont vu le  
masque du prisonnier, s'indignent : Qui pensait  
cependant avoir un tel pantin baisant le lit !

Et les petits enfants que tout enflamme, ardents,  
avides, se sont serrés ; ils le sifflent, cherchant  
des pavés et des galets pour le lapider,



La niue's negro. Li gènt trovon l'auro jalado.  
Lou courtège en presoun, alin vèn de rintra.



---

**La nuit est noire. Chacun trouve la brise glacée. Le cortège en prison, là-bas vient d'entrer.**



## IV

« O mi pàuri bessoun, pecaire !...  
Trima touto sa vido es gaire,  
Fau encaro qu'à mi vièis an,  
Moun Diéu, dounès tau terro-tremo ?  
Vous agradon dounc li lagremo,  
Meme de vòsti vièis enfant !

« Voste sant noum — sènso lou saupre —  
Se l'oufensère, un cop d'escaupre  
Douna pèr voste bouscatié,  
Aurié degu fèndre moun èstre...  
E noun pas me faire counèstre  
Un castimen sènso parié.

« Pièi sian que lou soufle, sias l'amo ;  
Sian lou recaliéu, sias la flamo ;  
Sian que la rodo, sias la man : .

## IV

« O mes pauvres jumeaux, hélas !... Peiner toute sa vie c'est peu, il faut encore qu'à mes vieux ans, mon Dieu, vous donniez un pareil bouleversement ? Elles vous plaisent donc les larmes, même de vos vieux enfants !

« Votre saint nom — sans le savoir — si je l'offensai, un coup de scalpel donné par votre bûcheron, aurait dû fendre mon être... au lieu de me faire connaître un châtement incomparable.

« Et puis, nous ne sommes que le souffle, vous êtes l'âme ; nous sommes la cendre, vous êtes la flamme ; nous ne sommes que la roue, vous êtes

S'ai fali, noun pode respoundre  
E lou pecat falié m'escoundre  
Qu'enfant venèn, enfant tournan.

« Dous sus dous ! famiho maudicho !  
L'un trouva mort, l'autre (oh ! la dicho  
Que cour me douno lou fremin !)  
L'autre (terriblo chauchò-vièio !  
Que trèvo mi som e mi vèio !)  
L'autre... belèu un assassin.

« Belèu ? perqué belèu ? Lou juge  
Pròchi dóu sang sènt lèu l'iruge,  
E's moun fiéu qu'es encadena.  
Oh ! perqué li gènt qu'arrivèron,  
Sus lou meme lié li trouvèron  
Pas tóuti dous assassina !

« Ensèn nascu, mourien de meme  
E lou sang, dins lou meme geme,  
Lou pople l'aúrié plagnegu.  
Or, ounte es lou cor que souspiro ?  
Li cor soun regounfle que d'iro  
Pèr lou que lou sang a begu.

la main : si j'ai failli, je n'en puis répondre et le péché il fallait me cacher, car enfants nous arrivons, enfants nous retournons.

« Deux sur deux ! famille maudite ! L'un trouvé mort, l'autre (oh ! le murmure qui court me donne le frisson !) l'autre (terrible cauchemar qui hante mes sommes et mes veilles !) l'autre... peut-être un assassin.

« Peut-être ? pourquoi peut-être ? Le juge près du sang flaire vite la sangsue, et c'est mon fils qui est enchaîné. Oh ! pourquoi les personnes qui arrivèrent, sur le même lit ne les trouvèrent-elles pas tous les deux assassinés !

« Ensemble nés, ils mourraient de même et le sang, dans le même gémissement, le peuple l'aurait plaint. Or, où est le cœur qui soupire ? Les cœurs ne sont débordants que de colère pour celui qui a bu le sang.

« Jesus de la crous, ma misèri  
Vous toco pas ? Moun cementèri  
Dèu èstre dins lou desounour ?  
Ai ! moun vieiounge pòu plus viéure :  
Plus de Barrabas se deliéure ;  
Deman moun fléu vègue lou jour.

« Car se deman, quand lou gau canto,  
Ausissiéu li campano santo  
Pregemi li clas de moun fléu,  
Sarié l'ouro de ma finido  
E'n partènt maudiriéu la vido,  
E moun enfant lou maudiriéu !... »

Ansin lou vièi se despoutènto,  
E dóu paire la voues doulènto  
Diéu l'ause-ti ? Quau l'ausira ?  
E dins soun lié, malaut de fèbre,  
Se demando, ancious, menèbre,  
Ço que pèr éu deman sara.

---

« Jésus de la croix, ma misère ne vous touche point ? Mon cimetière doit-il être dans le déshonneur ? Hélas ! ma vieillesse ne peut plus vivre : que l'on ne délivre plus de Barrabas et que demain mon fils voie le jour.

« Car si demain, quand le coq chante, j'entendais les cloches saintes gémir les glas de mon fils, ce serait l'heure de ma fin et en partant je maudirais la vie, et mon enfant je le maudirais!..»

Ainsi le vieillard se désole, et du père la voix dolente Dieu l'entend-il ? Qui l'entendra ? Et dans son lit, souffrant la fièvre, il se demande, anxieux, maussade, ce que pour lui sera demain.





## V

Un matin arribè que clavè lis angòni....

Lou jour luisis tout-just, couchant la malancòni  
Dis ouchbro que la niue semeno dins si bais ;  
L'aubo tebo proumet uno caudo journado,  
Car li troupèu e li manado  
Avans-ouro an quita l'endré mounte se pais.

A-cha-pau, lou soulèu vers lou trelus s'enauro ;  
Dinsoun cadre embuia lou founs d'ou cèu se dauro  
Semblant dire is uman : vejeici mai un jour.  
De tout caire renais la coulour de la vido,  
Lou sang repren sa coussou avido  
Di gau-galin i tèule enflouca de roujour.

## V

Un matin arriva qui mit un terme aux agonies...

Le jour luit à peine, chassant la mélancolie des ombres que la nuit sème dans ses baisers ; l'aurore tiède promet une chaude journée, car les troupeaux et les *manades* prématurément ont quitté les pâturages.

Peu à peu, le soleil monte vers l'orient ; dans son cadre embrumé le fond du ciel se dore semblant dire aux humains : voici encore un jour. De tous côtés renaît la couleur de la vie, le sang reprend sa course avide des coquelicots aux toits enflammés de rougeur.

Oh ! que la vido es douço ! Oh ! que la vido es  
[bello  
Pèr aquéu qu'ignourènt di mau se desparpello  
Chasque matin cresènt de naisse un nouvèu cop !  
Pèr l'amo siavo, pèr l'amo que se demando,  
Dintre sa naïveta grandò,  
S'aièr eisistè bèn, n'aguènt ges d'orre ecò !

Mail'eisistènci, ai ! las ! pèr tóuti es pas la memo :  
Quau sus la mar s'endor e quau de-longo remo ;  
Quau ris e quau viéurié cènt an que plourarié.  
E diguen rèn à Diéu, qu'en tout pamens s'aplico :  
Nous counfoundrié dins soun esplico  
Que li det de la man soun pas tóuti parié.

Lou gau supèrbe en l'èr a souna l'alegrio ;  
D'amount, d'à-bas, la gau de ressuscita briho ;  
Coumençon li carriero à refaire d'enfant.  
Lou fournié, la lachiero, afouga, tout en aio,  
Vers la creacioun que badaio  
Se percepiton pèr apasima la fam.

---

Oh ! que la vie est douce ! Oh ! que la vie est belle pour celui qui, ignorant des maux, ouvre les yeux chaque matin croyant naître une nouvelle fois ! pour l'âme calme, pour l'âme qui se demande, dans sa grande simplicité, si hier existait véritablement, n'en ayant aucun horrible écho !

Mais l'existence, hélas ! pour tous n'est pas la même : qui s'endort sur la mer et qui rame sans cesse ; qui rit et qui vivrait cent ans qui cent ans pleurerait. Et ne disons rien à Dieu, qui s'applique à tout cependant : il nous confondrait en nous expliquant que les doigts de la main ne sont pas tous pareils.

Dans les airs le coq superbe a sonné l'allégresse ; en haut, en bas, la joie de ressusciter brille ; les rues commencent à refaire des enfants. Le fourrier, la laitière, affairés, tout en nage, vers la création haletante se précipitent pour apaiser la faim.

E Diéu qué vòu sa pàrt dins la boulegadisso,  
Se rapello i crestian emé la sounadisso  
Di campano dindant soun *angèlus* sutiéu.  
Mai dóu brounze subran l'esperanço s'amourro :  
S'entènd plus que lou clas que plouro....  
Malur i paire que juron pas de si fiéu !



Et Dieu qui veut sa part dans le mouvement, se rappelle aux chrétiens avec la sonnerie des cloches carillonnant leur subtil *angelus*. Mais du bronze bientôt l'espérance prend fin : on n'entend plus que le glas qui pleure...

Malheur aux pères qui ne jurent pas de leurs fils !



## VI

Li clas sonon plus fort. S'emplisson li carriero.  
Amount, avau, es plen de mounde. Fenestriero  
De centenau de tèsto espinchon la liuenchour,  
Despaciènto de vèire un castimen majour,  
Car li campano, dins soun balans, cridon : Isso !  
Es pèr la soucieta l'ouro de la justico !  
Aquéli voues d'aram, dins soun plagnun unen,  
Mesclon li voues dóu vièi e dóu nòu testamen :  
« Tuaras pas. » — « Quau se servira de l'espaso  
Perira. »

Lou soulèu aro mando sa braso  
Coume pèr alesti lou rouge sus lis iue.  
Tout-d'uno, l'armo au poung, dins un grand dès-  
[e-vué,  
Escoubant tout davans, tau qu'uno folo aurasso,  
Li sódard, li gènt d'armo arribon sus la plaço

## VI

Les glas sonnent plus fort. Les rues s'emplissent. D'amont, d'aval, la foule regorge. Aux fenêtres, des centaines de têtes observent le lointain, impatientes de voir le châtiment capital, car les cloches, dans leurs balancements, crient : Allons ! c'est pour la société l'heure de la justice ! Ces voix d'airain, dans leurs plaintes unanimes, mêlent les voix de l'ancien et du nouveau testament : « Tu ne tueras point. » — « Qui se servira de l'épée, périra. »

Le soleil, maintenant envoie sa braise comme pour préparer le rouge sur les yeux.

Tout à coup, l'arme au poing, dans une grande agitation, balayant tout devant, comme une folle bourrasque, les soldats, les gendarmes arrivent



Ounte un pople en coumbour e de sang asseda,  
 Espero lou moumen qu'un ome vai bada.  
 E pièi, es li bourras sout si rùfi cagoulo,  
 Qu'aparèisson moustrant dous iue fèr à la foulo,  
 La centuro bihado en un capelet fort  
 Que chasque *gloria's* uno tèsto de mort.  
 Crous en tèsto, en venènt mastegon de preiero  
 Que dounon pòu. An fa'mé si pegoun de ciero  
 E si lanternò sournò, ùni dous o tres tour  
 Dòu liò que vèi paga li pu grand dèute un jour,  
 E'nfin, au bèu mitan, la capuchaio laisso,  
 Badanto coume un goufre apelant, uno caisso.  
 E li bourras se van escoundre, en esperant,  
 Darrié'n hàrri pas liuen, pèr èstre aqui subran.

. . . . .

Vaqui qu'un jafaret vèn d'espoussa la plaço :  
 Di téulisso, dóu sòu, bramo la poupulaço.  
 Es un crid de venjanço, es un crid triounfant  
 Que dins un meme brut largon femo, ome, enfant.  
 « Lou veici ! lou veici ! » Dins aquelo tempèsto,  
 Dis iue tóuti li lamp vison la memo tèsto !  
 E la tèsto, mandant si regard vers li niéu,  
 Palo coume la mort, sèmblo atèndre de Diéu

sur la place où un peuple bouillonnant et altéré de sang, attend le moment où un homme va expirer.

Puis, ce sont les bourras sous leurs cagoules grossières, qui apparaissent montrant deux yeux féroces à la foule, la ceinture serrée en un fort chapelet dont chaque *gloria* est une tête de mort. Croix en tête, en venant, ils mâchent des prières qui donnent peur. Avec leurs torches de cire et leurs lanternes sourdes, ils ont fait quelque deux ou trois tours du lieu qui voit payer les plus grandes dettes un jour, et enfin, au milieu, les pénitents laissent, béant comme un gouffre réclamant, un cercueil. Et les bourras vont se cacher, en attendant, derrière un rempart non loin, pour être là sans retard.

. . . . .

Voici qu'une rumeur vient de secouer la place : des toits, du sol, la populace hurle. C'est un cri de vengeance, c'est un cri de triomphe que dans un même bruit lâchent femmes, hommes et enfants. « Le voici ! le voici ! » Dans cette tempête, des yeux tous les éclairs visent la même tête ! Et

Un suprême miracle, un miracle impoussible,  
Car aquéu que s'avaniso, en un pantai ourrible,  
Arrounda de sôudard, de bourras, porto noum  
Dôu joue assassina, qu'es soun fraire bessoun...

Pèd-descaus, un velet de dôu que lou rebalo,  
Precedi dôu bourrèu, la destrau sus l'espalo,  
E dôu preïre pregant en ié moustrant la crous,  
S'avanso lou jouvènt vers aquéu pople urous  
De vèire que soun rèi saup faire la justico...  
Sus sis artèu, darrié li sôudard, cadun s'isso ;  
Aubouron si pichot li paire entre li bras ;  
Aquéli di fenèstro estiron lou coulas.

Lou paciènt es adu dins lou round e lou boïo  
Tant-lèu s'es aproucha pèr aganta sa proïo,  
Mai lou paciènt alor : « Jure Diéu e si sant  
Que degun, franc de vous, a veja noste sang !  
Fau mouri : sèns regrèt la vido l'abandoune  
Mai en vitimo e Diéu, sourd au-jour-d'uei, perdou-  
[ne  
Plus tard li vrai coupable. O pople tout entié,  
Quouro te signaras, souvèn-te di gauchié !... »

la tête, lançant ses regards vers les nuages, pâle comme la mort, semble attendre de Dieu un suprême miracle, un miracle impossible, car celui qui s'avance dans un horrible cauchemar, entouré de soldats, de bourras, porte le nom du jeune assassiné dont il est le frère jumeau...

Nu-pieds, un voile de deuil qui l'humilie, précédé du bourreau, la hache sur l'épaule, et du prêtre priant en lui montrant la croix, le jeune homme s'avance vers ce peuple heureux de voir que son roi sait faire la justice...

Sur la pointe des pieds, derrière les soldats, chacun se hausse ; les pères entre les bras élèvent leurs enfants ; ceux des fenêtres allongent le cou.

Le patient est amené au centre et le bourreau s'est approché promptement pour saisir sa proie, mais le patient alors : « Je jure Dieu et ses saints que nul, hormis vous, n'a versé notre sang ! Il faut mourir : sans regrets j'abandonne la vie, mais en victime et que Dieu, sourd aujourd'hui, pardonne plus tard aux vrais coupables. O peuple

Un ànci a courregu dins la foulo. Tout-d'uno,  
Un óuficié de lèi davans tóuti desgruno  
De paraulo legido en un long pergamin :  
Es la sentènci que li juge, sèns fremin,  
Escouton mot pèr mot, après l'avé rendudo.  
E l'óuficié finis ansin d'uno voues rudo :  
« Segound la lèi, avans de puni lou cervèu  
Qu'a councéupu lou mau, la man que l'a fa, dèu  
Toumba sout la destrau dóu justicié. » Li ferre  
Tant-lèu soun enleva di bras pèr de sevère  
Varlet vesti de rouge. Enterin, dins la niue  
De sa messiou, lou boio amount mando lis iue  
Coumese demandavo à Diéu — meme i fenèstro —  
Queto man fau tranca : la dèstro o la senèstro !

Lou jouvènt es davans lou justicié palot  
Que d'un cop de destrau ensanousis lou plot :  
L'óumicide pougnet toumbo dins la sarriho.  
E pièi, sus la destrau, tourna lou soulèu briho :  
A geinoun, lou paciènt liéuro sa tèsto, e lèu  
Lou plot en sa roujour fai vergougno au soulèu.  
Mai coume a roudela la tèsto dins la gorbo,  
Un cop de pistoulet restountis que destorbo

tout entier, lorsque tu te signeras, souviens-toi des gauchers !... »

Une anxiété a couru dans la foule. Aussitôt, un officier de loi devant tous expose des paroles lues en un long parchemin : c'est la sentence que les juges, sans frémir, écoutent mot à mot, après l'avoir rendue. Et l'officier termine ainsi d'une voix rude : « Selon la loi, avant de punir le cerveau qui a conçu le mal, la main qui l'a fait doit tomber sous la hache du justicier. » Les fers sont de suite enlevés des bras par de sévères valets vêtus de rouge. En ce temps, dans la nuit de sa mission, le bourreau envoie les yeux en haut comme s'il demandait à Dieu — même aux fenêtres — quelle main il faut trancher : la droite ou la gauche !

Le jeune homme est devant le justicier pâle qui d'un coup de hâche ensanglante le billot : l'homme poignet tombe dans la sciure. Et, de nouveau, sur la hache le soleil brille : à genoux, le

Juge, pople, sòdard, e bourrèu, e bourras.  
Es parti de pas liuen : vèn d'un oustaloun ras  
De la plaço. Em'acò, la foulo se i'alandò.

O jour d'iro de Diéu ! o jour d'iro trop grandò !



patient livre sa tête, et vite le billot en sa rougeur fait honte au soleil.

Mais comme a roulé la tête dans le panier, un coup de pistolet retentit qui trouble juges, peuple, soldats, et bourreau, et bourras. Il est parti non loin : le coup vient d'une maisonnette contre la place. Et la foule s'y précipite.

O jour de colère divine ! ô jour de colère trop grande !





## VII

L'oustau es envahi pèr la foulo que vèi  
Au mitan d'uno chambro, alounga'n paure vièi  
Nadant dintre soun sang. Li magistre e lou prèire  
Arribon à soun tour, au moumen que lou rèire  
Bado en souinant : « L'an-ti, moun fiéu, assas-  
[sina ?  
E soun fraire, l'an-ti justamen coundana ?  
Quand plòu, lou mème niéu fournis sèmpe la  
[raïso... »  
Lou vièi s'es amudi dins un long gème. Baïssò  
La tèsto sus lou pitre : es mort. E tóuti soun  
Boulega pèr la fin dóu paire e di bessoun.  
Dins la chambro es qu'un plang; meme l'ome en  
[soutano  
Benis lou suicida que la glèiso coundano ;

## VII

La maison est envahie par la foule qui voit au milieu d'une chambre, un pauvre vieillard étendu, baignant dans son sang. Les magistrats et le prêtre arrivent à leur tour, au moment où l'aïeul agonise plaintivement : « Mon fils, l'a-t-on assassiné ? et son frère l'a-t-on justement condamné ? Quand il pleut, le même nuage alimente l'averse... »

Le vieux s'est tu dans un long gémissement. Il baisse la tête sur la poitrine : il est mort. Et toute l'assistance est remuée par la fin du père et des jumeaux. Dans la chambre ce n'est qu'une plainte ; même l'homme en soutane bénit le suicidé que l'église condamne ; les farouches de

Li ferouge d'adès aro n'an plus au cor  
Qu'uno inmènso pieta pèr aquéli tres mort !  
Dins aquéu sentimen que mounto de tout caire,  
Lis ome de la lèi segnourejon plus gaire  
E se van enana quand, sus un signe d'un,  
Rèston palafica, sesi d'un frejoulun  
Que sus sa caro met la blanqueta dóu mabre ;  
Mau-grat éli, sis iue s'estacon au cadabre...  
Vesioun estranjo que li pivello soulet :  
Lou vièi, dins la man gaucho, estren un pistou-  
[let !

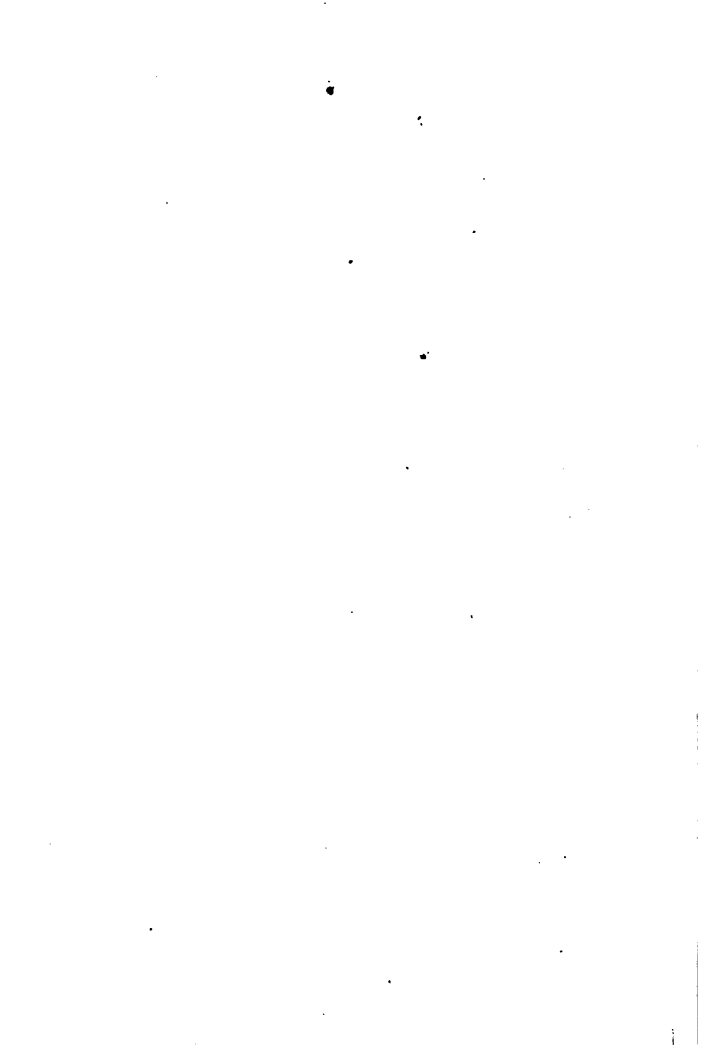
*Outobre, 1894.*



tantôt maintenant n'ont plus au cœur qu'une immense pitié pour ces trois morts ! Dans cette impression qui se manifeste de tous côtés, les hommes de la loi ne maîtrisent pas force et ils vont partir quand, sur le signe de l'un d'eux, ils demeurent pétrifiés, saisis d'un froid qui met sur leur visage la blancheur du marbre ; malgré eux, leurs yeux s'attachent au cadavre.... Etrange vision dont seuls ils sont fascinés : le vieillard, dans la main gauche, étreint un pistolet !

*Octobre, 1894.*



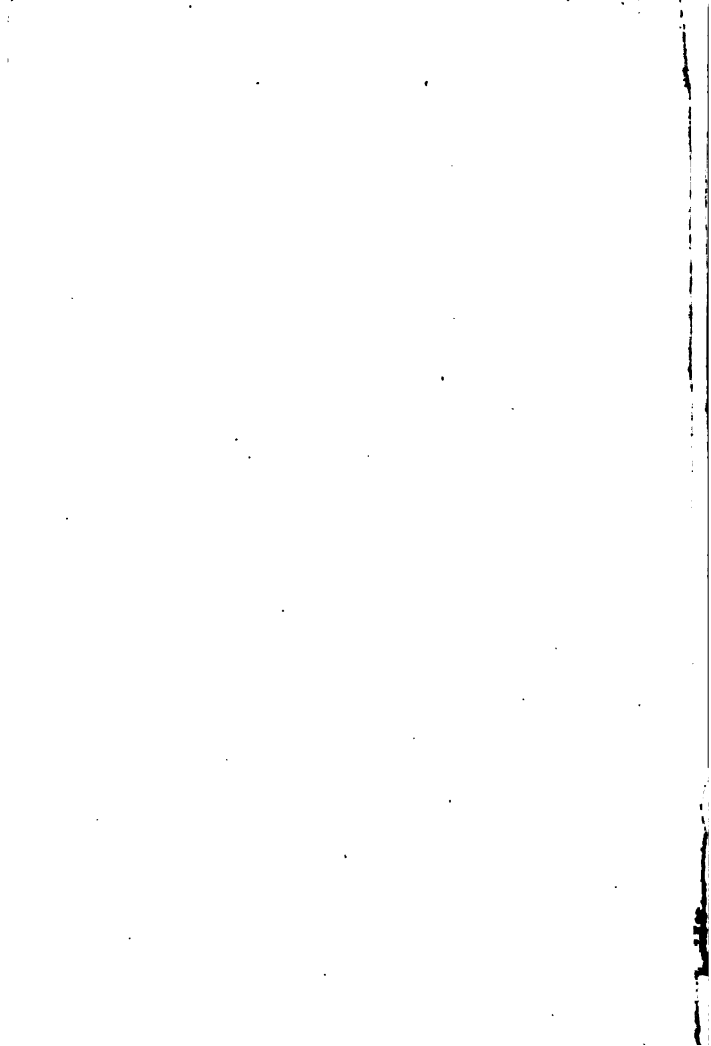


ESTAMPA.

PÈR L' « IMPRIMERIE ARDÉCHOISE »

A PRIVAS

en Febrîé de M. DCCC. XC. V.



LOUIS ASTRUC

---

TANT VAI LA JARRO AU POUS...

*Comèdi dramatica*

EN UN ATE, EN VERS,

seguido de

LI RETROBO

*Fantasiè felibrenco*

---

PRES | 1 fr. 50

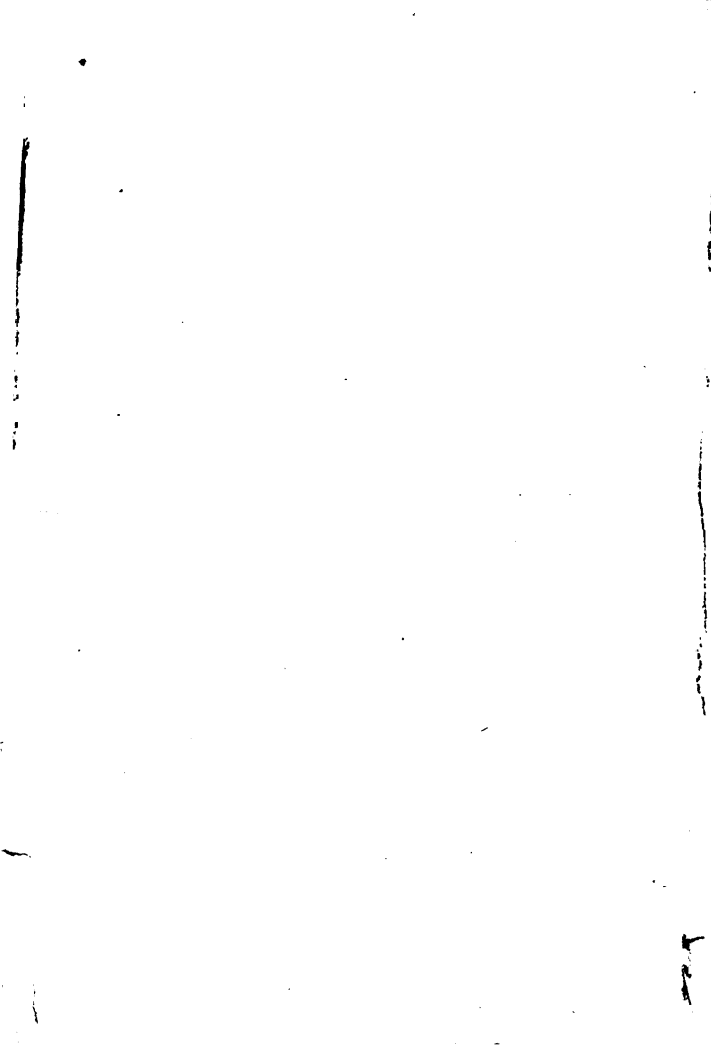


AVIGNOUN

J. ROUMANHO, EDITOR  
19, Carrero St-Agricó, 19

1896





**TANT VAI LA JARRO AU POUS...**



**LI RETROBO**

## DOU MEME AUTOUR :

---

LI CACIO, recuei de pouësio, (*acaba*). ˘

LA MARSIHESO, pouëmo dramati en 17 tablèu  
(2<sup>e</sup> edicioun).

VUETANTO-QUATRE, recuei de sounet, (*acaba*).

MOUN ALBUM	}	retra miejournau, ( <i>novo edicioun</i> <i>acabado</i> ).
LI MEDAIOUN		
PAPIÉ PINTA		

AUTOUR DOU BRÈS, vers e cansoun de divers felibre,  
(*acaba*).

PÈR UN BAIS, 1 voul. francò-italò-prouvençau, (*acaba*)

RESPONSO au majouralat d'A. Mouzin, discours.

LA MAN SERÈSTRO, pouëmo, (2<sup>e</sup> edicioun).

TANT VAI LA JARRO AU POUS... coumèdi dramatico en  
un ate, en vers, seguido de

LI RETROBO, fantasié felibrenco.

---

## EN PREPARACIOUN :

---

LA MESSO PAGANO, pouëmo.

RAI DE SOULÈU E CLAR DE LUNO, nouvélli pouësio.

EN PAS MAI FASÈNT, conte e raconte en prosa.

GAMBI DE BOSQUI ! *Ome e causo*, critico.

LOUIS ASTRUC

---

# TANT VAI LA JARRO AU POUS...

*Coumèdi dramatico*

EN UN ATE, EN VERS,

seguido de

# LI RETROBO

*Fantasié felibrenco*

PRES : 1 fr. 50



AVIGNOUN

J. ROUMANIHO, EDITOUR

19, Carriero St-Agricò, 19

1896

Page 514.8



*Hayes fund*

## AVERTIMEN

---

*Veici dos pèço. Uno bèn jouino ; l'autro proun vièio deja, ai ! las ! La jouino, sourno ; la vièio, pulèu gaio. La proumiero, la sourno, tout le mounde la coumprendra. La segoundo, la gaio, sara coumpresso que dis inícia.*

*Perqué la jouvènço es sourno dins sa fresqueta ? Perqué lou vieiounge es gai dins sis an ? E perqué tóuti coumprendran lou negre, quand lou clarun passara pèr iue à forço ?*

*Eh ! demandas à la vido tant capricieuse dins si rai e sis ouble. E demandas à la vido literàri que tant s'arrèsto i fremin de sa car, negligèssent lou Verbe de soun èstre.*

*Tout a soun tèms e ié chanjaren pas mai !*

L. A.



# **TANT VAI LA JARRO AU POUS...**

*Coumèdi dramático*





*Au pouëto Ferdinand Estève,  
moun ami.*

## PERSOUNAGE

---

VIDAU, fiéu de riche meinage. 19 an ;

ADELINO, servicialo di Vidau. 18 an ;

GRIMAUDO }  
CAMOUINO } vièii coumaire ;

LA CIGALO, bóumiano ;

Varlet, fiho, jouvènt, enfant.

*L'acioun se passo en terro aubagnenco.*

---

# TANT VAI LA JARRO AU POUS...

---

Au founs de la scèno, uno vasto pradarié, em'au mitan, lou meinage di Vidau. Sus lou davans, de chasque caire, un vièi oustaloun à l'oumbrino d'amourié e de poumié. Vers l'oustaloun de dèstro, à quàuqui pas plus aut, un pous amaga dins lou lausié.

Quand la telo mcunto fai grand soulèu : peraqui 2 ouro. L'ate finis dins lou calabrun.

## SCÈNO PROUMIERO

VIDAU, *arribo vers lou pous en pourtant un ferrat.*

Aquéu pous es plus fort qu'un abisme : m'atiro.

E, mai ié vau e mai ié vole ana, me viro

Ma pauro tèsto e sién jôbi despièi dous mes.

Autre-tèms m'aurien di : Vidau, fau béure fres,  
Vai au pous nous cerca d'aigo lindo. Ma fisto,  
Vous auriéu manda jaire emé grando requisto  
Lou coumandaire, emai lou pous e sa frescour.

*pauso lou ferrat au sôu.*

Despièi dous mes vaqui que talo aigo es liquour  
Pèr iéu qu'aviéu plus set quand falié l'ana querre.  
Ero un matin, eici lou prcumié cop veguère  
Adelino tant bello e tant douço que iéu  
Dise que soun cava li pous pèr lou bon Diéu !  
Podon èstre prefouns e soun aigo èstre puro,  
Bèn plus pur e prefouns es lou mau que s'enduro  
E que se vai cerca, pèr gràci, vers lou pous.

*s'apielo contro un poumié.*

Aquéu jour Adelino, ennegado d'espouse  
Que lou ferrat fasié giscla de la roundello,  
Me demandè secous pèr doumta la carrello.  
E nòsti det subre la cordo se mesclant,  
Tirerian tóuti dous. Noun sabe, tremoulant,  
Coume pousquère proun ié douna moun ajudo,  
Mai ço que me remèmbre es coume se tremudo  
Un matin tout-d'un-cop en jour de fèsto. Un jour  
De fianço èro hêu aquéu matin d'amour.

Me semblavo, en ausènt la rodo rouvihouso,  
Destriha'n noste ounour de cansoun glouriouso ;  
L'aigo en mountant fusè, metènt à nòsti det  
D'anèu esbarlugant de diamant poulidet,  
Dóu tèms qu'à bas, au founs de l'aigo risouleta,  
Coume dins un mirau fasian nosto teletto.  
Ero bèn un matin de fianço. Aro, ai ! las !  
Adelino me bouto au cor un nivoulas ;  
Adelino me trais uno estranjo magagno  
Emé soun pensamen que de-longo la gagno.

*tourno vers lou pous.*

D'en-proumié, quand venié, lisqueto coume un iòu,  
Empli sa dourgo quouro abéurave li miòu,  
Disavèrto, ajouguido e sèmpre cantarello,  
Curbissié de soun crid lou crid de la carrello ;  
Segur que dins li rai linde de sa bèuta  
Es elo que dounavo au pous sa fresqueta.  
E que venié souvènt la bello emé sa jarro !  
Iéu, di miòu la bevèndo èro jamai proun claro !  
Vuei, Adelino vèn encaro assas souvènt  
Mai soun rire e si cant bruisson plus au vènt ;  
Es pleno de tristesso, es touto malancòni ;  
Dins lou mistèri sèmblo empestela'no angòni  
Que vòu dire en degun, — meme à iéu, soun ami.

Ai bello suplica, sout sis iue pregemi,  
Rèn : lou cros respoundrié pulèu à mi lamento !  
Oh ! que siéu malurous ! E moun amour aumento  
Mai-que-mai desempièi que sauno dins moun cor !

*amirant la campagno :*

Pamens, es toujours gai noste suau decor :  
Lou fen mounto ; l'or gisclo amount subre lis iero ;  
Lou soulèu escandiho e douço èi la fresquiero  
Lou vèspre ; elo souleto ensournis moun tablèu  
Coume la plueio pièi amosso lou soulèu !  
O moun amour, perqué me baies de lagremo ?  
E perqué pode pas coumprendre aquelo femo  
Que me douno bonur e soucit à la fes ?  
Ploure coume un enfant sènso saupre perqu'es ;  
Ploure au soulet ploura de ma pauro Adelino !

*tiro d'aigo sènso vèire Adelino qu'arribo,  
uno jarro à la man.*

## SCÈNO II

LOU MEME, ADELINO.

ADELINO

Es vuei que ié dirai lou mau que m'estermino ?

Es vuei que durbirai lis iue d'aquéu calu,  
Sounjo-fèsto que vèi en amour tout en blu ?  
Que serviré ? Perqué ?

*pauso la jarro contro un amourié*

Quouro sarai plus soulo  
A souffri, souffrirai-ti mens ? e la bourroulo  
Que metrai dins soun èstre empachara lou sort  
D'ana jusqu'à lafin, belèu jusqu'à la mort ?

*Vidau qu'a tira l'aigo, s'es acouida sus lou bord  
d'ou pous, la tèssto dins li man.*

Escuro servicialo, enfant de la pauriho,  
Es proun d'avé trouva lou pan rous que noun briho  
Pèr nàutri cade jour, sènsò encaro vougué  
D'uno famiho que siéu pas digno d'agué.  
D'abord lou mèstre que dirié de talo croio ?  
Me coucharié, mandant après soun fiéu au boio !  
Nàni, dins noste cor garden l'amar secrèt ;  
Diéu, bessai en vesènt mi plour e mi regrèt,  
De mourir sènsò esfrà me dounara courage !  
Anen au pous, anen countinui l'oubrage.  
O pous, coume jamai vuei m'atires vers tu !



---

*Vidau, revengu de sa meditacioun, vai prène  
soun ferrat quand vèi Adelino.*

VIDAU

Adelino !

ADELINO

Vidau !

VIDAU

Siéu un ome perdu

Se noun, à la perfin, me dises ti tristesso.

Vuei fau que sache tout. Quau trais si marridesso

Sus tu ? Lou veses pas que vive plus, despièi

Qu'en toun cor legisse un misterious desrèi ?

Coumprènes pas qu'à viéure ansin dins li tenèbro

Vau miés èstre acipa de malautié menèbro ?

Vau miés èstre mourdu pèr un chin fòu pèr que

Entre dous matalas vous balon lou chouquet ?

Sabes pas... ?

ADELINO

Sabe bèn e's amor que bèn sabe

Que pèr mi peno noun fau qu'encaro t'acabe.

---

*à despart*

Oh ! coume pòu m'ama se coumpren pas moun mau !

*à Vidau*

Soufrisse, moun ami, de que ? Degun lou saup  
D'aberd que meme tu l'ignores ! Vai, pecaire,  
Rèsto ignourènt emé lis autre : farié gaire  
A moun sort de counta moun ànci, vièi deja.  
A la fatalita quau quicon pòu chanja ?  
I'a que la mort que pòu rèndre la vido urouso !  
Laisso-me dounc dedîns ma lagno tenebrouso.

VIDAU

Adelino, n'i'a proun, n'i'a proun, me fas mourir  
Quouro moun cor es plen de noste amour flouri !  
Toun amour, Adelino, empouisouno ma vido.

ADELINO

A la fatalita queto amo s'es ravidò ?  
Mourrai e tu saras urouso emé l'oublit.

VIDAU

Emé l'oublit ?... de tu ?...

ADELINO

Lou perfum reculi

Dintre la flour, la flour morto, bèn lèu s'amosso.

VIDAU

Oh ! que negre endeman à de tant clàri noço !

Queto aurasso d'infèr treboulè noste riéu !

En te vesènt ansin, Adelino, vourriéu

Me faire coupa'n dous souto uno marteliero,

O me faire escracha pèr la pèiro de l'iero !

Vourriéu, tout-aro quand adurrai li ferrat

I miòu, èstre cauca souto si pèd ferra !

Te suplique à geinoun, pèr moun repaus, amigo,

Quet es toun pensamen, queto es ta lagno, digo ?

Vole tout saupre, tout ; te suplique à geinoun

Pèr moun repaus e pèr toun soulajamen.

ADELINO

Noun !

*fugis emé sa jarro. Vidau la seguis un moumen  
dis iue, pièi, acampant soun ferrat, disparèis à  
soun tour.*

## SCÈNO III

GRIMAUDO E CAMOUINO

*Sorton caduno d'un oustaloun de l'avans-scèno.*GRIMAUDO, *risènt*

Oh ! que nèsci, pamens ! Avès ausi, Camouino ?  
Aquéu paure innoucènt coumpren pas perqué souino  
Sa bello. Acò's trop fort à soun age. Vèi pas  
Qn'un jour aguè lou tort de trachi sus si pas !  
Fau que siègue un bèu simple, o que soun ardidesso  
Siègue forto pèr noun devina sa tristesso !  
Que n'en pensas, Camouino ? Avès ausi ?

CAMOUINO

Segur,

Qu'ère aqui batejant lou vin dintre l'escur :  
Noste ome agroumandi, se countènto plus, aro,  
De trempo e quet ibrougno, hòu ! se disiéu pas gáro !...  
Mai parlas de Vidau. Es, coume l'avès di,  
Un nèsci vo'n gourrin... Noste ome agroumandi,  
Despièi que li rasin fan espera di souco,  
Aurié tout lou franc jour la boutiho à la bouco !

---

Dou rèsto, tiro proun de ma sogro, toujours  
Roujo e redouno coume uno poumo d'amour !...

*s'assèton caduno sus lou lindau  
de sa porto.*

Vidau ? Oh ! lou gandard ! m'amuso sa coumèdi  
Quand, sachènt lou mau, vòu ignoura lou remèdi.

GRIMAUDDO, *maliciouso*

Remèdi que jusqu'aro es pas foro de pres :  
I'a qu'à pacientamen espera quàuqui mes,  
Vendra soulet.

CAMOUINO

Perdi, sara coume de Zino,  
Aquelò que l'autre an aguère pèr vesino...

GRIMAUDDO, *la coupant en risènt*

Sara coume pèr tóuti !

CAMOUINO

O, mai elo, escoutas :  
Avié rèn. Ero un pes sus lou pitre e, boutas,  
Si parènt avien fe dins soun estoumagado.

---

Uno ouunço d'aigo aurié manja que, mastegado,  
La bôumissié subran...

GRIMAUDO, *sèmpre maliciouso*

Es que l'aigo d'ou pou  
Souvènt es endigèsto !

CAMOUINO

E feble èro soun pou ;  
Anavo, anequelido, en tirassant la groulo.  
Idroupico disien d'uni qu'èro. La foulo  
Cresié tout. De bon cor countavon un esfrai  
Que l'avié treboulado en tournant d'ou travai  
Un vèspre, e que despièi i'ataquè la peitrino !  
Enfin, vaqui qu'un jour sa parentèlo entrino  
Un viage à la capello, amount, de Bon-Secous :  
L'endeman, l'oustaloun s'augmentavo de dous !

GRIMAUDO

Lou remèdi toujour arrîbo ; ço que chanjo  
Ah's lou noumbre ; quant à la capello, desranjo  
Pas mai qu'adoubo un mau que se garis soulet !

Adelino aura bèu dire de capelet,  
Adelino aura bèu escoundre sa malandro,  
Fau que brihe au jour coume un mirau de calandro.  
Pèr vous coume pèr iéu, que sian pas di Vidau,  
De noun ié vèire clar sarian de flèr badau !

CAMOUINO

Crous de Dàvi ! bessai es qu'éli an sis escuso  
Pèr pas s'arresta pièi à la verita cruso....

GRIMAUDO

Tant palo !

CAMOUINO

Lis iue founs !

GRIMAUDO

Li tra tout boulega

Que vous fai peno.

CAMOUINO

Vous anas estoumaga  
Aro, ma bello ? Qu tèn, tèn ; qu reno, reno.

S'es estrenado, es bèn qu'a vougu sis estreno  
La Delino. E, segur, quant coume elo farien  
S'avien pas lou soucit d'acampa li barrien,  
Pièi, après rastela, de tira sus lou grame  
Pèr mounta lou fen dins la paiero ? Noun ame  
Uno tanto que fai sa damo. Mancobèn  
D'obro encò di Vidau, dins lou meinage, au bèn ?  
— mé li cabro, li porc, de l'aubo à l'ouro tebo ?  
Que noun, à-tras di champ, anè troussa de cebo,  
E que noun acanè lis amelié passi  
En esperant l'oulivo e lou rin ? Dóumaci  
Se pourtarié miés qu'à jouga la damisello  
— Emé sa raubo claro e soun péu de tousello —  
Fasènt qu'un vai-e-vèn à la fresco. Es bon toun,  
Parèis.

## GRIMAUDO

Empacho pas que la pauro a'n boutoun  
Que se levava pas coume un pougoun d'abiho,  
E's de plagne, après tout : mesquino sènso arbiho  
Que lou mèstre, segur, quand la causo aprendra,  
En bandissènt soun fiéu, à la porto metra.  
Mai l'ome pòu bouta soun capèu de tout caire,  
Vai toujour, e se saup qu'un paire es pièi un paire :



Adounc, s'adoubaran lou paire emé lou fién,  
Elo soulo aura tort à la gârdi de Diéu !

CAMOUINO

Es pamens verita ço que disès, Grimaudo,  
Mai enfin que voulès ? Emai nautre erian cando,  
E recerquerian pas la fresqueta dôu pous !  
Resterian i draïou mounte i'a ges d'espouse  
Qu'embrutisson l'ounour e tiron li lagremo,

*en se gounflant*

Em'acò nòstis ome an de perlo de femo....  
Ounte anarian, veguen, se toujours la pieta  
Se gaubejavo pèr aquéli qu'an falta ?  
Davans lou vice ansin se nous bagnan li cilho,  
Respetaren lou crime, après. 'ièr, à Marsiho,  
Uno maire toumbè traucado, sus li bard,  
De cinq cop de coutèu pèr soun fiéu, un bastard...

GRIMAUDO

Oh ! à la villo !...

CAMOUINO

Anen ! tout-just, l'assassinado  
Ero de Garlaban. Aqui faguè sa niado

I'a vint an : un enfant que n'a jamais ama,  
Bèn tant que voulié pas ié diguèsse mama !  
E dounc, quau pòu taussa lou fléu de parricide  
Se la maire lou nègo ? e qu'un jour se decide,  
A bout lou miserable, à counèisse soun sang,  
Quau lou pòu coundana davans Diéu e li sant ?  
Lou crime, lou vesès, devèn causo poussiblo  
Quand lou fihan à tèms noun cren la serp que siblo !

## GRIMAUDDO

Ma fisto, avès resoun e parlas d'or. Avèn  
Proun de nòstis afaire e sarié trop souvènt  
Que nous faudrié charra s'erian de basaruto !  
Laiszen dounc s'enfanga dins lis istòri bruto  
Quau amo pourqueja. Nòsti goust noun soun tau.  
Boudiéu ! nous ócupa d'Adelino e Vidau ?  
Pésqui pas !

*bas, misteriousamen*

Adelino à Diéu se recoumando  
En fasènt coume fai la devoto groumando :  
Escupis dessus lou moussèu... pèr qu'intre miés !

*ris.*

## CAMOUINO

Acò's encaro un biais de se pica lou piés !

*ris.*

En esperant, — toujours sèns nous mescla d'istòri  
Que nous regardon pas, — en trihant nòsti pòrri,  
Subre la mastro avèn de que nous regala  
Au grand jour ounte tout dèura s'escudela !

*s'aubouro*

Grimaudo, adieu ; pamens fau metre la bajano.

*GRIMAUDO, s'aubourant tambèn*

Adieu-sias, vau vira'n brisoun mi merinjano.

*La Cigalo parèis de darrié lou pous.*

Tè, veici la bourniano. Ai ! paure cigaloun  
Que dins soun regimen a perdu si galoun  
Despièi long-tèms en se laissant coupa lis alo !  
Dequé vai mai canta la minablo Cigalo ?  
Si mirau an pas l'èr de se vòulé creba.

---

CAMOUINO

Mai uno qu'en cercant finiguè pèr trouba !

*se van enana, la Cigalo lis arrèsto.*

SCÈNO IV

LI MEMO, LA CIGALO.

*LA CIGALO, pourtant un enfantoun à la bricolo*

Mi bôni gènt, un tros de pan, siéu malurouso !  
Un tros de pan e vous dirai ma vido afrouso  
Qu'i pichot countarès pèr eisèmples. Lou miéu  
Es nascu malurous pèr la fauto de iéu,  
E deja teto pas toujours quand vòu.

CAMOUINO

Gourrino,  
Se soupo mau souvènt quouro trop bèn se dino  
Qu'as fa de ta jouinesso, o bôumiano ?

## LA CIGALO

Avès tort.

Vous parle pas de iéu : dise qu'es quàsi mort  
 L'enfant que lou malur coumando que nourrisse.  
 Entendès bèn que se vous dise que souffrisse,  
 Es pas moun mau, mai es lou siéu. Un tros de pan !

GRIMAUDE, à *Camouino*

Eto, mai a resoun, Camouino. Se charpan  
 La femo qu'a pas d'amo e que nègo sa frucho,  
 Déurlan avé pieta de la maire que lucho  
 Pèr lou mignot que fai pamens soun desounour :  
 Diéu, lou sabès, perdouno au noum dóu grand amour !

LA CIGALO, à *Grimaudo*

Madamo, avès bon cor : de pan ; iéu sariéu fèli  
 Dins ma misèri se noun aviéu moun chatèli....

*canto :*

I

Uno fiheto, un jour neissè  
 De souto terro,  
 E soun cant long e dous bressè  
 Lis imour fèro.  
 Li pouèto, d'à-bas, d'amount  
 En l'ausènt, disien malancòni :  
 La cigalo que canto après soulèu tremount  
 Canto soun angòni !

## II

Esto fiheto, un jour de jun,  
A peno verdo,  
Dins li las d'un enfant à jun  
Trouvè sa perdo.  
Ero un vèspre plen de cansoun  
Mai qu'esclaravon li demòni.  
La cigalo que canto après soulèu tremount  
Canto soun angòni !

*Adelino parèis au founs.*

GRIMAUDD

Hòu ! la bôumiano, vai jita toun marrit sort  
Plus liuen !

CAMOUINO

Tè, justamen à-n-aquelo que sort.  
*intron.*

## SCÈNO V

LA CIGALO, ADELINO.

LA CIGALO

Madamo, amas quaucun qu'ignoro vòsti peno,  
E vous despoutentas coume uno madaleno.

*canto :*

## III

Elo èro pauro ; lou jouvènt  
 De sermo richo.  
 De l'amour escafè lou vènt  
 Li causo dicho.  
 E se remembravo à geinoun  
 Di viéis angèlus li fanfoni.  
 La cigalo que canto après soulèu tremount  
 Canto soun angòni !

## IV

Aquelo qu'a fa la cansoun  
 Es la Cigalo.  
 Pèr la dire em'elo quant soun  
 Plourant sis alo  
 Coume iéu, à-tras plano e mount,  
 Quistaran mau-grat lamp e trôni.  
 La cigalo que canto après soulèu tremount  
 Canto soun angòni !

Madamo, se voulias, pèr l'enfant qu'ai aqui  
 Me baiarias quicon.

ADELINO, *mouquelo*

Voste cant qu'ai segui  
 Me counsiho bèn trop e reserve mi soubro  
 Que palege pièl pas.

## LA CIGALO

Bono damo, recoubro

Pas forço de bonur aquéu qu'ajudo pas  
Soun semblable en malan rescountra sus si pas.  
Plagne la femo que counsolo pas la femo,  
Mai la maire de vuei amo coume elo-memo  
La maire de deman. Aguès un bon moumen.

*sus l'estounamen d'Adelino*

Devinan rèn ; li masc eisiston plus ; l'alén  
Di coumaire fai tout ; proufichan : li crestiano  
Dounon rèn s'an pas pòu... e's nàutri li bóumiano !

*ADELINO, ié prenènt la man*

Vaqui mi sòu, emai cregne masc, ni demoun !

*li coumaire parèisson à l'èstro ; Ade-  
lino fai la galoio en cantounejan : « La  
maridaren la bello Franceso... »*

*LA CIGALO, s'enanant e coume se parlant*

La cigalo que canto après soulèu tremount...

*lou rèsto se perd dins la coulisso.  
Li coumaire rintron en brandant la tèsto*



## SCENO VI

ADELINO, *souletto*

Au diable la bóumiano e li cansoun que fielo  
Que sèmbelon facho pèr lis autro e noun pèr elo !  
O, li masco pamens eisiston e si sort  
Picon avuglamen e si fraire e si sor.  
Pleno de pensamen, au pous que me counvido  
Quand me sènte fali sout lou pes de la vido,  
Me canto en quatre mot soun istòri, la miéu.  
L'abitudine di grands óurizount, li roumiéu  
Veson liuen, veson just dintre li routo umano,  
E tènou nòsti jour i cro de sa roumano.  
Quau dirié que noun a predi ma finicioun,  
E'icò sènso pegin, sènso malad icioun,  
D'abord que i'ai douna mi sòu pèr sa ninoio ?  
Mi sòu, paure gasan de quinge mes de joio,  
Aro que n'en fariéu ? E me saran coumta  
Dins lou platèu que Diéu règlo emé sa bounta.  
Coume tu, quistarai pas mau-grat lamp e tròni,  
Bóumiano, car as di que canto soun angòni  
La cigalo que canto après soulèu tremount !  
Or, cante de bonur en vesènt, peramount,  
Lou soulèu trespasa dins li nivo saunouso.

Es l'ouro miéuno cunte la vido se desnouso  
Coume se desnousè l'afecioun de Vidau.  
D'un pous d'amour qu'avié, rèsto plus un dedau  
Desempièi qu'a coumprés enfin sa messiou auto.  
Pous que m'as atirado, o pous qu'as vist ma fauto,  
Tè, pren-me touto vuei pèr moun castigamen !  
As agu mi bèu jour, auras mi laid moumen.

*mounto sus la roundello dóu pous, s'aganto  
à la cordo e se laisso resquiha au founs em'un  
grand crid que se mesclo au brut de la carrello.  
Coume disparèis, Vidau se percepito.*

## SCÈNO VII

VIDAU ; pièi LI COUMAIRE enfenestrado ; pièi  
LA FOULO.

VIDAU

Au secous ! au secous ! Adelino se nègo !  
O sacre-Diéu ! soulet, soulet, pas un coulègo !  
Adelino t'amave !... O moun paire, es afrous !

*sauto sus la roundello, regardo au founs,  
tiro sus la cordo e se viro desespera :*

E rên, rên pousqué faire. Au secous ! au secous !

*li coumaire parèisson à soun èstro, sènso  
èstre visto de Vidau qu'a sauta au sôu.*

Mai degun ! Es poussible ! Avèn plus de vesino ?  
Poutènci, sourtirés pas de vòsti cousino  
En entendènt gemi'n ome coume un enfant ?

*la scèno se ramplis : varlet, fiho,  
jouvènt, enfant.*

O moun paire, vaqui ço que li riche fan !

*touti van vers lou pous e poutiron qu'un  
cadabre. Vidau ié toumbo sus en plourant :*

Adelino t'amave, o ma pauro Adelino !  
Perqu'emé tu noun siéu parti. ma cardelino ?  
En cantant. en trimant. aurian toujours manja.  
M'enanarai soulet. aro. pèr carreja  
Moun iro sus li miéu enjusquo qu'uno ataco  
Me fague autour dôn cors di fêu passa l'estaco !

*fou :*

Fugués touti dana, se Diéu mi vot coumplis !

*lou menon.*

GRIMAUDO

Tant vai la jarro au pous...

CAMOUINO

Qu'à la fin se ramplis !

*Avoust 1895.*



# LI RETROBO

*Fantasié felibrenco*

*C'est imiter quelqu'un que de  
planter des choux.*

A. DE MUSSET.



*A nàutri tóuti,  
aguènt, siegue, la memòri,  
aguènt, siegue, lou cor aut!*



*Moun bèl ami Arnavielo,*

*Di retrouba e di retroubaire d'aquésti Retrobo, rèsto plus que dous retroubaire : tu e iéu. L'avèn pas fa esprèssi, e lis autre nimai ! Despièi 77 lou malan s'es afouga sus li nostre espaventablamen e noun ai vougu espera d'èstre lou soulet, pièi, de prendre interès à ma galoio critico — li counfraire prendran-ti la peno de counsulta mi noto ? — e gramacò-me.*

*Ço que riguerian, aquelo niue, emé Museto, i'aura bèn lèu vint an, paure iéu !*

*Me n'en voudras dounc pas, pènsè, de t'avé douna lou tèms de rire, à cousta di miéuno, de ti retrobo, e saras, crese, de l'avis de ma vièio Museto :*

*O felibre,  
Rèsto, riren ensèn ; de rire sian bèn libre,*

*qu'as, dóu rèsto, pèr me pougne, lou dre d'antere-trouba (coume dirié Anfos Alès !) dins Mistrau :*

*Leissen-lèi rire e jouga' nsèn,  
Aro soun d'age d'èstre libre....*

*Toun vesin dins Mount-Astru e toun fraire devot  
en Santo-Estello,*

*L. A.*

# LI RETROBO

---

Iéu

Museto, ma coumpagno, o ma fidèlo amigo,  
Quant avèn tóuti dous canta de cansoun, digo ?  
Quant avèn tóuti dous passa de bèlli niue,  
Ounte ti blànqui man eissugavon mis iue ;  
Ounte, ta bloundo tèsto en plen sus moun espalo,  
Me ditaves de vers ; cunte ta caro palo  
Jitavo dins mi cant l'oumbro de casteta.  
Estre esclau emé tu vau bèn la liberta !  
Mai aro tóuti dous poudrian mourir, de rèsto  
An nósti dous vint an e de dóu e de fèsto.  
Te rapelles un jour (erian bèn triste, vai)  
L'estiéu vers d'àutri las empourtavo si rai,  
E lou cor plen de plour, cantavian, o chatouno,  
*De profundis* sus éu.....

## MUSETO

Ah ! *vejeici l'autouno,*  
Disian, me n'ensouvèn, *que vai tout devouri...* (1)

## IÉU

E pamens desempièi li prat an reflouri,  
Lis aucèu an redi si cansoun li plus bello,  
E tournamai veici que l'autouno crudèlo  
Arribo. Perqué dounc ploura coume fasèn ?  
Li nivo van amount dóu levant au pounènt ;  
La terro viro e viro, e tout repren sa plaço ;  
Encuei avèn l'aureto, auren deman l'aurasso.  
En estrangié lassen s'acoumpli lou destin,  
Canten de l'aubo au sero e dóu vèspre au matin,  
Mai de coublet galoi, coume li sables dire :  
Ansindo tè, la *valso*, ah ! que me fas sourrire  
Quand t'ausisse canta : *Galoubet, tambourin,*  
*De la valso disien li premièri mesuro,*  
*La flamo dins lis iue, li bèlli jouventuro,*  
*Cercavon dins lou round si menaire enterin...* (2)

(1) Vèire li noto que seguisson aquesto pèço.

## MUSETO

As resoun, bèl ami, nosto barco s'envague  
Mounte voudra, lausen Diéu fague coume fague ;  
S'en trevant dins la vido, aquelo grando mar,  
Rescountran quauque estèu, pas un soul plang amar  
Vèngue sus nòsti bouco : amour se dèu pas plagne.  
Mai escampa si plang e sèmpre t'acoumpagne.  
Me diras lou d'acò que te douno soucit,  
Sabes qu'em'un poutoun lou fèu pode adouci.  
Ami, veici bèn lèu l'ivèr, eh bèn ! que rintre,  
Sara lou benvengu ; qu'arribon tóuti dintre  
Noste oustau li viajaire, acò fai toujours gau.  
Venès, grihet, venès prendre plaço au fougau,  
E quand petejaran li belugo en sequèlo,  
Cresènt de trouva vòstis amour d'estello,  
Belèu retrouverés vòsti cansoun d'estiéu...  
Ivèr, coume printèms, douno de niue de Diéu !...  
Coume trouves, ami, que parle quand noun ploure ?

## IÉU

O mignoto ! à ta voues se clinarien li roure  
Pèr te veni beisa li pèd, tant parles bèn ! —  
Mai dóu tèms qu'eilabas s'ausis brama lou vènt  
Se nàutri cantavian ?

**MUSETO**

Es uno bono idèio,  
Acò tuio lou tèms, coume disié Mirèio.  
Uno felibrejado à dous s'èi gaire vist ;  
Vène, que te dirai un moussèu di requist.

**IÉU**

Ounte me vas mena ? Dóu soulèu de Maiano  
Voudriés ilumina la chambro, o de mióugrano  
Vas embauma ta voues ? Dis amourouso pos  
Desfuia douçamen la floureto se vos :  
Avèn de Sant-Roumié proun de Margarideto.  
Anen, coumenço dounc, que t'escoute, o fadeto

**MUSETO**

Cante ço que voudras.

**IÉU**

Noun, ço que voudras tu.

**MUSETO**

Escouto ço qu'un cor crido tout esperdu :

---

*« Ai escala sus la cimo di moure (3)  
Eilamoundaut, mounte i'a lou castèu ;  
Ai escala sus la cimo di toure... »*

Ah ! pèr ana tant aut, fau èstre un aubanèu !

IÉU

Es que noste Alesen au jo di vers saup courre.

MUSETO

Coume, noste Alesen ? ié siés plus, moun ami,  
Adounc te souvèn pas quau es qu'a pregemi  
Ansindo, emai quau es la bello qu'es plourado ?  
Dounte vèn vuei qu'as tant la tèsto treboulado !

IÉU

Es Albert qu'en cridant Teldeto alin s'encour :

*« Ai escala lou serre à la pouncho dau jour... » (4)*

Es-ti pas ço qu'as di ?

MUSETO

Noun, calignaire. Escouto.

Pèr ma fisto ! diriéu qu'as la cabesso routo !

*E iéu (pèr lou raïou tout acò's pantaia)  
E iéu la set d'aima me fasié varaia...  
Veguère tout d'un cop, sus uno pèiro bluio,  
E drecho davans iéu, uno blanco estatuio  
Qu'espinchère, desvaraia. »*

O Museto, parèis qu'èro poulido, qu'èro,  
La femo que vesié, pas facho pèr la terro ;  
Sou bèu cors Diéu soulet, Diéu l'avié moudela,  
Ero d'un maubre blanc, bèn plus blanc que lou la.  
Pèr soul mantèu avié si long péu que coulavon,  
Mai, fiho d'ainoundaut, lis iue que regardavon  
S'arrestavon su'n niéu de candour ; souu cors nus  
Se negavo dedins. Aurias di qu'à Venus  
Avié pres sa centuro emai li dos bessouno  
Que, mignoto, fasien sa peitrino redouno ;  
E sege an sus soun front largavon soun trelus !

*« Soun bras gauche teniè, d'un det de sa man blanco,  
Uno dourqueto d'or clinado subre l'anco ;  
En gracios escruncél, sus sa tèsto lou dre  
Se gimblavo e lous dets longs que s'estremesclàvou  
Mousiéu lou grand sourel, e lous rais regisclàvou  
Dins la dourco d'or, à-deré.*

*« Sa cambo, qu'un secrèt rendiè flaco e tibado,  
Moustravo à l'iuèl fada de moun amo que bado  
Un cap-d'obro de formo ; en mourent, lou boutel  
Fasiè naisse un penet prim coumo uno jougaio,  
E l'efant se teniè, coumo quand uno caio*

*Part, sus la pouncho de l'artel. »*

E davans sa bèuta lou raïou souspiravo,  
Fada ; dintre lou fiò d'amour soun cor brulavo,  
— Ah ! cridavo vers Diéu, que toun poudé, grand Diéu,  
Ié veje sang e vido o, coume Proumetiéu,  
Amount vau escala, ravi lou fiò celèste ! —  
Estatuio, disié, toun auriho noun rèste  
A ma voues sourdo. Anen, boulego ti bras blanc,  
Ti cambo emé toun còu, davans iéu tremoulant.  
Mai d'abord que ta man pòu traire dins ta jarro  
Li raïoun dóu soulèu, perqué, divesso caro,  
Noun li jites en tu ? l'amo n'en sourtira,  
E'mé l'amo l'amour bèn lèu arribara ;  
Sarai toun amoureux, caras moun amourouso  
E sarai trop urous quand te rendrai urouso !  
Te dounarai pèr noum : moun amigo, ma sor,  
T'adore, — te dirai, — t'ame de tout moun cor.  
Pièi quand vendra la mort, que fau que tout arrouine,  
D'elo nàutri riren, sèmpre poulit e jouine...



## MUSETO

Coume es galant eiçò ; digo mai, digo pièi  
Se l'estatuio entènd, e se parlo, e se vèi.

## IÉU

Ah ! me coupes, Museto, ansindo noun finisse.

## MUSETO

Oh ! digo, repren lèu, que de saupre fèrnisse.

## IÉU

Escouto, lou raiòu repren ço que disié :

*« Mai la blanco estatuio au sourel que la douro  
Raubè, pèr soun iuèl mort, pas meme un rai, e l'auro,  
En s'engourgant dedins sa bouco clauso à mié,  
De sabo couflè pas la veno assecarlido... »*

— Oh ! dereveio-te, te ne prègue, o poulido ! —

*Cridave, mai dau mai dormiè.*

*« Ah ! ço que Diéu vòu pas iéu ou vole, estatuio !  
Fau que visques, ou fau ; toun ista-siau me tuio.  
Dessouto moun alé, coumo lou vièl Memnoun,  
Ressoutira toun cors ansindo que titaro,  
E, dins un mot d'amour long que diras toutaro,  
Ta voues fara'speli moun noum ! »*

*« Ai dich. A soun boutel ma man s'es arrapado... »*

## MUSETO

Ah ! felibre ! ah ! moun Diéu ! au cor me sènte fre !...

## IÉU

« ...E dins un vanc d'amour, d'uno soulo cambado,  
Vène de m'enaussa sus lou socle destré.

Coumo l'èurre empegado à la rusco de l'aubre...

...Laisso, dins mi brassado, estregne en plen toun  
[maubre, (6)]

Laisso ma bouco ardènto e mi det tremoulant

Courre, amoureux, pertout sus toun cadabre blanc.

O douço... »

## MUSETO

O massacan ! o fòu ! dequé vas dire ?

Perqué'mé de cap-d'obro ansin me vos fa rire !

Mounte i'a'n Sant-janen qu'aúrié miés lou secrèt

Pèr faire un boui-abaisso ? Arribas lèu, o Grè,

Chinés, Mahoumetan ; enaussas-vous dins l'aire ;

Remountas de Babèu la tourre, avès un fraire

Que vous pode douna coume fièr capoulié,

Coume degun ensigno a pasta lou mourtié.

IÉU

Es poussible qu'ansin ma Museto me parle !

MUSETO

E lou vos pas, tambèn ? dises la *Venus d'Arle*  
Aro que vau saché la fin qu'espère tant  
De l'*Estatuio*.

IÉU

Eh ! bèn, escouto, bello enfant :

« *Coumo l'èurre empegado à la rusco de l'aubre...*  
*...Laisso, dins mi brassado, estregne en plen toun*  
*[maubre,*  
*Laisso ma... »*

MUSETO

Noun e noun, te dise, e noun e noun !  
Siés plus dins lou pantai dóu raïon, cadenoun !  
Di Ceveno t'envas vers Arle la roumano.  
Te responde que vuei me fas manda la cano,  
E pamens que t'ai fa !...

IÉU

« *...Bouço ardènto e mi det... »*

**MUSETO**

Oh ! t'escoutarai plus, marrit jouvènt. Tas-te,  
Tas-te, dise, o m'envau.

**IÉU**

Te faches, o Museto ?

Eh ! bèn, dirai plus rèn. Canto uno cansouneto.  
D'abord qu'à tout moumen me coupes, vène mut ;  
Ai plus que dos auriho e de lengo n'ai plu.  
Iéu que cresiéu pamens faire gau à ma bello,  
Em'acò vau abra soun iro. Vai, crudèlo,  
Dirai jamai plus rèn, entèndes ? noun, plus rèn.

**MUSETO**

Ame miés, se toujours dèves dire tant bèn.

**IÉU**

Adiéu, vau permèna. Dins lou vènt que gingoulo  
Vau veja mi refrin.

**MUSETO**

Me laisses touto soulo ?

Aro sara dounc tu lou facha ? — Vène dounc,  
 Vène lèu sus moun front me pausa'n gros poutoun.  
 Alor saras toujours tant enfant, o felibre !  
 Rèsto, riren ensèn ; de rire sian bèn libre.

### IÉU

Ah ! sènte que moun cor à ta voues tourno gai.  
 Canto-me quaucarèn, emé tu cantarai.

### MUSETO

Te vau dire quicon qu'as fa pèr ta coumpagno.  
 L'endeman d'uno niue qu'anères pèr campagno,  
 Cantaves, bèu : « O moun amigo, èro la niue, (7)

*Niue pleno d'amour e d'estello,  
 D'amount la luno clarinello  
 Se miraiavo dins tis iue.  
 Ere à ti pèd, t'ensouvèn, digo ?  
 Disian rèn mai lou cor disié,  
 E ta bouqueto sourrisié,  
 O moun amigo !*

*Penequejavon lis aucèu...  
 ...Dins li roumese e li pradello : (8)  
 Ero uno niue pleno d'estello  
 Beluguejanto dins lou cèu...*

IÉU

*Penequejavon lis aucèu,  
Soulet, un roussignòu cantavo  
E tant soun cant nous agradavo... »*

MUSETO

Veses, siés mai aqui pèr embuia moun èr.  
Mai laisso-me canta, que dises de travèr.

IÉU

Aquest cop, pèr lou cop, amigueto, reclame !  
Coume tu siés Museto e qu'à la foulié t'ame,  
Cauques foro l'eiròu. Es pas pèr te facha,  
Mai de countinuï dève te l'empachia.

MUSETO

Que t'arribo ?

IÉU

Eh ! pas rên ! A ma pauro roumanso  
As lou front de mescla li sublimí *Fianço*  
Dóu felibre amoureux di poutoun ! Vai pas mau !  
Que noun dises bèn lèu à moussu tau o tau  
Que demore à Maiano !

## MUSETO

Es dounc pas ço que cantes  
Qu'aviéu entamena ?

IÉU

Noun, mignoto, t'agantes.  
« *O moun amigo, èro la niue...* » canto, se vos,  
Mai vèngues plus mescla li vers, coume tantost,  
Dóu felibre galant de Castèu-nòu. Au ! bello.

## MUSETO

*« ...Niue pleno d'amour e d'estello  
Beluguejanto dins lou cèu,  
Dins li roumese e li pradello  
Penequejavon lis aucèu.*

*Soulet un roussignóu cantavo,*

IÉU

*La douço auro just alenavo,*

## MUSETO

*E tant soun cant nous agradavo*

IÉU

*E soun alena plen d'oudour.... »*

ensèn

## MUSETO

Vejan, coumences mai ? parlaras dounc toujours ?  
Aro as tout embuia, sabe plus ço que dise.

## IÉU

Bello, te faches pas s'à plen de gorgo rise.  
Ah ! ah ! ah ! quet aploumb ! trouves qu'embuie tout ?  
Coumences moun coublet, pièi siés pancaro au bout  
Que prènes bravamen tres vers d'uno outro causo,  
Pièi countùnies mai iéu. Alor ma lenguetto auso,  
Auso countinuĩ li vers que i'as mescla.  
Trouves qu'embuie tout ? Ai ! que rise is esclat !  
Ai ! que rise is esclat ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

## MUSETO

Coume te trufes bèn, galant, vai, à toun aise ;  
Meme pèr t'escouta richouneja me taise...  
Pièi, noun, nous facharian ; adieu, me vau coucha.

## IÉU

Nous facha ! pas poussible. (Ai ! que rire ! ah ! ah  
[ah !])

Vène eici, grando enfant, que te digue uno *Perlo* (9).  
Escouto e seco lèu tis umidi pauperlo.



## MCSETO

Tè, deja moun mourbin s'enfugis coume un lamp.

## IÉC

*« A ta fresco e poulido auriho*

*Pastado de rose e de blanc*

*Pèr pendènt uno perlo briho*

*Coume un plour d'aubo tremoulant,*

*A soun entour se recóuquiho*

*Toun péu d'or en anèu galant ;*

*Me sèmblo vèire uno couquiho*

*Ounte la mar a mes plan-plan*

*Sa perlo fino la plus raro.*

*Laisso-me clina sus ta caro...*

*...Lou brut dóu couquihage abord*

*Qu'es lou resson de l'oundo... (10)*

## MUSETO

*Dins li couquihage d'abord*

*Que l'on entènd ço que dis l'oundo,*

*Vole iéu, o divino bloundo,*

*Escor:ta ço que dis toun cor. »*

Aro vas eilalin pica dintre l'Irlando !

Diéu, coume toun esprit tout-à-n-un-cop s'alando...

Mai crese que n'i'a proun pèr vuei, anen dourmi,

Que se countinuan nous quitan pas ami.

Adiéu, bèu. Que fai bon dins lou lié, quand creniho

L'aubre souto lou vènt ! Lèu, poutouno ta mio.

Bono niue.

IÉU

Bono niue.

MUSETO

Nous reveiren deman.

IÉU

Nous reveiren deman, ma pichouno amigueto...

Oh ! coume siés enfant pamens, douço Museto !

MUSETO

Oh ! moun pichot felibre, oh ! coume siés enfant !

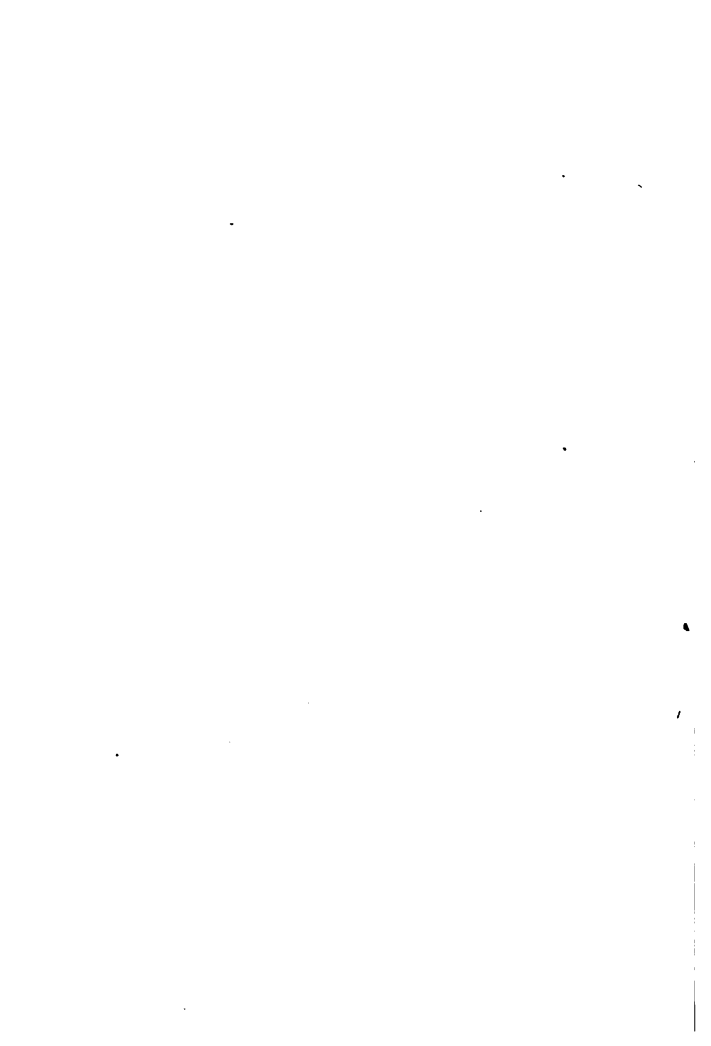
*Setèmbre 1877.*



# NOTO

---

1. Astruc. LI CACIO, p. 312 : *Veici l'autouno.*
  2. id. id. p. 202 : *La Valso.*
  3. Aubanel. LA MIOUGRANO ENTREDUBERTO, p. 34 : IX.
  4. Arnavielle. LOUS CANTS DE L'AUBO, p. 102 : XXII.
  5. id. id. p. 92 : *L'Estatuio.*
  6. Aubanel. LI FIHO D'AVIGNOUN, p. 112 : *La Venus d'Arle.*
  7. Astruc. LI CACIO, p. 102 : *O moun amigo !*
  8. Mathiéu. LA FARANDOULO, p. 236 : *Li Fianço.*
  9. Aubanel. LI FIHO D'AVIGNOUN, p. 40 : *La Perlo.*
  10. B.-Wyse. LI PARPAIOUN BLU, p. 32 : *A-n-un bèl enfant de Bèu-caire.*
-



ESTAMPA  
PÈR  
L' « IMPRIMERIE ARDÉCHOISE »  
A PRIVAS  
EN FEBRIÈ DE M.DCCC.XC.VI



LOUIS ASTRUC

---

LA

# MESSO PAGANO

La Messe païenne

*(Avec Traduction Française)*

---

SEGOUNDO EDICIOUN

---

PRES : 1 fr. 50

*Au lum que Diéu alargo i mounde,  
Souléu, rèi de l'azur...*

F. GHAS, Li Carhounié : C. I.



AVIGNOUN

J. ROUMANIHO, EDITOER

*Carriero Sant-Agricó, 19*

1897





*Sir. M. M.*

**LA MESSO PAGANO**

## DOU MEME AUTOUR :

---

LI CACIO, recuei de pouësio (*acaba*).

LA MARSIHESO, pouëmo dramati en iv tablèu,  
(2<sup>o</sup> edicioun).

VUETANTO-QUATRE, recuei de sounet (*acaba*).

MOUN ALBUM  
LI MEDAIOUN  
PAPIÉ PINTA

} retra miejournau (*novo edicioun*  
*acabado*).

AUTOUR DOU BRÈS, vers e cansoun de divers felibre  
(*acaba*).

PÈR UN BAIS, 1 voul. francò-italò-prouvençau (*acaba*).

RESPONSO au majouralat d'A. Mouzin, discours.

LA MAN SENÈSTRO, pouëmo (2<sup>o</sup> edicioun).

TANT VAI LA JARRO AU POUS... coumèdi dramatico en  
un ate, en vers, seguido de

LI RETROBO, fantasié felibrenco (2<sup>o</sup> edicioun).

LA MESSO PAGANO, pouëmo.

---

## EN PREPARACIOUN :

---

RAI DE SOULÈU E CLAR DE LUNO, novèlli pouësio.

EN PAS MAI FASÈNT, conte e raconte en proso.

GAMBI DE BOSQUI ! *Onie e causo*, critico.

---

POUESIO POUSTUMO de Fèlis Lescure.

LOUIS ASTRUC

---

LA

# MESSO PAGANO

La Messe païenne

*(Avec Traduction Française)*

---

SEGOUNDO EDICIOUN

---

PRES : 1 fr. 50

*Au lum que Diéu alargo i mounde,  
Soulèu, rèi de l'azur...*

F. GRAS, Li Carbounié : C. I.



AVIGNOUN

J. ROUMANIHO, EDITOUR

*Carriero Sant-Agricó, 19*

1897

Room 514.8



Hayes fund

*A ma fiho Clareto,  
pèr sa messo dóu sacre  
s'un jour  
es rèino dóu Felibrige.*

# LA MESSO PAGANO

---

## PREIERO

---

Au noum dóu Paire, lou Soulèu,  
e dóu Fiéu, lou Lum,  
e dóu Sant-Esperit, l'Amour.

Es en toun noum, Ternita sano,  
Pèr ta glòri franco d'engano,  
Pèr l'óumage que t'es degu,  
Qu'assiste à la Messo pagano (1)  
Lou front clin, lou cor esmougu.

---

(1) La « Messo pagano » ?

« Celui qui lit ce livre dans un esprit d'immoralité n'en accusera que la propre dépravation de son âme. » SAINT-AUGUSTIN, « La Cité de Dieu. »

Es tout simplamen la messo di pacan au Soulèu ; vaqui perquè « pagano ».

# LA MESSE PAÏENNE

---

## PRIERE

---

Au nom du Père, le Soleil,  
et du Fils, le Jour,  
et du Saint-Esprit, l'Amour.

C'est en ton nom, Trinité saine,  
pour ta gloire infuse,  
pour l'hommage qui t'est dû,  
que j'assiste à le Messe païenne  
le front incliné, le cœur ému.

---

Alor, perqué pas tout autant bèn « pacano » ?  
Coume voudrès, respond l'encicloupedio : PAGANISME, (lat.  
« paganus », habitant des campagnes, où le culte des faux-dieux  
se conserva le plus longtemps.) Religion des païens.



Divin Soulèu, vido di rèire,  
Dis enfant aveni vincèire,  
Sauvaire de tóuti e de tout,  
Permet que me jougne à toun prèire,  
A toun païsan-troubadou.

Em'èu cantarai lou mistèri  
De toun Lum que, dóu batistèri  
Enjusquo aro, pèr nautre s'es  
Fa sang e car. A la matèri  
Perdouno s'a trop tard coumprés !

Perdouno se, pu lèu, ma bouco  
— Que vuei t'enauro — dins ti souco  
E dins ti garbo a pas senti  
Qu'es toun èstre entié que la touco...  
E t'alegre moun repentí.

Aliuencho dounc dóu sant campèstre  
Lis arlèri que poudrien, Mèstre,  
Nous aliuencha pèr si trafé  
Dóu bonur d'adoura toun Estre :  
Fau ges de nivo à nosto fe.

---

Divin Soleil, vie des vieillards,  
des enfants avenir vainqueur,  
sauveur de tous et de tout,  
permets que je m'unisse à ton prêtre,  
à ton paysan-troubadour.

Avec lui je chanterai le mystère  
de ton Jour qui, depuis le baptême  
jusqu'à maintenant, pour nous s'est  
fait sang et chair. A la matière  
pardonne si trop tard elle a compris !

Pardonne si, plus tôt, ma bouche  
— qui t'exalte aujourd'hui — dans tes vignes  
et dans tes gerbes n'a pas senti  
que c'est ton être entier qui la touche...  
Et que mon repentir te réjouisse.

Eloigne donc de la sainte campagne  
les mécréants qui pourraient, Maître,  
nous éloigner par leurs manœuvres  
du bonheur d'adorer ton Etre :  
il ne faut point de nuages à notre foi,

Emai siègue endigno nosto amo  
De se jougne au prèire qu'aclamo,  
Soulèu divin, ta majesta,  
Sian plèi, Pacan, ta raço flamo  
Davans la grand pousterita !

---

---

Bien que notre âme soit indigne  
de se joindre au prêtre qui acclame,  
Soleil divin, ta majesté,  
nous sommes enfin — Paysans — ta race gaillarde  
devant la grande postérité !

---

*INTROÏBO AD ALTARE DEI*

---

M'aproucharai de l'autar d'aquéu Diéu

Que fai tant gau à ma jouvènço,  
E dins li prat daura, dins li pin agradiéu,  
Vers li champ souleious e sus li bord di riéu  
Farai uno preiero inmènso...

Noste secous, Soulèu, es dins toun noum  
Que fai lou pan à bas, que fai lou vin amount.

Lou Soulèu pouderaus toujours nous abarigue ;  
Raïoune en nòsti blad, en nòsti souco atout.  
Avans que lou paurun s'enane au pausadou,  
Que toun or, o Soulèu, ié rigue.

Mai se devié moustra, Diéu grandas, toun trelus  
Permié ti capelan un ferouge faus-fraire,  
Parte en laissant l'escur sus la tino e l'araire  
E la daïo ague plus ta lus !

---

*INTROÏBO AD ALTARE DEI*

---

Je m'approcherai de l'autel de ce Dieu  
qui réjouit tant ma jeunesse,  
et dans les prés dorés, dans les pins agréables,  
vers les champs ensoleillés et sur les bords des ruis-  
je ferai une immense prière... [seaux  
Notre secours, Soleil, est dans ton nom  
qui fait le pain en bas, qui fait le vin en haut.

Que le Soleil puissant toujours nous protège ;  
qu'il rayonne en nos blés, en nos vignes aussi.  
Avant que les pauvres s'en aillent au repos,  
que ton or, ô Soleil, leur sourie.

Mais, Dieu très grand, si ta splendeur devait montrer  
parmi tes prêtres un farouche faux-frère,  
pars en laissant l'obscurité sur la cuve et la charrue  
et que la faux n'ait plus ton scintillement !

Car es de pan que l'ome ounèste a la famgalo  
E noun de jalousié ; car es de vin qu'a set  
E noun de sang. E toun pople te benis se  
l'acordes uno favour talo..

---

---

Car c'est de pain que l'homme honnête a la fringale  
et non de jalousie ; car c'est de vin qu'il a soif  
et non de sang. Et ton peuple te bénit si  
tu lui accordes une telle faveur...

---



## CONFITEOR

---

Que toun Lum, o Soulèu, escudèle moun amo.  
Ai peca, lou counfèsse, e lou cride bèn aut,  
E l'ause counfessa davans ta puro flamo ;

E l'ause counfessa davans li rai suau  
De la vierge Maia, jas de touto calamo  
E de touto vertu vaste e linde mirau ;

E lou counfessarai peréu que siéu pecaire  
Is urous elegi de noste paradis :  
A'n Miquèu lou valènt chivalié tarascaire,

A'n Jan lou meissounié que soun dai resplendis,  
A'n Pèire pourtalié di porge esbarlugaire,  
A'n Pau que parlo d'or dintre tout ço que dis.

E lou counfessarai encaro à ta gènt sano  
Que pèr ta gràci as fa digno de tí secrèt :  
Ràfi, bouié, mendi que trèvon tis andano.

---

## CONFITEOR

---

Que ton Jour, ô Soleil, éclairecisse mon âme.  
J'ai péché, je le confesse, et je le crie bien haut,  
et j'ose le confesser devant ta pure flamme ;

et j'ose le confesser devant les rayons suaves  
de la vierge Maïa, foyer de toute quiétude  
et de toute vertu vaste et limpide miroir ;

et je le confesserai aussi que je suis pécheur  
aux heureux élus de notre paradis :  
à mons Michel le vaillant chevalier tarascaire,

à mons Jean le moissonneur dont la faux resplendit,  
à mons Pierre gardien des porches éblouissants,  
à mons Paul parlant d'or en tout ce qu'il dit.

Et je le confesserai encore à ta saine lignée  
que par ta grâce tu fis digne de tes secrets : [mins.  
valets rustiques, laboureurs, pâtres hantant tes che-

A tóuti, coume à tu, fisarai mi regrèt  
D'avé mau enrega ta ligno soubeirano  
Mau-grat li raïoun dre de toun calèu escrèt.

Ai peca pèr l'idèio, e lou verbe, e la gèsto :  
Moun cap, emai ma lengo, emai ma man, ai ! las !  
An fa souffri mi frai trop souvènt e de rèsto,

E n'es ma fauto, e moun mancamen es grandas  
Amor que, counaissènt ta lèi que res countèsto,  
Me deviéu pas lascia'stravia liuen de toun las.

E vejaqui perqué supplique en moun desaire  
Maia la blanco flour de noste paradis,  
En Miquèu lou valènt chivalié tarascaire,

En Jan lou meissounié que soun dai resplendis,  
En Pèire pourtalié di porge esbarlugaire,  
En Pau que parlo d'or dintre tout ço que dis,

E lis ome d'elèi que trèvon tis andano :  
Râfi, bouié, mendi — savènt de ti secrèt —  
De parla de iéu à ta justico abelano,

O Soulèu juste e bon dins toun clarun escrèt,  
Pèr qu'ane ta pieta vers la feblesso umano  
Quand t'auran di, bèu Diéu, moun inmènse regrèt !

---

A tous, comme à toi, je confierai mes regrets  
d'avoir mal suivi ta ligne souveraine  
malgré les rayons droits de ton pur flambeau.

J'ai péché par l'idée, et le verbe, et le geste :  
ma tête, et ma langue, et ma main, hélas ! [damment,  
ont fait souffrir mes frères trop souvent et surabon-

et c'est ma faute, et ma faute est très grande  
puisque, connaissant ta loi que nul ne conteste,  
je ne devais point me laisser égarer loin de tes côtés.

Et voilà pourquoi je supplie en mon affliction  
Maïa la blanche fleur de notre paradis,  
mons Michel le vaillant chevalier tarascaire,

mons Jean le moissonneur dont la faux resplendit,  
mons Pierre gardien des porches éblouissants,  
mons Paul parlant d'or en tout ce qu'il dit,

et les hommes d'élite hantant tes chemins :  
valets rustiques, laboureurs, pâtres – savants de tes  
de parler de moi à ta justice généreuse, [secrets --

ô Soleil juste et bon en ta pure clarté,  
afin que ta pitié aille vers la faiblesse humaine [gret !  
lorsqu'ils t'auront dit, Dieu beau, mon immense re-

## *GLORIA IN EXCELSIS DEO*

---

Glòri avèngue au Soulèu amount ;  
Pas is ome de bon renoum  
Que voulountous trimon en terro...  
Te lausan, lausan toun mistèro,  
O Soulelas, e t'adouran,  
Car siés lou Paire tres fes grand  
Que douno au pople la mangiho,  
E pèr quau touto causo briho ;  
Car toun flò crèmo lou prat fèr  
En amadurant lou prat verd ;  
Car toun sang, que jamai s'abeno,  
Douno la forço en nòsti veno  
Quand la tino escampo ti rai.  
E siés lou soulet Diéu vrai  
Que couneissèn dins nosto bòri,  
Paire de tout, fougau de glòri !

---

*GLORIA IN EXCELSIS DEO*

---

Gloire arrive au Soleil là-haut ;  
paix aux hommes de bonne réputation  
qui, volontiers, bûchent sur terre...  
Nous te louons, nous louons ton mystère,  
ô grand Soleil, et nous t'adorons,  
car tu es le Père trois fois grand  
qui donne au peuple la nourriture,  
et par qui toute chose brille ;  
car ton feu brûle le pré sauvage  
en mûrissant le pré vert ;  
car ton sang, qui jamais ne s'épuise,  
donne la force en nos veines  
lorsque la cuve épanche tes rayons.  
Et tu es le seul Dieu véritable  
que nous connaissons dans notre humble réduit,  
Père de tout, foyer de gloire !

## EVANGÉLI

---

Or, aquén jour diguè lou Soulèu à si fiéu :  
Di souco bèn-fasènto, o, vous lou dise iéu,  
Siéu lou maiòu e vous-autre n'en sias li branco.  
Aquéu qu'es emé iéu veira si frucho franco  
De malur, car sèns iéu se fai rèn, se pòu rèn.  
Aquéu que cren ma lus se fara traire au vènt,  
Secara, pièi au fiò cremara coume vise.  
Ma glòri es que fagués forço fru ; vous predise  
L'amour dóu pople entié, lou miéu eternamen.  
Pan pèr pan seguissès mi sant coumandamen.  
Aro, dins voste cèu s'un nivo d'asard isto,  
Agués sèmpre fisanço en ma lusour requisto.

---

EVANGILE

---

Or, ce jour-là le Soleil dit à ses fils :  
des souches bienfaisantes, oui, je vous le dis,  
je suis le cep et vous en êtes les branches.  
Celui qui est avec moi verra ses fruits exempts  
de malheurs, car sans moi rien ne se fait, rien ne se  
[peut.  
Celui qui redoute ma lumière se fera jeter au vent,  
il sèchera, puis au feu brûlera comme sarment.  
Ma gloire est que vous fassiez beaucoup de fruits ; je  
[vous prédis  
l'amour du peuple entier et le mien éternellement.  
Point par point suivez mes saints commandements.  
Enfin, dans votre ciel si par hasard était un nuage,  
ayez toujours confiance en ma lueur exquise.



## CANT A LA VIGNO

---

La vigno es lou Soulèu que nous mando soun sang.  
Em'elo nòsti veno an lou fiò, lou fiò sant  
Que nous douno la forço, e l'espèr, e li crèire.  
O pouèto, mi fraire, au liuen jitas li vèire,  
Iéu vole plenamen m'amourra dins lou vin.  
Es bon pèr l'ibrougnas de coumta li fremin  
Que chasque got ié douno e de dire à la luno,  
En routant : « Ai begu vuei vint pouet. » Sauro o bruno  
Vigno, jamai, jamai nous lèves la resoun.  
Quand avèn proun parla nous rèsto li cansoun  
Que boueion dins li cor coume tu dins la tino.  
La raço que lou miés saup béure es la latino...  
La vigno es lou Soulèu que nous mando soun sang.  
Em'elo nòsti veno an lou fiò, lou fiò sant !

E siés bèu, o rampau qu'escalustres lis iue !  
Toun gran, que siègue blound o coulour de la niue,

---

CHANT A LA VIGNE

---

La vigne, c'est le Soleil qui nous envoie son sang.  
Avec elle nos veines ont le feu, le feu sacré  
qui nous donne la force, et l'espoir, et les croyances.  
O poètes, mes frères, au loin jetez les verres,  
je veux à même m'abreuver dans le vin.  
C'est bon à l'ivrogne de compter les frissons  
que lui donne chaque gobelet et de dire à la lune,  
en rotant : « J'ai bu vingt litres aujourd'hui. » Blon-  
[de ou brune,  
vigne, jamais, jamais tu ne nous ôtes la raison.  
Lorsque nous avons assez parlé il nous reste les chan-  
[sons  
qui bouillonnent dans les cœurs comme toi dans la  
[cuve.  
La race qui sait le mieux boire c'est la race latine...  
La vigne, c'est le Soleil qui nous envoie son sang.  
Avec elle nos veines ont le feu, le feu sacré !

Et tu es beau, ô rameau qui éblouis les yeux !  
Ton grain, qu'il soit blond ou couleur de la nuit,

Nous fai bada, trepa, nous fai dana d'envejo.  
Soun aqui se sarrant l'un contro l'autre, e vejo,  
Vaqui perqué sian fort, sian noumbre, sian uni  
Pèr vous faire trouva trop verd is enemi !  
M'imagîne defés, quand moun esprit soumiho,  
O gran, que servissès is anjoun de goubiho ;  
Que dison au Soulèu lis anjoun : « Diéu requist,  
Fasès jouga lis ome i jo dóu paradis... »  
Ço que fai qu'aman, nautre, o pouèto, mi fraire,  
Nous enaura bèn aut, amount dintre lis aire !  
Car siés bèu, o rampau qu'escalustres lis iue,  
Toun gran, que siégue blound o coulour de la niue !

E ta fueio, ta pampo, es uno flouresoun  
Que nous balo d'amour d'estràngi fernisoun.  
La vesèn pèr ventau dins lis man di chatouno,  
— E couchon lou soulèu en ié fènt de poutouno. —  
Ta fueio d'esmerauda, o vigno, la vesèn  
Escoundre li cop d'iue di Mirèio i Vincèn.  
L'escultour, tant la trouvo artistico e poulido,  
De soun eros n'en fai la masculino vido...  
E sus lou maubre, e dins li champ, elo es toujours

nous fait bayer, nous impatiente, nous fait damner  
[d'envie.

Ils sont là se serrant l'un contre l'autre et, voyez,  
voilà pourquoi nous sommes forts, nous sommes  
[nombreux, nous sommes unis

pour vous faire trouver trop verts aux ennemis !

Je m'imagine parfois, quand mon esprit sommeille,

ô grains, que vous servez de billes aux anges ;

que les anges disent au Soleil : « Dieu exquis,

faites jouer les hommes aux jeux du paradis... »

Ce qui fait que nous aimons, nous, ô poètes, mes frères,  
nous élever bien haut, tout en haut dans les airs !

Car tu es beau, ô rameau qui éblouis les yeux,  
ton grain soit-il blond ou couleur de la nuit !

Et ta feuille — ton pampre — est une floraison  
qui nous donne de l'amour les étranges frémissements.

Nous la voyons comme éventail dans les mains des jeu-  
[nes filles,

— et elles chassent le soleil en lui faisant des caresses. —

Ta feuille d'émeraude, ô vigne, nous la voyons  
cacher les coups d'œil des Mireilles aux Vincents.

Le sculpteur, tant il la trouve jolie et artistique,  
en fait de son héros la mâle vie...

Et sur le marbre, et dans les champs, elle est toujours

**Au libre di pantai uno fueio d'amour.**

**Ço que fai qu'avèn pièi de cansoun un pau lèsto**

**Quand toun sang, o Souleu, nous regislo à la tèsto.**

**Car ta fueio, ta pampo, es uno flouresoun**

**Que nous baio d'amour d'estrangi fernisoun !**

---

au livre des rêves une feuille d'amour.

Ce qui fait que nous avons quelquefois des chansons  
[un peu libres

lorsque ton sang, ô Soleil, nous rejaillit à la tête.

Car ta feuille — ton pampre — est une floraison  
qui nous donne de l'amour les étranges frémissements!

---

*CREDO*  

---

Crese en un soulet Diéu, lou Soulèu glourious,  
    Creaire amount e sus la terro ;  
Creaire dóu vesible e dóu misterious.  
    Crese en soun Lum, jas de touto erro,  
Nascu dóu Paire avans li siècle ; Diéu de Diéu,  
    Rai de raï, verita veraïo,  
Que gisclo naturau — dóu paire tau lou fiéu, —  
    E que descènd dins nòsti draïo  
Pèr noste sauvamen ; crese à l'incarnacioun  
    D'aquéu Lum dins la terro bello ;  
Que pèr l'Amour se fai uman, óperacioun .  
    Ligant meïssounié, glenarello ;  
Crese mai que souvènt an vougu l'ennebla  
    Machoto, corb e tartarasso ;  
Que, tainbèn, li tenèbro ausèron l'acabla  
    Quouro arribo la niue negrasso ;

---

*CREDO*

---

Je crois en un seul Dieu, le glorieux Soleil,  
créateur là-haut et sur la terre ;  
créateur du visible et du mystérieux.

Je crois en son Jour, foyer de tout entrain,  
né du Père avant les siècles ; Dieu de Dieu,  
rayon de rayon, vérité vraie,  
jaillissant naturellement — du père tel le fils, —  
et descendant en nos voies  
pour notre salut ; je crois à l'incarnation  
de ce Jour dans la terre belle ;  
que par l'Amour il se fait humain, opération  
liant moissonneurs et glaneuses ;  
je crois encore que souvent ont voulu l'embrumer  
chouettes, corbeaux et oiseaux de proie ;  
que les ténèbres aussi osèrent l'accabler  
lorsque arrive la nuit obscure ;



Mai crese que de-longo, ardènt e renadiéu,  
    Lou fièr Lum à peno soumiho  
E ressuscito lèu counfoundènt li catiéu  
    En li cremant coume ramiho ;  
E toustèms eilamount, au caire dóu Soulèu,  
    Soun encèndi ramplis lou mounde ;  
Que destriara pièi viéu e mort soun caléu  
    E que soun règne es un abounde.  
Crese à l'Amour qu'es Diéu, baïant lou tremoulun  
    E que douno peréu la vido,  
Proucedant dóu Soulèu e proucedant dóu Lum,  
    Adoura dis amo ravidó.  
Crese enfin nosto glèiso uno en libre champ rous  
    Ounte canto la sano voio.  
Counfèsse un soul batisme : aquéu di pèd-terrous,  
    Pèr lou perdoun di gènt de croio.  
Espère lou bonur dins la resureicioun  
    De tout gara que se faturo,  
Car es aquí que vèi, nosto generacioun,  
    La vido presènto e futuro.

---

mais je crois que toujours, ardent et renaissant,  
le fier Jour à peine sommeille  
et ressuscite bientôt confondant les mauvais  
en les brûlant comme brouille ;  
et sans cesse en haut, à côté du Soleil,  
son embrasement remplit le monde ;  
que son flambeau distinguera ensuite les vivants et  
et que son règne est une exubérance. [les morts

Je crois à l'Amour qui est Dieu, donnant le frisson  
et donnant aussi la vie,  
procédant du Soleil et procédant du Jour,  
adoré des âmes ravies.

Je crois enfin notre église une en libre champ d'or  
où chante la saine vigueur.

Je confesse un seul baptême : celui des pieds poudreux,  
pour le pardon des orgueilleux.

J'espère le bonheur dans la résurrection  
de tout guéret que l'on laboure,  
car c'est là que notre génération voit  
la vie présente et future.

---

## OUFÈRTO

---

Astre clar, Diéu incoumparable,  
Ause parèisse en ti belu ;  
Ause inmoula toun Lum paupable  
Qu'atubes pèr noste salut.

Es ta Vitimo qu'alestisse  
Pèr l'amour de l'Umanita.  
T'agradara tau sacrifice  
Que prouclamo ta carita.

Or, veici la tino ounte raio  
Lou vin rouge : acò's toun sang car ;  
Veici l'iero ounte s'escaraio  
L'espigo sauro : acò's ta car.

E pèr ta gràci magnanimo,  
Generous Paire, Soulèu grand,  
Vai èstre, ta creacioun, imo  
De toun vin ; gounflo de toun gran.

---

## OFFERTOIRE

---

Astre clair, Dieu incomparable,  
j'ose paraître en tes lueurs ;  
j'ose immoler ton Jour palpable  
que tu allumes pour notre salut.

C'est ta Victime que je prépare  
pour l'amour de l'Humanité.  
Il te plaira tel sacrifice  
qui proclame ta charité.

Or, voici la cuve où coule  
le vin rouge : ceci est ton sang précieux ;  
voici l'aire où s'éparpille  
l'épi blond : ceci est ta chair.

Et par ta grâce magnanime,  
généreux Père, grand Soleil,  
ta création va être imprégnée  
de ton vin ; repue de ton grain.

Lou pacan, sus terro toun prèire  
Pèr li secrèt que i'as veja,  
I pichot, i jouvènt, i rèire  
Tout entié vai te parteja.

T'agradara tau sacrifice  
Que prouclamo ta carita,  
E te lou porge pèr que fisse  
A tout iue nosto egalita.

Te lou porge pèr que la sabo  
Qu'anan acampa dins toun Lum  
De l'aveni que nous acabo  
Couche mau-cor e tremoulun.

Te lou porge pèr que ta graci  
Touque li miéu e mis ami,  
Touque mi mèstre, e que l'espaci  
Luse peréu pèr mi nemi.

Tau sacrifice te lou porge  
Pèr que penses i sauvadou  
De nosto glèiso e de soun porge:  
Baile di champ e troubadou.

---

Le paysan, ton prêtre sur la terre  
à cause des secrets que tu lui as révélés,  
aux petits, aux jouvenceaux, aux aïeux  
tout entier va te partager.

Il te plaira tel sacrifice  
qui proclame ta charité,  
et je te l'offre pour qu'il fixe  
à tout regard notre égalité.

Je te l'offre pour que la sève  
que nous allons recueillir dans ton Jour  
de l'avenir qui nous consomme  
chasse découragement et crainte.

Je te l'offre pour que ta grâce  
touche les miens et mes amis,  
touche mes maîtres, et que l'espace  
luise aussi pour mes ennemis.

Tel sacrifice je te l'offre  
pour que tu penses aux défenseurs  
de notre église et de son porche :  
maîtres des champs et troubadours.

Souvèn-te dis amo fidèlo  
Trespasado en disènt ti cant  
Pèr qu'i lèio de Santo-Estello  
l'acordes de fres Aliscamp.

Enfin, te porge la Vitimo  
Pèr te rèndre li renegat ;  
Li reçaupras à soun artimo  
Pèr lou perdoun de mi pecat !

---

---

Souviens-toi des âmes fidèles  
trépassées en disant tes chants  
pour que dans les allées de Sainte-Etoile  
tu leur accordes de frais Aliscamps.

Enfin, je t'offre la Victime  
pour te rendre les renégats ;  
tu les recevras à leur dernier soupir  
pour le pardon de mes péchés !

---



*Ave Maria...*

Te salude, Maia, tu pleno d'esperanço ;  
'mé tu lou Soulèu isto, e'ntré lou femelan  
Siés benido, que fas trachi l'amaduranço ;  
E benesissen l'Astre, aquéu fru de ti flanc.

O Maia, de l'Estiéu bello proumesso ; Maire  
De tóuti li bèuta, pèr nautre agues amour ;  
Parlo au Soulèu, toun fiéu, di païsan amaire  
E prègo-lou pèr éli iuei, deman e toujours !

---

*Ave Maria...*

Je te salue, Maïa, toi pleine d'espérance ;  
le Soleil est avec toi, et entre les femmes  
tu es bénie, car tu développes la maturité ;  
et nous bénissons l'Astre, ce fruit de tes flancs.

O Maïa, de l'Eté belle promesse ; Mère  
de toutes les beautés, pour nous aie amour ;  
parle au Soleil, ton fils, des paysans aimants  
et prie-le pour eux aujourd'hui, demain et toujours!

---

## I N N E

A LA

BONO MAIRE LA NATURO

---

Bello Naturo nuso, o femasso superbo,  
Tu qu'an pourta ti flanc, desempièi lou péu d'erbo  
Enjusquo i mount gigant ; o tu rèñ fiero que  
Mostres tout ti tresor au païsan mouquet,  
Despièi ta como drudo i cimo di mountagno,  
Jusquo i péu de ti cambo alin dins la campagno ;  
Me fas mouri de gau quand vese ti mamèu  
Gounfle se balansa dóu palais à l'amèu ;  
Quand ta pouisso brunello e duro, ta manasso  
La pren em'un amour sublime e que la plaço  
Dins la bouco, à-de-rèng, de cinq cènt milo enfant  
En quau dises : « Mignot, zóu ! levas-vous la fam... »

---

## HYMNE

A LA

## BONNE MÈRE LA NATURE

---

Belle Nature nue, ô superbe et grande femme,  
toi dont les flancs ont porté, depuis le brin d'herbe  
jusqu'aux monts gigantesques; ô toi nullement fière qui  
montres tous tes trésors au paysan interdit,  
depuis ta chevelure drue aux cimes des montagnes,  
jusqu'à tes jambes velues là-bas dans la campagne ;  
tu me fais mourir de joie quand je vois tes mamelles  
pleines se balancer du palais au hameau ;  
lorsque ton sein brun et dur, ta grosse main  
le prend avec un amour sublime et le place,  
tour à tour, dans la bouche de cinq cent mille enfants  
auxquels tu dis : « Mignons, allons ! ôtez-vous la faim... »

---

## PREFÀCI

---

O Soulèu, soubeiran aguste,  
Es salutàri emai es juste  
Que te rendeguen gràci e pertout e toujour.  
Diéu etérne, pouderos Paire,  
Es pèr toun Lum, Lum escampaire,  
Que tout dis ta lausenjo en cantico majour.

Es pèr toun Lum que li felibre,  
Que lis esclau, lis ome libre,  
Que li nacioun, li cèu, tre que t'an devista,  
Canton, bèlon, adoron, crènon,  
Celèbron tis uiau que rènon  
E que fan lou trelus de ta grand majesta !

E te pregan que sié ta joio  
De nous jougne à l'inmènso voio  
Pèr emé tóuti dire, umblamen prousterna :  
Tres fes sant es lou Soulèu flòri ;  
Terro e cèu soun plen de sa glòri.  
Bèn aut siègues beni, Diéu de pas. Hosanna !

## PRÉFACE

---

O Soleil, auguste souverain,  
il est salulaire et il est juste  
que nous te rendions grâce et partout et toujours.  
Dieu éternel, Père puissant,  
c'est pour ton Jour, Jour prodigue,  
que tout dit ta louange en cantiques majeurs.

C'est pour ton Jour que les poètes,  
que les esclaves, les hommes libres,  
que les nations, les cieus, dès qu'ils t'ont aperçu,  
chantent, désirent, adorent, craignent,  
célèbrent tes éclairs qui règnent  
et qui font la splendeur de ta grande majesté !

Et nous te prions que ce soit ta joie  
de nous (voir) joindre à l'immense ardeur  
pour dire avec tous, humblement prosternés :  
trois fois saint est le Soleil triomphant ;  
terre et ciel sont remplis de sa gloire.  
Bien haut sois-tu béni, Dieu de paix. Hosanna !

## ELEVACIOUN

---

Lum paupable, raïoun qu'en Diéu tremudes l'ome,  
Te crese elci presént e t'adore crentous.  
T'ame de tout moun cor e, coume toun arome  
Vèn pèr l'amour de iéu, me counsacre à geinous.

Adore aquéu sang qu'as escampa pèr ta raço,  
Ti souco n'auran pas pèr iéu vano lusour ;  
De toun rin vermeiau que merite la graço  
E'n guierdoun de toun sang, te porge ma susour.

Te porge ma susour ; t'agrade, o tu que nome  
La carita sublimo : es lou sang di pacan,  
E te lou porge pèr ço que siés alargant,  
Lum paupable, raïoun qu'en Diéu tremudes l'ome !

---

## ÉLÉVATION

---

Jour palpable, rayon qui transformes l'homme en  
je te crois ici présent et je t'adore craintif. [Dieu,  
Je t'aime de tout mon cœur et, comme ton arôme  
vient pour l'amour de moi, je me consacre à genoux.

J'adore ce sang que tu as répandu pour ta race,  
tes souches n'auront pas vaines lueurs pour moi ;  
de ton raisin vermeil que je mérite la grâce,  
en retour de ton sang, je t'offre ma sueur.

Je t'offre ma sueur ; qu'elle t'agrée, ô toi que je  
la charité sublime : c'est le sang des paysans, [nomme  
et je te l'offre parce que tu es généreux,  
Jour palpable, rayon qui transformes l'homme en  
[Dieu !

---



*O salutaris...*

O Vitimo salutàri  
Que nous duerbes ti rebat,  
Lis enemy seculàri  
Nous liéuron de fièr coumbat.  
Aparo-nous ; fai-te bàrri  
E nous laisses pas toumba.

Glòri sèmpre, glòri bello  
Au Diéu unique dins tres !  
E qu'un jour soun archimbello,  
Nous pesant à noste pes,  
Au païs de Santo-Estello  
Nous baie l'etèrne pres !

---

*O salutaris...*

O Victime salutaire  
qui nous dévoilles tes reflets,  
les ennemis séculaires  
nous livrent de fiers combats.  
Défends-nous ; fais-toi rempart  
et ne nous laisse pas tomber.

Gloire toujours, belle gloire  
au Dieu unique dans trois !  
Et qu'un jour sa balance,  
nous pesant à notre valeur,  
au pays de Sainte-Etoile  
nous baille le prix éternel !

---

## *PATER NOSTER*

---

Paire que treluses amount,  
Siègue santifica toun noum ;  
Que toun Lume sèmpre nous touque ;  
Sus la terro ta voulounta,  
Coume en aut, largue sa clarta ;  
Que toun gran chasque an nous embouque.

E perdouno-nous nòsti tron  
Coume perdounan lis afront  
I vesin em'i cambarado ;  
Presèrvo-nous de sucoumba  
Au besoun d'ana vers l'Ûba ;  
E gardo-nous di mau-parado.

---

---

## *PATER NOSTER*

---

Père qui resplendis là-haut,  
que ton nom soit sanctifié ;  
que ton Jour nous touche sans cesse ;  
que sur la terre ta volonté,  
comme en haut, verse sa clarté ;  
que chaque année ton grain nous nourrisse.

Et pardonne-nous nos blasphèmes  
comme nous pardonnons les affronts  
aux voisins et aux camarades ;  
préserve-nous de succomber  
au besoin d'aller vers le Nord ;  
et garde-nous des malheurs.

---

## COUMUNIOUN

---

L'Astre dardaio amount ; es l'ouro d'ou grand-béure.  
Lou fiò cremo li cor barbelant de toun viéure,  
E soun lèst tis enfant à te reçaupre tout,  
O Soulèu, requisto pasturo,  
Qu'escales toun trelus pèr que ta creaturo  
Te vègue miés e de pertout.

Tis enfant bateja pèr l'uscle de ta faci  
Soun digne de toun noum, e soun estat de gràci  
L'an, despièi de-matin que suson, acampa,  
Car lou travai es la preiero,  
E noste encèns vers tu, despièi l'ouro proumiero,  
Mounto di flanc di prat coupa.

E deman, pièi deman, e pièi deman encaro  
Pèr la vido faudra mai nous bagna la caro,  
Car gagnaren lou pan, es di, dins la susour.  
Espèron dounc toun viatique  
Pèr reviéuda si f----- eici ti fléu rustique,  
De tou            o grand eissour !

## COMMUNION

---

L'Astre darde là-haut ; c'est l'heure du *grand-boire*.  
Le feu incendie les cœurs convoiteux de ta nourriture,  
et tes enfants sont prêts à te recevoir tout,  
ô Soleil, exquise pâture,  
qui gravis ta splendeur afin que ta créature  
te voie mieux et de toutes parts.

Tes enfants baptisés par le hâle de ta face  
sont dignes de ton nom, et leur état de grâce  
ils l'ont acquis depuis ce matin qu'ils transpirent,  
car le travail c'est la prière,  
et notre encens vers toi, depuis la première heure,  
monte des flancs des prés fauchés.

Et demain, puis demain, et puis demain encore  
pour la vie, de nouveau, il faudra nous baigner le  
[visage,  
car nous gagnerons le pain, est-il dit, dans la sueur.  
Ils attendent donc ton viatique  
pour raviver ici leurs forces tes fils rustiques,  
de toute vaillance ô grande source !

Es l'ouro que toun sang pèr tóuti se tremudo ;  
Es l'ouro que toun cors vèn de tóuti à l'ajudo.  
E nàutri, mai que res, qu'avèn fa sarramen  
De resta toujours dins ti draio,  
Umble, clinan lou front davans ta lus que raio  
Coume d'un clar sant-sacramen.

Ti fidèu, — reüni dins la glèiso campèstro  
Que si sòuli coulouno es lis aubre e l'ourquèstro  
Li cigalo fasènt restounti lis ecò, —  
Sènton soun amo, mita routo,  
Atirado vers toun autar, au founs di vouto,  
Pèr ta grandò oustio de fiò.

O, siés l'oustio d'or ; o, siés l'oustio flamo  
Que dins noste èstre vai adure la calamo,  
Que vai bouta l'espèr en d'àutris endeman ;  
O, siés lou sacramen superbe  
Que nous fai óubrida lis afan ; siés lou verbe  
Que parlo en tóuti lis uman !

E t'aman roujo, oustio ; oustio, t'aman bloundo :  
Roujo, es toun sang ardènt boumbissènt tau que l'èc.  
Bloundo, es ta puro car de Diéu sèmpre jouvènt.  
E roujo o bloundo, acò's ta faci

C'est l'heure où ton sang pour tous se transforme ;  
c'est l'heure où ton corps vient à l'aide de tous.  
Et nous qui plus que personne avons juré  
de rester toujours dans tes chemins,  
humblement nous inclinons le front devant ta lumière  
comme d'un clair saint-sacrement. [qui rayonne

Tes fidèles, — réunis dans l'église champêtre  
dont les seules colonnes sont les arbres et les cigales  
faisant retentir les échos sont l'orchestre, —  
sentent leur âme, à demi-brisée,  
attirée vers ton autel, au fond des voûtes,  
par ta grande hostie de feu.

Oui, tu es l'hostie d'or ; oui, tu es l'hostie flambante  
qui dans notre être va apporter le calme,  
qui va fixer l'espoir en d'autres lendemains ;  
oui, tu es le sacrement superbe  
qui nous fait oublier les peines ; tu es le verbe  
qui parle à tous les humains !

Et nous t'aimons rouge, hostie ; hostie, nous t'aimons  
[blonde :  
rouge, c'est ton sang ardent bondissant tel que l'onde ;  
blonde, c'est ta pure chair de Dieu toujours jeune.  
Et rouge ou blonde, c'est ta face



Que souto si poutoun coulouro en plen espaci  
Lou vin, lou pan, coume counvèn.

Vejeici lou moumen suprême de la vido...  
Au festin desira lou chourlo nous counvido :  
Serviciau di champ rufe anan reçaupre d'éu,  
— Au noum dóu baile, lou grand-prèire, —  
Lou counfort soubeiran que mantèn nòsti crèire  
En tu, Soulèu, o noste Diéu !

E pèr la coumunioun la santo taulo es messo.  
Cadun s'es aproucha de la mauno proumesso,  
En round, sus lis estoublo apaiado de gran.  
Lou mistèri se manifèsto  
Ounte cadun, trouvant uno plaço à la fèsto,  
Manjo e béu l'Astre sèt fes grand !

Coumunioun largo, drecho, o, coume la divo erso  
Aquelo que nourris li religioun diversò  
E qu'i varlet se douno autant bèn qu'i majour  
Beisant dins la memo escudèlo  
E dins lou meme bro la Ternita moudèlo :  
Lou Soulèu, lou Lum e l'Amour !

qui sous ses caresses colore en plein espace  
le vin, le pain, comme il convient.

Voici le moment suprême de la vie...  
Au festin désiré nous convie l'échanson :  
serviteur des champs rudes nous allons recevoir de  
— au nom du chef, le grand-prêtre,— [lui,  
le confort souverain qui maintient nos croyances  
en toi, Soleil, ô notre Dieu !

Et pour la communion la sainte table est mise.  
Chacun s'est approché de la manne promise,  
en rond, sur les éteules jonchées de grains.  
Le mystère se manifeste  
en lequel chacun, trouvant une place à la fête,  
mange et boit l'Astre sept fois grand !

Communion large, droite, oui, comme la vague di-  
celle qui nourrit les religions diverses [vine  
et qui se donne aux valets aussi bien qu'aux maîtres  
baisant dans la même écuelle  
et dans le même broc la Trinité modèle ;  
le Soleil, le Jour et l'Amour !

*Panis angelicus...*

Lou pan dis ange  
De l'ome devèn pan.  
Proudige estrange :  
Lou Soulèu escampant  
Sa lus supremo  
Subre l'espigau rous,  
Soun amo memo  
Nourris lou malurous !

O Diéu unique  
Dintre ta ternita,  
Tout fiéu rustique  
Degno lou vesita.  
Pèr tis androuno  
Meno-nous vers lou Lum  
Qu'en tu raïouno  
E que bèlo cadun.

---

*Panis angelicus...*

Le pain des anges  
devient le pain de l'homme.  
Etrange prodige :  
le Soleil épandant  
sa suprême lumière  
sur l'épi roux,  
son âme même  
nourrit le malheureux !

O Dieu unique  
dans ta trinité,  
tout fils rustique  
daigne le visiter.  
Par tes sentiers  
conduis-nous vers le Jour  
qui rayonne en toi  
et que chacun désire.

---

## *ITE, MISSA EST*

---

Explici hoc totum.

Per Christum,

Da mihi potum !

(Un mounge enluminaire  
dôu siècle XV.)

Enfin, moun obro es acabado.

Pèr Bàcus, ma bouco que bado

Reçaupe lèu uno lampado !

*Canedèu d'Aubagno, jun-juliet 1896.*

---

## *ITE, MISSA EST*

---

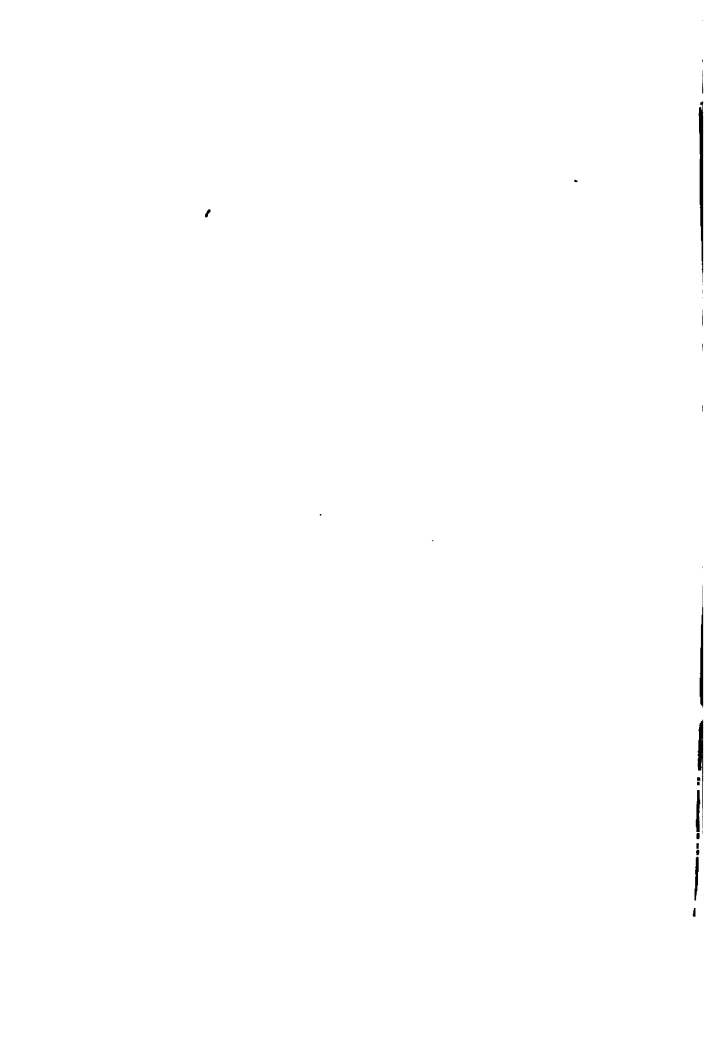
Enfin, mon œuvre est terminée. Par le Christ, qu'on me donne à boire !

(Un moine enlumineur  
du XV<sup>e</sup> siècle.)

Enfin, mon œuvre est achevée.  
Par Bacchus, que ma bouche haletante  
reçoive vite une lampée !

*Aubagne, (Canedel) juin-juillet 1896.*

---



## ENSIGNADOU

---

	PAJO
Preiero . . . . .	6
<i>Introïbo ad altare Dei.</i> . . . . .	12
<i>Confiteor</i> . . . . .	16
<i>Gloria in excelsis Deo</i> . . . . .	20
Evangéli. . . . .	22
Cant à la Vigno . . . . .	24
<i>Credo.</i> . . . .	30
Oufërto . . . . .	34
<i>Ave Maria...</i> . . . . .	40
Inne à la bono Maire la Naturo . . . . .	42
Prefâci . . . . .	44
Elevacioun. . . . .	46
<i>O salutaris...</i> . . . . .	48
<i>Pater noster</i> . . . . .	50
Coumunioun . . . . .	52
<i>Panis angelicus...</i> . . . . .	58
<i>Ite, missa est</i> . . . . .	60



ESTAMPA  
PÈR  
L' « IMPRIMERIE ARDÉCHOISE »  
*à Privas*  
EN ABRIÉU DE MDCCCXCVII

LOUIS ASTRUC

---

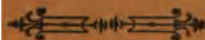
# ENCENSIÉ

(ENCENSOIR)

*Traduction française*

S'a ciascun l'interno affanno  
Si leggesse in fronte scritto  
Quanti mai ch'invidia fanno  
Ci farebbero pietà...

METASTASE



AVIGNOUN

UMANIHO. éditeur.  
rrière Sant-Agricó; 19.

1902



# L'ENCENSIÉ

# DOU MEME AUTOUR :

---

## POUËSIO

LI CACIO, recuei de pouësio.

VUETANTO-QUATRE, recuei de sounet.

MOUN ALBUM

LI MEDAIOUN

PAPIÉ PINTA

} retra miejournau (*novo edicioun*).

AUTOUR DÓU BRÈS, vers e cansoun de divers felibre.

PÈR UN BAIS, impressioun d'Itàli.

LI MOUSAÏCO, libre de sounet.

## POUÈMO

LA MAN SENÈSTRO (*2<sup>o</sup> edicioun*).

LA MESSO PAGANO (*2<sup>o</sup> edicioun*).

L'ENCENSIÉ.

## TEATRE

LA MARSIHESO, dramo en 3 ate e 4 tablèu, en vers  
(*2<sup>o</sup> edicioun*).

TANT VAI LA JARRO AU POUS..., coumèdi dramatica  
en 1 ate, en vers, seguido de

LI RETROBO, fantasié felibrenco (*2<sup>o</sup> edicioun*).

0

LOUIS ASTRUC

---

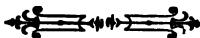
# L'ENCENSIÉ

(L'ENCENSOIR)

*avec traduction française*

S'a ciascun l'interno affanno  
Si leggesse in fronte scritto  
Quanti mai ch'invidia fanno  
Ci farebbero pietà...

METASTASE



AVIGNOUN

**J. ROUMANIHO, editour,**

*Carriero Sant-Agricò, 19.*

---

1902

Pen 514.8



*Hayes fund*

---

Valence. — Imprimerie Valentinolli.

---

A  
MA FEMO  
E A  
MOVN FIÉV  
AQVEST LIBRE  
QV'ENSÈN  
AVÈN PLOVRA

L. A.



# L'ENCENSIÉ

---

A tu l'autar e l'encensié.

FÉLIS GRAS.

Ma fiho, l'encensié que brulo eici pèr tu  
Noun es un recalieu fa d'encens ourdinari :  
Es lou vas redoulènt d'un amour esperdu ;

Meme li catedralo, en si clar santuari,  
N'an jamai vist tau fum pèr la fervour coundu  
Apoundre à si veiriau cènt rebat nouvelari.

Eu es pèr li mesado alimenta toujours,  
E li sesoun pèr éu soun li pùri vestalo  
Entretenènt lou fiò sacra de noste amour,

Fournissènt lou fougau de l'oulour que s'eisalo,  
De l'arome suau sourti dóu cor di flour  
E s'envoulant à tu sus de celèstis alo.

Tóuti li flour pèr tu flourisson l'encensié  
Desempièi li plus fèro enjusquo i mai superbo,  
De l'umblo campaneto à l'ufanous rousié,

## L'ENCENSOIR

---

A toi l'autel et l'encensoir.

FÉLIX GRAS.

Ma fille, l'encensoir qui brûle ici pour toi n'est pas un brasier fait d'encens ordinaire : c'est le vase odoriférant d'un amour éperdu ;

Même les cathédrales, en leurs clairs sanctuaires, n'ont jamais vu telle fumée, par la ferveur conduite, ajouter à leurs vitraux cent reflets nouveaux.

Il est par les mois toujours alimenté, et les saisons pour lui sont les pures vestales entretenant le feu sacré de notre amour,

Pourvoyant le foyer de l'odeur qui se répand, de l'arôme suave sorti du cœur des fleurs et s'envolant à toi sur des ailes célestes.

Toutes les fleurs pour toi fleurissent l'encensoir depuis les plus sauvages jusqu'aux plus magnifiques,

Despièi la plus discrèto, escoundudo dins l'erbo,  
Jusquo au fru triounflant dóu fièr agoulencié  
Que di prince d'Isauro aumento la superbo.

Pèr l'adourado enfant brulas dins lou vas d'or,  
Ginèsto, ginouflado, iéli, rosso, amoureto,  
Blavet, pensado — tu qu'as lou noum dóu record, —

Jacinto, dalia, miousoutis, vióuleto ;  
O, liuen de vòsti prat, o, liuen de vòstis ort,  
Brulas, bello-de-niue, gau-galin, campaneto.

Brulas dins lou vas d'or pèr la plourado enfant,  
Baussemino, aubespín, glaujo, multiplicanto,  
Courbo-dono, glaujòu, judiéuvo, tulipan ;

Embaumas, enterin que ma pauro amo canto,  
Jaussemin, plumachié, soucit — ouble d'afan, —  
Cacio, garanié, tuberouso enebrianto...

O flour, d'abord que Diéu, de vòsti dous perfum,  
Noun a vougu' mbauma la vido de ma fiho  
En tremudant tant lèu soun aubo en calabrun,  
Que vòstis amo, o flour, de l'encensié que briho  
Fagon vers soun autar mounta lou suau fum

Depuis la plus discrète, cachée dans l'herbe, jusqu'au fruit triomphant du fier églantier qui des princes d'Isaure augmente l'orgueil.

Pour l'enfant adorée brûlez dans le vase d'or, genêt, œillet, lis, rose, réséda, bleuet, pensée — toi qui as le nom du souvenir, —

Jacinthe, dahlia, myosotis, violette ; oui, loin de vos prairies, oui, loin de vos jardins, brûlez, belle-de-nuit, coquelicot, campanule.

Brûlez dans le vase d'or pour l'enfant pleurée, balsamine, [aubépine, iris, chrysanthème, narcisse, glaïeul, juive, anémone ;

Embaumez, tandis que ma pauvre âme chante, jasmin, lilas, souci — ombre de peine, — cassie, violier, tubéreuse enivrante...

O fleurs, puisque Dieu, de vos doux parfums, n'a pas voulu embaumer la vie de ma fille en transformant si tôt son aurore en crépuscule,

Que vos âmes, ô fleurs, de l'encensoir brillant fassent vers son autel monter la suave fumée en par-

## BRESSARELLO

---

L'enfant es l'amo de l'oustau.  
Quand sian triste, es nosto alegresso.  
ANFOS TAVAN.

Avèn forço ploura,  
Moun Diéu, quand tournara  
Lou tèms qu'avian un ange ?  
Un ange tant poulit,  
Un anjoun espeli  
Blound coume lis arange.

Moun Diéu, n'as fach un sant  
Qu'avié pancaro un an ;  
N'as embeli ti lèio.  
Tu siés riche e poudiés  
Te n'en passa bèn miés  
Que iéu de ma ninèio !

L'... Diéu esmougu  
... nous-autre agu

---

*BERCEUSE* ★

---

L'enfant, c'est l'âme de la maison.  
Quand nous sommes tristes, c'est  
notre allégresse.

ALPHONSE TAVAN.

Nous avons beaucoup pleuré, mon Dieu, quand  
reviendra le temps où nous avions un ange ? un ange  
si joli, un petit ange éclos blond comme les oranges.

Mon Dieu, tu en as fait un saint qu'il n'avait pas  
encore un an ; tu en as embelli tes allées. Tu es riche  
et tu pouvais te passer bien mieux que moi de mon  
enfant !

Alors, Dieu ému a eu pour nous une larme pater-

'no lagremo de paire ;  
A rendu lèu, bèn lèu  
Soun raïoun de soulèu  
Au paire em' à la maire.

O moun sang ! o ma flour !  
Vènes seca li plour  
Dis iue que te countèmplon ;  
Diéu vèn de te manda  
Pèr nous faire óublida  
Li tra que tant te sèmbлон !

O Mignoto, t'aman !  
O ma fiho, ta man  
Reviéudo nòstis amo,  
Caufo noste fougau  
E de la douço gau  
Atubo mai la flamo.

Fai ta nono-nounet,  
O moun bèl anjounet,  
Qu'un dous pantai te trève.  
Se sounjes que n'i' a dous

---

nelle; il a rendu bientôt leur rayon de soleil au père et à la mère.

O mon sang! ô ma fleur! tu viens sécher les pleurs des yeux qui te contemplent ; Dieu vient de t'envoyer pour nous faire oublier les traits qui te ressemblent tant !

O Mignonne, nous t'aimons! ô ma fille, ta main ravive nos âmes, réchauffe notre foyer et de la douce joie rallume de nouveau la flamme.

Fais ton dodo, ô mon beau petit ange, qu'un doux rêve te hante. Si tu songes qu'il est deux bienheureux sur terre cela n'est point un rêve.



Fai ta nono, o tresor,  
Fai ta nono, o moun cor,  
Nàutri gardan ta bresso,  
Ta bresso, aquéu jardin,  
Ounte flouris dedins  
Un bouquet de caresso.

Quand auras bèn dourmi,  
O moun anjoun beni,  
Fai lèu uno riseto  
A meireto, à papa,  
E se souvendran pas  
Di mau de la videto !

4 de novèmbre 1885.

---

Fais ton dodo, ô trésor, fais ton dodo, ô mon cœur, nous gardons ton berceau, ton berceau, ce jardin dans lequel fleurit un bouquet de caresses.

Quand tu auras bien dormi, ô mon petit ange béni, fais vite une risette à papa, à maman, et ils ne se souviendront pas des maux de la vie fragile !

4 novembre 1885.

---

## LOU VERBE

---

Em' un èr que se pòu pas rèndre,  
Em' uno voues que fau entendre...

LEOUNTINO GOIRAND.

Clareto a reflechi sèt mes,  
Es uno sajo : se rapello  
Qu'avans que siegue parlarello  
La lengo dèu vira sèt fes.

— « A vira la lengo, dirés,  
Un cop pèr mes ! Oh ! caspitello ! » —  
Se poudié pas reflechi miés  
Pèr pas dire uno bachiquello.

Clareto dèunc, un bèu matin,  
Moustrè sa lengo de satin,  
Avié trouva' no grando causo...

Archimèdo, en toun *Eurèka*,  
Aguères pas tant bello pauso  
Que Mignoto diènt : « Papa ! »

## LE VERBE \*

---

Avec un air impossible à décrire,  
avec une voix qu'il faut entendre....

LÉONTINE GOIRAND.

Clairette a réfléchi sept mois, c'est une sage : elle se souvient qu'avant de parler la langue doit tourner sept fois.

— « Elle a tourné la langue, direz-vous, une fois par mois ! Tudieu ! » — On ne pouvait réfléchir mieux pour ne pas dire une bagatelle.

Donc, Clairette, un beau matin, montra sa langue de satin, elle avait trouvé une grande chose...

Archimède, en ton *Eurêka*, tu n'eus pas si belle attitude que Mignonne disant : « Papal »

26 novembre 1886.

---

## LA MEIRETO

---

Très grave, elle jouait à la petite mère.  
FRANÇOIS COPPÉE.

Madamisello, avès agu dous an aièr ;  
Aro vòsti maniero e vòsti biais soun fièr  
E d'or vòsti paraulo ;  
Aro, madamisello, à la mama deja  
Jougas, e vosto enfant, cartoun poutouneja,  
Manjo emé vous à taulo.

Parai qu'es dous, parai qu'es bon,— lou vesès bèn,—  
De gasta sis enfant, de li beisa souvènt,  
O mignoto meireto !  
L'autre jour, vosto nino en cartoun de gipas  
Se toumbè sus la Plano en fasènt un faus-pas,  
Plourerias miechoureto...

E lou soucit coumènço, e sentirès plus tard  
Quant es dous, quant es grèu dins lou cor un autar,  
na nino tant bello,

---

## LA PETITE MÈRE

---

Mademoiselle, vous avez eu deux ans hier ; maintenant vos manières et vos façons sont fières et d'or sont vos paroles ; maintenant, mademoiselle, à la maman déjà vous jouez, et votre enfant, carton caressé, mange avec vous à table.

N'est-ce pas qu'il est doux, n'est-ce pas qu'il est bon, — vous le voyez bien, — de gâter ses enfants, de les baiser souvent, ô mignonne petite mère ! L'autre jour, votre fillette en carton-plâtre se laissa choir sur la Plaine en faisant un faux-pas, vous pleurâtes pendant une demi-heure...

Et le souci commence, et vous sentirez plus tard combien est doux, combien est grave dans le cœur

E s'avias en diamant cadun de nòsti plour,  
Aurias doto de rèino. Ah! n'i' aguè niuech e jour  
Pèr vous, madamisello.

Mai amas vosto enfant, adounc amas si grand ;  
Digas-ié, d'abord que parlas coume li grand,  
Que la terro es marrido,  
E quand la bressarés, anas douçamenet :  
Fasès coume mama quand vous canto nounet,  
La som es tant flourido !

26 de mai 1887.

---

---

mants chacun de nos pleurs, vous auriez dot de reine.  
Ah! il y en eut nuit et jour pour vous, mademoi-  
selle.

Mais vous aimez votre enfant, donc vous aimez  
ses aïeuls ; dites-lui, puisque vous parlez comme  
les grandes personnes, que la terre est mauvaise, et  
lorsque vous la bercerez, allez bien doucement : fai-  
tes comme maman quand elle vous chante dodo, le  
sommeil est si fleuri !

26 mai 1887.

---



## *CARTOLINA POSTALE*

Pèr èstre ounte, tant las, moun cor se pauso urous,  
De moun païs touscan fuge l'aire óudourous.

ROSO-ANAÏS ROUMANHO.

Mignoto, ai fa ploura ti poulits iue, lou sabe,  
En partènt liuen de tu, dins la treitouso mar.  
Ai larga bèn souvènt e sang e plour amar,  
Sounjant is ouro d'or que, tant jouino, t'acabe.

Que vos, o moun amour ? La Prouvènço avié di  
E me siéu enana ni quant vau ni quant costo.  
Li plus escur, de-fes, fan li meiours aposto...  
E regardo se pos encaro me maudi !

Me maudi, tu tant bono, e tant douço, e tant gènto !  
Pièi aro que ti plour an cala' mé li miéu,  
Que mama t'a di que siéu en païs de Diéu  
D'ounte vos que t'adugue uno vierge risènto.

Ah ! tè, vese d'eici ta bouqueto que ris :  
Pensant à la Madono, as óublida ti peno !...  
En esperant li rai de la vierge sereno,  
Te mande, eici rejoun, un bais de Beatris !

---

## CARTE POSTALE \*

---

Pour être où, si fatigué, mon cœur  
se repose heureux, de mon pays toscan  
je fuis l'air embaumé.

ROSE-ANAÏS ROUMANILLE.

Mignonne, j'ai fait pleurer tes jolis yeux, je le sais,  
en partant loin de toi, sur la mer traîtresse. J'ai répandu bien souvent et sang et pleurs amers, en songeant aux heures dorées que, si jeune, je t'abrège.

Que veux-tu, ô mon amour ? La Provence avait dit et je m'en suis allé coûte que coûte. Les plus obscurs parfois font les meilleurs apôtres... Et vois si tu peux encore me maudire !

Me maudire, toi si bonne, et si douce, et si gentille ! puis, maintenant que tes pleurs ont cessé avec les miens, que maman t'a dit que je suis en pays de Dieu d'où tu veux que je t'apporte une vierge souriante.

Ah ! tiens, je vois d'ici ta petite bouche qui rit : pensant à la Madone, tu as oublié tes peines !... En attendant les rayons de la vierge sereine, je t'envoie, ci-joint, un baiser de Béatrix !

Florence, 16 mai 1890.

## LE BÉNÉDICTÉ

---

A ma Fille

le jour de sa Première Communion.

---

Panem de cœlo dedisti nobis, Domine,  
habentem omne delectamentum  
et omnem saporem suavitatis.  
(*Off. de la Pent*)

Les roses des vitraux en rouges étincelles  
S'écaillent brusquement, et comme des prunelles  
S'ouvrent toutes 'rondes pour voir.

THÉOPHILE GAUTHIER.

Le temple est beau, plus beau qu'à l'ordinaire. L'or,  
La soie et les autels ont des reflets d'aurore ;  
L'âme exhale un parfum de blancheur qui dévore  
Des encensoirs sacrés le mystique confort.

Cierges, fleurs, voiles, tout est blanc dans ce décor  
Où va se dérouler, une autre fois encore,  
Le mystère en lequel Celui que tout adore

---

Les vierges ont chanté les cantiques de grâce  
Puis, le front incliné, vers la table de Dieu,  
Consomment ce premier festin que rien n'efface.

Et dans les gais vitraux enluminant le lieu,  
Pour mieux voir, les vieux saints sortant de leurs lo-  
Bénissent, tout émus, le festin de ces anges. [sanges,

4 juin 1896.

---

## MORS ET VITA

---

Entendez-vous ces carillons de  
lundi de Pâques ? Ce sont des glas  
de mort.

P. BERTAS.

(Marseille à travers les âges, XI.

Li campano de la ciéuta  
A brand viron e trignoulejon,  
Lou Sauvaire es ressuscita  
E tóuti li caro clarejon.

La glèiso embaumo lou printèms,  
Dins l'oulour lis encensié luson,  
Subre lis autar, entre-tèms,  
Beluguejant li cire fuson.

Es Pasco. Alleluia ! Pertout  
Se manifèsto l'alegrìo :  
Vai de la glèiso au trepadou,  
Plano à l'oustau sus la famiho.

Alleluia ! Diéu èro mort  
Pèr lou sauvamen di pecaire :

---

---

## MORS ET VITA

---

Les cloches de la ville à toute volée tournent et carillonnent, le Sauveur est ressuscité et tous les visages rayonnent.

L'église embaume le printemps, dans le parfum les encensoirs reluisent, entre temps sur les autels, étincelant, les cierges fument.

C'est Pâques. Alleluia ! Partout se manifeste l'allégresse : elle va de l'église au promenoir, elle plane au foyer sur la famille.

Alleluia ! Dieu était mort pour le salut des pécheurs : victorieux, il est le plus fort contre mal

O Paire pouderous, perqué  
Dins aquest jour de respelido  
De toun Fiéu, de ti flour, fau que  
D'un ange fagues la culido ?

Perqué dins aquest grand perdoun  
Que de ta gràci vuei davalò  
Sus bourrèu, catau, faus pontoun,  
Ta creacioun noun es egalo ?

Desliéures li qu'an blasfema  
Toun Fiéu sus l'aubre de misèri ;  
Moun enfant qu'a fa que l'ama  
Me la mandes au cementèri !

E coume vos, o Segnour Diéu,  
Que moun cor cride mereviho  
Se quouro reviéudes toun Fiéu  
Pèr ta voulounta mor ma fiho !

Lou pople sa joio a mescla  
A la gau di campano flamo,  
Mai iéu ause qu'un sourne cla  
Que vèn restounti dins moun amo !

O Père puissant, pourquoi en ce jour de renaissance de ton Fils, de tes fleurs, faut-il que d'un ange tu fasses la cueille ?

Pourquoi dans ce grand pardon qui de ta grâce descend aujourd'hui sur bourreaux, tyrans, faux baisers, ta création n'est-elle pas égale ?

Tu délivres ceux qui ont blasphémé ton Fils sur l'arbre de misère ; mon enfant qui n'a fait que l'aimer tu l'envoies au cimetière !

Et comment veux-tu, ô Seigneur Dieu, que mon cœur crie merveille si lorsque tu ressuscites ton Fils, par ta volonté meurt ma fille !

Le peuple a mêlé sa joie à la joie des cloches brillantes, mais moi je n'entends qu'un morne glas qui vient retentir dans mon âme !

19 avril 1897.



## *PLUS RÈN !*

---

Tout, tout s'es desfasçat; la nueit demoro soulo.  
AGUSTE FOURÈS.

Oh ! parti !... Tout-escas en rintrant l'ai plus vist  
Lou pianò, l'amo de toun amo,  
Que nous encantè tant de soun gènt paraulis,  
De si tant melicóusi gamo.

Oh ! parti l'estrumen doucile sout ti det,  
Que disié ço que vouliés dire,  
Que di tristi lament avié pièi lou poudé  
E lou poudé de faire rire.

Parti, parti l'ecò de ta voues, de toun cor,  
Parti tout ço que nous restavo  
De ta gràci angelico, — autre moumen d'escor  
Coume lou jour que t'empourtavo.

Oh ! pièi, mut desanant, qu'aurié fa toun clavié  
Dins lou saloun vèuse de joio ?

---

## PLUS RIEN !

---

Tout, tout s'est effacé ; la nuit demeure seule.  
AUGUSTE FOURÉS.

Oh ! parti !... Tout à l'heure en rentrant je ne l'ai plus vu le piano, l'âme de ton âme, qui tant nous enchantait de son charmant langage, de ses gammes si douces.

Oh ! parti l'instrument docile sous tes doigts, qui disait ce que tu voulais dire, qui des tristes *lamento* avait, certes, le pouvoir et le pouvoir de faire rire.

Parti, parti l'écho de ta voix, de ton cœur, parti tout ce qui nous restait de ta grâce angélique, — autre heure d'abattement comme au jour qui t'emportait.

Oh ! puis, muet désormais, qu'aurait fait ton clavier dans le salon privé de joie ? Sinon l'effet mortel d'un cadavre qui avait avec son âme parti !

Aurien trop ramenta la mort si blànqui dènt  
Qu'un long repaus aro counvido,  
Meme aurian regreta li souspir d'autre-tèms,  
Car souspira 's enca la vido !

E lis ami d'antan ; aquéli que soun plus,  
Que sus toun clavecin, Mignoto,  
Avien enfestouli l'oustau de si trelus  
En armounisant pièi si noto,

Nous aurien trop retra nòsti bonur passa  
Dins aquéu mirau que l'art trèvo,  
Parai, Grabièlo ? e tu, paure fraire Bensa ?  
Parai, Angèlo ? dono Estèvo ?

Es parti !... Tout-escas en rintrant l'ai plus vist  
Lou pianò, l'amo de toun amo,  
Que nous encantè tant de soun gènt paraulis,  
De si tant melicóusi gamo.

Es parti lou darrier ecò de ta voues d'or...  
E coume passave la porto,  
Ai agu l'impressioun orro, crudèlo, alor  
Que dous cop, pecaire ! ères morto !

Elles auraient trop rappelé la mort ses blanches dents qu'un long repos convie maintenant, nous aurions même regretté les soupirs d'autrefois, car soupirer c'est encore la vie !

Et les amis d'antan ; ceux qui ne sont plus, qui sur ton clavecin, Mignonne, avaient *enfestoyé* la maison de leur éclat en harmonisant parfois leurs notes,

Nous auraient trop reflété nos bonheurs passés dans ce miroir hanté par l'art, n'est-ce pas, Gabrielle ? et toi, pauvre frère Bensa ? n'est-ce pas, Angèle ? dame Estève ?

Il est parti !... Tout à l'heure en rentrant je ne l'ai plus vu le piano, l'âme de ton âme, qui tant nous enchantait de son charmant langage, de ses gammes si douces.

Il est parti le dernier écho de ta voix d'or... et comme je passais la porte, j'ai eu alors l'impression horrible, cruelle, que deux fois, pauvrette ! tu étais morte !

Avril 1897.

## TI MIGNOTO

---

### *Aquelo que dor.*

Elle dort un peu ma pauvre poupée  
Bien enveloppée  
Dans son beau lit bleu...  
(Chanson enfantine)

Uno ié disien Magali,  
Bloundo èro coume lis estello ;  
Si frisoun fasien de dentello  
Autour de soun front tant poulit  
Qu'èro angeli.

Uno outro avié Blanco pèr noum,  
De nèu èro facho sa tèsto ;  
Semblavo dis anciàni gèsto  
Uno marqueso d'aut blasoun,  
De grand renoum.

Ero Rousset uno outro enfin,  
Coume uno cigalo èro bruno .

## *TES MIGNONNES*

---

### *Celle qui dort.*

L'une s'appelait Magali, elle était blonde comme les étoiles; ses boucles faisaient des dentelles autour de son front si joli qu'il en était angélique.

Une autre avait Blanche pour nom, de neige était faite sa tête; elle ressemblait, des vieilles gestes, à une marquise au haut blason, de grand renom.

---

La reine, sourt ion ciar de luno,  
 L'arres écri en reien évin  
 De breuvie fin.

E is amours tiens tres :  
 Tont per sa grant déesse.  
 Par l'airre per sa noble tesse,  
 E l'airre per sa tre moresse  
 Sans e tres.

Mais, parmens, sourt ion trefouli  
 Tont Nagai la plus beïlo.  
 — « Devens tu écrier is estello,  
 Te is estello e Nagai,  
 Comme au paï ! »

La marquese e ion en reien  
 Nour de sa sœur éron jalouse  
 Qu'aver une de vido bieuise.  
 Demanderon ren au souïen  
 Que sour calen.

Vare, perq'né sour tont dos  
 D'aver une de vido bieuise,

---

comme une cigale; la nuit, sous le clair de lune, on eût dit un divin relief de bronze fin.

Et tu les aimais toutes trois : l'une pour sa grâce céleste, puis l'autre pour sa noble tête, et l'autre pour ses traits mauresques frais et suaves.

Mais, cependant, ton cœur transporté voyait Magali la plus belle. — « Devant toi, disais-tu, les étoiles, vois les étoiles, ô Magali, comme elles ont pâli ! »

La marquise et le fin relief de leur sœur n'étaient point jalouses, car avec toi elles avaient l'existence pure. Elles ne demandaient rien au soleil que son flambeau.

Voilà pourquoi toutes deux sont dans leur ber-



Te tèn coumpagno dins lou cros,  
Entre ti post.

Es ta maire qu'en soun varai  
Couchè 'mé tu la preferido  
Coume s'ausié 'no voues que crido :  
— « Meme en la terro ounte anarai  
Aqui t'aurai ! »

Mai 1897.

---

---

mirais te tient compagnie dans le tombeau, en ton cercueil.

C'est ta mère qui en son émoi coucha avec toi la préférée comme si elle ouïssait une voix crier : —  
« Même en la terre où j'irai là je t'aurai ! »

Mai 1897.

---

---

## *A dono Marto RAIMBAUDO*

---

### *Benedicioun angelico.*

... Oh ! se sabiés, de-fes, ma bono Marto,  
Ai d'aquéli vesioun... L'ai visto s'auboura  
Dins li niéu...

*La Marsiheso, ate I, sc. VIII.*

Dono, voudrian ploura de joio...

Sias urouso : vous amara

Aquéu que devien s'amarra

Vòsti jour pèr toujours, o nòvio,

E n'en voudrian ploura de joio.

E n'en voudrian ploura de joio,

O Martouno, — tant vous aman, —

Couneissènt la leia'o man

Qu'à voste det passè la joio.

O, n'en voudrian ploura de joio.

Dono, voudrian ploura de joio;

Las ! quau plouro de ço que vòu?...

Mai Elo, à travès de soun vòu,

.. . . .

---

## A M<sup>me</sup> Marthe RAIMBAULT

---

### *Bénédiction angélique.*

... Oh ! si tu savais, parfois, ma  
bonne Marthe, j'ai de ces visions...  
Je l'ai vue s'élever dans les nua-  
ges...

*La Marseillaise, acte I, sc. VIII.*

Madame, nous voudrions pleurer de joie... Vous êtes heureuse : il vous aimera celui dont les jours devaient à jamais se lier aux vôtres, ô épousée, et nous voudrions en pleurer de joie.

Et nous voudrions en pleurer de joie, ô Marthonne, — tant nous vous aimons, — connaissant la loyale main qui passa à votre doigt le joyau. Oui, nous voudrions en pleurer de joie.

Madame, nous voudrions pleurer de joie ; las ! qui pleure de ce qu'il veut?... Mais Elle, à travers son vol, notre enfant vous bénit et pour nous pleure de joie.

## *A MOUN AMI Jousè HUOT*

### *Tros \*.*

Aquéu jour, lou darrié, n'en diguerian pas mai.

TEODOR AUBANÈU.

Adounc, nous an leissa nòsti chato adourado ;  
 An fugi lou fougau pèr la Costo d'Azur ;  
 Raubado tóuti dos, vers lou cèu que i' agrado  
 Soun partido, leissant nosto amo maucourado  
 E noste souveni plen de soun rebat pur.

\* « Quáuqui jour avans Nouvè, aviéu à soun entencioun, coumença aquésti vers que n'auran aro jamai de finido. »  
 (Huot, toumba malaut lou 25 de desèmbre, mouriguè dins la niue dóu 6 au 7 de janvié següent.)

« Poudès devina mounte, pèr countraste, anavon s'endeveni aquéli vers, e tu, Huot, e tu, moun vièi coumpan qu'amave, quau m'aurié di que tant lèu veiriés ma fiho, o benurous ! e que d'acò veiriéu, iéu, ta fiho ploura ! »

---

## A MON AMI *Joseph HUOT*

---

### *Fragment \*.*

Ce jour-là, le dernier, nous n'en  
dîmes pas davantage.

THÉODORE AUBANEL.

Elles nous ont donc abandonnés nos filles adorées ; elles ont fui le foyer pour la Côte d'Azur ; dérobées toutes deux, vers le ciel qui leur agréa elles sont parties, laissant notre âme découragée et notre souvenir plein de leur pur reflet.

\* « Quelques jours avant la Noël, j'avais, à son intention, commencé ces vers qui, maintenant, n'auront jamais de fin. » (Huot, tombé malade le 25 décembre, mourut dans la nuit du 6 au 7 janvier suivant.)

« Vous pouvez prévoir où, par contraste, allaient aboutir ces vers, et toi, Huot, et toi, mon vieux compagnon que j'aimais, qui m'aurait dit que si tôt tu verrais ma fille, ô bienheureux ! et que de cela je verrais, moi, ta fille pleurer ! »

(Aïoli du 27 - - -)

*Jose*

---

Li vese tóuti dos, ta fiho emai ma fiho,  
Dintre sa raubo blanco e la courouno au front;  
A través de mi plour vese toun iue que briho  
Quand dins la glèiso, un prèire, au noum di liturgio,  
Benis li despartido esclapant coume un tron. . .  
. . . . .

20 de desèmbre 1897.

---

---

Je les vois toutes deux, ta fille et la mienne, dans leur robe blanche et la couronne au front ; à travers mes pleurs je vois ton œil briller lorsque dans l'église, un prêtre, au nom des liturgies, bénit les séparations anéantissant comme la foudre. . . .

. . . . .

20 décembre 1897.

---



---

## L' OUMBRO

---

Ai landa pèr fugi l'oumbrino,  
L'oumbro m'a seguido toujours.

ASTOURIETO DE BÈU-CAIRE.

La peno es l'oumbro que sus nautre s'espandis  
Nous trevant de darrié, de davans, depèr caire ;  
Dedins, deforo ; i lum lunàri e souleiaire,  
E dóu-mai l'astre èi dous, dóu-mai l'oumbro grandis,

Coume l'afan grandis i record agradaire.  
Soulo, la niue negrasso es lou port sauvadis,  
Vèngue de soum uman o soum de paradis...  
Lou tèmple, en esperant, de l'oumbro es destourbaire.

Dintre la lus discrèto anen cerca la pas...  
Sant-Trefume èro aqui. S'arrestèron mi pas.  
Intrère. Ere soulet dins la glèiso sereno...

Quand dins uno nau — « bravo e jouino que-noun-sai  
E bello » — uno enfant en pregant mandè si rai,

---

---

## L'OMBRE \*

---

J'ai couru pour fuir l'ombre,  
l'ombre m'a suivie toujours.

ANTOINETTE DE BEAUCAIRE.

La peine c'est l'ombre qui sur nous se répand  
nous hantant par derrière, par devant, par côté;  
dedans, dehors ; aux lumières lunaires et solaires, et  
d'autant l'astre est doux, d'autant l'ombre grandit,

Comme la peine grandit aux souvenirs agréables.  
Seule, la noire nuit est le port sauveur, qu'elle vienne  
de sommeil humain ou de sommeil céleste... Le temple,  
en attendant, à l'ombre fait obstacle.

Dans la lumière discrète allons chercher la paix...  
Saint-Trophime était là. Mes pas s'arrêtèrent. J'entrai.  
J'étais seul dans l'église sereine...

Lorsque dans une nef — « sage ineffablement, et  
jeune et belle » — une enfant en priant envoya ses  
rayons, et ton ombre, ô ma Claire, ralluma ma peine !

Arles, 29 mai 1898.

## LOU ROUSSIGNÒU

Lou roussignòu dis agarrus  
Musiquejè 'mo cantadisso  
Comme jamai n'ausirai plus.  
ANASTAS MATRIEU.

De-vèspre, ta capello èro bello que-mai.  
Dins un tremouant d'avoust, fres coume un mes de mai,  
Lou sonien faïssent mandavo si carezzo  
En un rebat rousen, dous coume uno tendresso.  
La dour cino auriás di qu'anavon s'endourmi  
Dins si vas de cristau, de brounze e de granit,  
E li ciprès gigant e li grandi piboulo  
Eron siau à través dóu raïoun que trecoulo.  
De tout caire li plang semblavon plus lóugié,  
S'adreïssavon à Diéu, umblamen lausengié.  
D'eïci, d'eïla, la tepo èro plus verdo e douço  
E pas un plour d'eïgagno arrousavo la moussou  
Di vièi toumbèu. Li vierge, e lis ange, e li sant  
Dóu vèspre fasien la preïero e li passant

---

## LE ROSSIGNOL

---

Le rossignol des houx modula  
une harmonie comme jamais je  
n'en ouïrai plus.

ANSELME MATHIEU.

Ce soir, ta chapelle était belle davantage. Dans un couchant d'août, frais comme un mois de mai, le soleil déclinant envoyait ses caresses en un reflet rose, doux comme une tendresse. Les fleurs inclinées on aurait dit qu'elles allaient s'endormir dans leurs vases de cristal, de bronze et de granit, et les cyprès géants et les grands peupliers étaient calmes à travers le rayon qui descend. De tous côtés les plaintes semblaient plus légères, elles s'adressaient à Dieu, humblement louangeuses. De-ci, de-là, le gazon était plus vert et doux et pas un seul pleur de rosée n'humectait la mousse des vieux tombeaux. Les vierges, et les anges, et les saints faisaient la prière du

E l'angèlus sounè. Dins sa ramo lis aubre  
S'amaguèron, e pièi calèron tout repaus  
E fuguè lou repaus dins lou champ dóu repaus !  
Alor, subre la crous, amount, de ta capello  
Un roussignòu tres cop larguè sa ritournello  
Coume pèr assaja sa voues e' nfin cantè.  
E soun cant clarinèu d'aut en bas s'expandè  
Sus tout lou champ beni de la terro proumessò  
Coume un nené-som-som que balansò uno bresso !

12 d'avoust (Sto-Claro) 1898.

---

---

du marbre. Et l'angélus sonna. Dans leurs feuilles les arbres s'enveloppèrent, et puis tous propos cessèrent et ce fut le repos dans le champ du repos !

Alors, sur la croix, là-haut, de ta chapelle un rossignol trois fois lança sa ritournelle comme pour essayer sa voix et chanta enfin. Et son chant limpide du haut en bas se répandit sur tout le champ béni de la terre promise, tel qu'une berceuse qui balance un berceau !

12 août (Ste-Claire) 1898.

---

## EN ROUTO

Dans le bois noir j'ai ramassé  
Les morceaux de mon rêve;  
Le miroir est cassé.

JEAN RACHEPIN.

Quelle route les aventuriers  
Prendent-ils la nuit et comment  
Sont-ils misés à l'écart ?  
L'Éternel, quelle route les aventuriers  
Prendent-ils comme un bled roux,  
Que n'aurait-ils jamais la fatigue ?

Quelle route : pour Canadès,  
Semera de bonnet tout bien  
Que n'aurait-ils pas la coupe ?  
Où pour Canadès, quelle route  
Enfin tout va que va-t-il en  
N'est-ce pas, présente la coupe ?  
Mais déjà senté les bonnet  
C'est tout ce que j'ai vu.

---

## *EN ROUTE*

---

Où sont les aoûtés d'antan brûlant dans la joie et chantant sur la musique des cigales ? D'antan, où sont les aoûtés grenés d'espérance comme un blé roux, dont j'avais toujours la fringale ?

Où es-tu, ô mon Canedel, semé de bonheurs si charmants que nous en avons fait si vite la moisson ? O mon Canedel, où es-tu avec ton vin dont il valait mieux n'en jamais présenter la coupe ?

Mais que serait le bonheur —



O, lou bonur dequé sarié  
Se, pièi, cridavo pas : Arrié !  
Lou malan de sa voues menèbro ?

E lou dai brutau, de moun prat  
A sega lou blu, lou daura,  
En leissant rên que li caussido ;  
E de moun prat, brutau, lou dai  
A respeta que lou pantai,  
Li souvenènço entristesido.

E coume un bóumian barrulant  
En cerco dóu fantaumo blanc  
E di tros de soun amo routo ;  
Plourant sus lis avoust d'antan,  
Vau, coume lou bóumian, cantant  
Moun lamento subre li routo !

Vilonovo, Vòus, 18 d'avoust 1899.

---

---

le bonheur, que serait-il si bientôt ne criait pas :  
Arrière ! l'infortune de sa voix sévère ?

Et la faux brutale, de mon pré a fauché le bleu et  
l'or, ne laissant rien que les chardons ; et de mon  
pré, brutale, la faux n'a respecté que le rêve, les sou-  
venances attristées.

Et comme un bohémien errant à la recherche du  
fantôme blanc et des morceaux de son âme brisée ;  
pleurant sur les aoûts d'antan, je vais, comme le  
bohémien, chantant mon *lamento* sur les routes !

Villeneuve, Volx, 18 août 1899.

---

---

## L'ICOUNOUCLASTO

---

La beauté est dévolue à la poussière.

HENRI HEINE.

Un célèbre escultour de la Grèco inmourtalo,  
Après cènt obro umano, averè lou divin ;  
Dins un jour de foulié sublimo que lou òin  
De l'ispiracioun douno, afebri, tèsto palo,

Ravè, faguè, pastè la marmo coume talo  
Jamai la poutounè soun cisèu. Un matin  
Dóu blo veguè sourti, coume un rai diamantin,  
L'ideau : uno enfant coumplido, emé dos alo.

E l'amirè, lou mèstre, abra d'un sant respèt,  
Amirè si grands iue, lou velout de sa caro,  
Countemplè si long péu, e soun cor lou paupè,

Mai ié fèron soucit lis alo : — « Se tout-aro  
Me leissavo !... » e d'un cop de martèu l'esclapè...  
O moun Diéu, dequ'as fa de ma tant bello Claro !

Nouvè de 1899.

---

## L'ICONOCLASTE

---

Un célèbre sculpteur de la Grèce immortelle,  
après cent œuvres humaines, atteignit au divin ; dans  
un jour de folie sublime que le vin de l'inspiration  
donne, enfiévré, la tête pâle,

Il rêva, fit, pétrit le marbre ainsi que jamais ne  
le baisa son ciseau. Un matin du bloc il vit sortir,  
comme un rayon diamanté, l'idéal : une enfant  
accomplie, avec deux ailes.

Et le maître l'admira, transporté d'un saint respect,  
il admira ses grands yeux, le velours de son  
visage, il contempla ses longs cheveux et palpa son  
cœur,

Mais les ailes firent son inquiétude : — « Si tout  
à l'heure elle me laissait !... » et d'un coup de mar-  
teau il la brisa...

---

## LA MESSORGO

---

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

JOSÉPHIN SOULARY.

Ai pantaia la glòri, ai rava la fourtuno,  
Ai pantaia l'amour, ai rava l'amista ;  
De-fes fourtuno e glòri an enlusi ma duno,  
L'amistanço e l'amour lis ai en plen tasta.

E pamens-dequé soun tàli realita ?  
Lou bonur d'un moumen, d'uno ouro, rèn que d'uno,  
A respèt dóu pantai etèrne souveta  
E que just s'esvalis coume un raïoun de luno.

T'ai visto l'autro niue, Mignoto ; toun front blanc  
Pèr un bais s'es clina vers iéu tout tremoulant ;  
Ti bèus iue me disien ta joïo, e n'en plourave.

E ploure encaro, o'sant fantaumo qu'ai pas vist :  
L'ai pas beisa toun front e tis iue m'an pas ris,  
Diéu pietadous m'a tra la messorgo dóu rave !

1<sup>o</sup> de janvié 1900.

---

## LE MENSONGE

---

J'ai rêvé la gloire ainsi que la fortune, j'ai rêvé l'amour ainsi que l'amitié ; parfois fortune et gloire ont éclairé ma côte, l'amitié et l'amour je les ai pleinement goûtés.

Et cependant que sont telles réalités ? Le bonheur d'un moment, d'une heure, d'une seule, par rapport au rêve éternel souhaité et qui précisément s'évanouit comme un rayon de lune.

Je t'ai vue l'autre nuit, Mignonne ; ton front blanc pour un baiser s'est incliné vers moi tout tremblant ; tes beaux yeux me disaient ta joie, et j'en pleurais.

Et je pleure encore, ô saint fantôme que je n'ai pas vu : je ne l'ai pas baisé ton front et tes yeux ne m'ont pas ri, Dieu compatissant m'a envoyé le mensonge du rêve !

## SUS UN TÈMO ALEMAND DE WACHS

---

Dempuei, aquel cant  
Per l'armo me brounzino.  
AGUSTE FOURÈS.

Un jour ti det mignot, Mignoto,  
Anèron dóu clavié que mai  
Dins moun cor : plouravon ti noto  
E lis óublidarai jamai.

Ero un *lamento*, un souspir d'amo  
Que baiavo lou languimen,  
E mau-grat sa tristour, ta gamo  
L'ausissiéu amourousamen.

L'ausissiéu coume l'on se pimo  
A vougué quand meme soufri,  
Coume l'on sènt uno flour imo  
De la pousoun que fai mourir.

E tu, graciouso, en sourrire,  
Dóu tèms que courrien ti dos man,

---

## ***SUR UN THÈME ALLEMAND DE WACHS***

---

Depuis, ce chant par l'âme me bourdonne.

AUGUSTE FOURÈS.

Un jour tes doigts mignons, Mignonne, allèrent  
du clavier davantage dans mon cœur : tes notes  
pleuraient et je ne les oublierai jamais.

C'était un *lamento*, un soupir d'âme qui donnait  
la mélancolie, et ta gamme, malgré sa tristesse,  
je l'écoutais amoureusement.

Je l'écoutais comme l'on s'opiniâtre à vouloir  
souffrir quand même, comme l'on respire une fleur  
contenant le poison qui fait mourir.

Et toi, gracieuse, souriante, pendant que cou-



Toun iue, pièi, semblavo me dire :  
« Que soun galoi lis Alemand ! »

Mai iéu, enclaus dins la memento,  
Risiéu pas emé ti bèus iue...  
Ero un souspir d'amo, un *lamento*  
Triste e prefouns coume la niue.

Oh ! de que gemissié l'evèri  
Souto ti det, pamens tant fin ?  
De l'ur disié-ti lou pilòri ?  
De l'amour disié-ti la fin ?

Disié-ti la desesperanço  
De Werter se fasènt pourgi  
L'estrumen de la delièuranço  
Pèr l'amigo que l'a fugi ?

Marcavo-ti di Walkirò  
La farandoulo à vòu de corb ;  
Di divesso qu'em' alegriò  
Tèisson lou vièsti de la mort ?

O de la pauro Margarido,  
Satan l'empachant de prega  
Pèr que jamai siegue garido,  
Plouravo-ti sus lou pecat ?

---

raient tes deux mains, ton œil parfois semblait me dire : « Qu'ils sont gais les Allemands ! »

Mais moi, renfermé dans le souvenir, je ne riais pas avec tes beaux yeux... C'était un soupir d'âme, un *lamento* triste et profond comme la nuit.

Oh ! que gémissait l'ivoire sous tes doigts, pourtant si délicats ? Du bonheur disait-il le pilori ? De l'amour disait-il la fin ?

Disait-il la désespérance de Werther se faisant offrir l'instrument de la délivrance par l'amie qui le fuit ?

Cadençait-il des Walkyries la farandole au vol de corbeaux ; des déesses qui allègrement tissent le vêtement de la mort ?

Ou de la pauvre Marguerite, Satan l'empêchant de prier, afin que jamais elle ne soit guérie, pleurerait-il sur le péché ?

O souspiravo-ti la danso  
Di Willis, fantaumo d'amour,  
Qu'en souveni de si fianço  
Valson dins la niue jusqu'o au jour ?

O dins la clastro ounte repauso  
L'amaire, s'embarrant Tecla,  
Pèr la moungeto sèmpe enclauso  
Sounavo-ti lou sourne cla ?...

Noun sai. Mai aro, aquéu *lamento*,  
Aquéu souspir d'amo, en moun cor  
Quouro me lou repasse, aumento  
Ma languitudo e moun maucor,

Car me sèmblo entendre toun amo,  
Que tant lèu devié s'envoula,  
Empremi sus aquelo gamo  
Soun darrié souspir eisala !

20 d'abriéu 1900.

---

---

Ou soupirait-il la danse des Willis, fantômes d'amour, qui, en souvenir de leurs fiançailles, valsent dans la nuit jusqu'au jour ?

Ou dans le cloître où repose l'amant, Thécia se retirant, pour la nonne à jamais enfermée sonnait-il le sombre glas ?...

Je ne sais. Mais maintenant, ce *lamento*, ce soupir d'âme, en mon cœur lorsque je le repasse, augmente ma mélancolie et mon découragement,

Car il me semble entendre ton âme, qui devait s'envoler si tôt, imprimer sur cette gamme son dernier soupir exhalé !

20 avril 1900.

---

---

## PÈR LOU BON JOUR DE MOUN SEVERIN

---

Combien, quand elle reste vide,  
Est grande une place d'enfant.

M<sup>re</sup> ALPHONSE DAUDET.

Quouro, avans de mouri, dins sa grâci alarganto,  
Diéu, pèr que soun pres-fa signèsse mai coumpli,  
Dounè soun cors, soun sang en joio esbarluganto,  
Ero pèr afreira l'ome e l'ange poulit.

Mignot, adematin quand vers la tauilo santo,  
Li man jouncho, lis iue beissa, tout reculi,  
As pres ta part de vido à la coupo versanto  
Iéu ai vist amoundaut lis ange trefouli.

Dins la countemplacioun de Diéu coumuniavon ;  
Cantavon e si cant coume l'encèns mountavon ;  
Plus blanco èron sis alo au rebat d'aquéu jour.

E, mignot, iéu ai vist au mitan dis angèlo  
Aquelo que nosto amo atrouvo la plus bello  
Te manda si sourrire e si poutoun d'amour !

7 de jun 1900.

---

## POUR LA 1<sup>re</sup> COMMUNION DE MON SÉVERIN

---

Lorsque, avant de mourir, dans sa grâce généreuse, Dieu, pour que sa tâche fût plus complète, donna son corps, son sang en récompense éblouissante, c'était pour réunir fraternellement l'homme et l'ange charmant.

Mignon, ce matin, quand vers la table sainte, les mains jointes, les yeux baissés, tout recueilli, tu as pris ta part de vie à la coupe débordante j'ai vu, moi, là-haut les anges transportés.

Dans la contemplation de Dieu ils communiaient ; ils chantaient et leurs chants comme l'encens montaient ; plus blanches étaient leurs ailes au reflet de ce jour.

Et, mignon, j'ai vu parmi les *angèles* celle que notre âme trouve la plus belle t'envoyer ses sourires et ses baisers d'amour !

7 juin 1900.

---

## LA CHATOUNETO BRUNO

---

Aro, se rescontre, pèr viage,  
Quaucun que te sèmble un brisoun...

TEODÒR AUBANÈU.

Durant uno ouro, à-tras di vîo,  
Iéu l'ai seguido d'esoundoun,  
L'ai seguido pèr mereviho  
Murmurant : « Moun Diéu, noun reviho  
Moun cor se raxon mi vistoun ! »

E sa cabeladuro negro  
Que me mandavo soun parfum  
Ero bèn la sedo pelegro  
Que ma man caressavo, alegro,  
Quouro pèr l'ur preniéu lou fum.

Soun noble estè, sa bello gràci  
Que caminavon davans iéu ;  
Soun pas, coume alo dins l'espàci ;  
Se revirant, sa douço fàci,  
Tout acò segur èro siéu.

---

## LA PETITE FILLE BRUNE

---

Maintenant, si j'en rencontre,  
par chemin, quelqu'une qui te res-  
semble un peu...

TH. AUBANEL.

Pendant une heure, à travers les voies, je l'ai suivie en cachette. je l'ai suivie par merveille murmurant : « Mon Dieu, ne réveille point mon cœur si mes yeux rêvent ! »

Et sa chevelure noire qui m'envoyait son parfum était bien la soie vagabonde que ma main caressait, allègre, lorsque pour le bonheur je prenais la fumée.

Sa noble façon, sa belle grâce qui cheminaient devant moi ; son pas, comme aile dans l'espace ; se retournant, sa douce face, tout cela était certainement à elle.



Au recantoun d'uno carriero  
A-n-un vièi l'aumorno dounè  
En l'assoulant d'un mot. Pariero  
Au ritme pur d'uno preiero  
Sa voues à moun cor ressounè.

E l'ai seguido, e l'ai seguido  
Dins la foulo tant qu'ai pouscu.  
Se sentié, d'être à sa seguido,  
Un soulas moun amo alanguido.  
Pièi... e pièi... a dispareigu.

D'alor, cènt cop la memo routo  
Ai facho pèr la vèire mai :  
Ai ! las ! ai ! las ! en van se bouto  
En camin ma pauro amo routo,  
E l'ai plus revisto jamai.

Diéu crudèu, o, Diéu qu'en sa voio  
Dins la doulour un jour m'a tra  
En me ravissènt ma ninoio,  
Me raubo encaro aquelo joio  
De vèire soun vivènt retra !

7 de juliet 1900.

---

Au coin d'une rue elle fit l'aumône à un vieillard en le consolant d'un mot. Semblable au rythme pur d'une prière sa voix en mon cœur résonna.

Et je l'ai suivie, et je l'ai suivie dans la foule tant que j'ai pu. D'être à sa suite, mon âme languissante éprouvait un soulagement. Puis... et puis... elle a disparu.

Depuis lors, cent fois j'ai fait la même route pour la voir encore : hélas ! hélas ! vainement se met en chemin ma pauvre âme brisée, et je ne l'ai plus revue jamais.

Dieu cruel, oui, Dieu qui en sa volonté dans la douleur un jour m'a jeté en me ravissant ma fillette, me prend encore cette joie de voir sa vivante image !

7 juillet 1900.

---

## LA CIGALO

---

Nessun maggior dolore  
Che ricordarsi del tempo felice  
Nella miseria.

DANTE (*dell' Inferno, c. V.*)

Sus lou lindau de ta capello,  
Adematin me repassant  
    Nòsti jour sant,  
    Ma pauro bello,  
Me mountè dóu cor i parpello  
Un flot de lagremo de sang.  
  
Avé 'gu tant d'uróusis ouro  
Teissènt de vèspre e de matin  
    Tout diamantin  
    Desempièi quouro !  
E se dire, o blanco tourtouro :  
Tout acò jais aqui dedins !  
  
Quand just-à-just, uno cigalo  
Pròchi de iéu faguè brusi  
    L'inne enlusi  
    Que tant regalo,  
E sa musico sènso egalo  
Iéu ravère rèn qu'à l'ausi.

---

## LA CIGALE

---

. . . . . Il n'est pire douleur  
Qu'un souvenir heureux dans un jour de malheur.

A. DE MUSSET.

Sur le seuil de ta chapelle, ce matin me remémorant nos jours bénis, ma pauvre belle, un flot de larmes de sang monta de mon cœur à mes paupières.

Avoir eu tant d'heures fortunées tissant des soirs et des matins tout diamantés depuis quand ! et se dire, ô blanche tourterelle : tout cela gît là-dedans !

Lorsque justement, une cigale près de moi fit retentir l'hymne ensoleillé qui tant réjouit, et sa musique sans égale je rêvai rien qu'à l'entendre.

Car me disié tout lou pouèmo  
Dôu tèms viscu dins lou bonur :

Revesièu pur

Lou gaujous tèmo

Debana dins lou rai que crèmo

Emai dins lou tremount d'azur.

E te vesiéu, ma bello nino,

Emé toun ama Severin,

A-tras di rin

E di coulino,

Bousca milo floureto fino

E li parpaïounet aurin.

E dins l'Uvèuno que pantaïo

Vesièu ti tra se miraia ;

Pièi t'adraia,

Alerto e gaio,

Vers l'oustau cerca ti jougaïo

O bèn te metre à travaia.

Te vesiéu encaro, courriolo,

I cabro, i canard faire pòu,

E dins un vòu,

Pichoto folo,

Long dóu riau couchant li bestiolo,

I courdounié fasènt babòu.

---

Car elle me disait tout le poème du temps vécu dans le bonheur : je revoyais, sans mélange, le joyeux thème écoulé dans le rayon brûlant et dans le couchant azuré.

Et je te voyais, ma belle *nine*, avec ton aimé Séverin, à travers les vignes et les coteaux, à la découverte de mille fleurettes fines et des petits papillons d'or.

Et dans l'Huveaune songeuse je voyais tes traits se mirer ; puis tu allais, alerte et gaie, vers la maison chercher tes jouets ou bien te mettre au travail.

Je te voyais encore, coureuse, aux chèvres, aux canards faire peur, et dans un élan, petite espiègle, le long du ruisseau donnant la chasse aux bestioles, surprenant les hydromètres.

Te vesiéu en aut di pinedo  
Espaceja ti tres titè  
Que toun estè  
Flouquè de sedo,  
E, maire que l'amour assedo,  
Ié pourgi milo poutitè.  
  
E sout l'aubre dis agrioto  
T'amirave dins la frescour  
E la roujour  
Bèn tant, Mignoto,  
Que lou courau di pendeloto  
Se counfoundié 'mé ta lusour.  
  
E ma vesioun s'esperlougavo  
En debanant lou cabedèu  
Qu'en Canedèu  
L'ur alargavo ;  
Meme à ti pèd, urous, jougavo  
Rigolot, noste chin fidèu.  
  
Tout-d'uno, mutè la cigalo  
E s'envoulè dintre l'espai  
Coume un pantai...  
E jamai talo  
Aviéu vist negreja sis alo  
Semenant lou dòu dins li rai !

---

Je te voyais au sommet des *pinèdes* promener tes trois poupées que ton esthétique orna de soie, et, mère que l'amour altère, leur servir mille potions.

Et sous les griottiers je t'admirais dans la fraîcheur et la rougeur tant et tant, Mignonne, que le corail des pendeloques se confondait avec ton éclat.

Et ma vision se prolongeait en dévidant l'écheveau que vers Canedel l'heur pourvoyait ; même à tes pieds jouait, heureux, Rigolot, notre chien fidèle.

Soudain se tut la cigale et s'envola dans l'espace comme un rêve... Et jamais semblablement je n'avais vu noircir ses ailes semant le deuil dans les rayons!

Juillet 1900.



---

## ASCENSIOUN

---

E, fauto d'alo,  
Ma languisoun sara mourtalo.

F. MISTRAU.

Es la routo d'abord — bello, facho en marchant —  
Entre mount, entre vau, dins lou fèr, dins la plano ;  
La Grand-Bastido eici, pu liuen la Quiho plano,  
Pièi, à bas, lou Plan-d'Aup e sis inmènsi champ.

A man senèstro, alin, au trelus blanquejant,  
L'oustalarié se mostro. Anas i' èstre ; s'esvano.  
La toucas ; mai s'aliuencho. Enfin, aro es plus vano  
La vesoun : dóu couvènt vous vaqui l'estajan.

Dins la fourèst ounte perlejo enca, sacrado,  
L'eigagno que toubè dis iue madalenen,  
Mountas, mountas sèns plus vèire ni cèu, ni prado.

Me vaqui dins li nivo ; es lou trelus en plen...  
O Baumo, que voudriéu viéure dins toun alen,  
Car plus aut siéu plus près de ma Claro adourado !

La Santo-Baumo, 23 d'avoust 1900.

## ASCENSION

Et, faute d'ailes, ma nostalgie sera mortelle.

F. MISTRAL.

C'est la route d'abord — belle, faite à pied — entre monts, entre vaux, dans le *sauvage*, dans la p'aine ; la Grand'Bastide ici, plus loin la Quille plane, puis, en bas, le Plan-d'Aups et ses champs immenses.

A main gauche, au loin, à l'orient blanchissant, l'hôtellerie se montre. Vous allez y être ; elle s'évanouit. Vous la touchez ; elle fuit encore. Enfin, maintenant la vision n'est plus vaine : du couvent vous voici l'hôte.

Dans la forêt où *perloie* encore, sacrée, la rosée qui tomba des yeux de Magdeleine, vous montez, vous montez sans plus voir ni ciel, ni prairie.

Me voici dans les nuages ; c'est la splendeur en plein... O Baume, que je voudrais vivre dans ton haleine, car plus haut je suis plus près de ma Claire adorée !

La Sainte-Baume, 23 août 1900.

---

## LA RICHESSO DE LA TERRO

---

Souto sa vouto magnifico,  
Semenado de lampo d'or,  
La terro es uno baselico.

COUNTRESSO D'ARBAUD.

- Dins soun vaste esclin de safir e dor  
Lou cèu trais, lou jour, lis escandihado  
Di perlo de fiò, di pèiro abrasado.  
E la niue, mau-grat l'ouro que se dor,  
Lou cèu sèmpe es riche en perlo poulido  
Emé li diamant de si margarido.  
  
Dins soun vaste esclin d'esmerauda, fai  
La mar, en estièu, esbriha si gèmo ;  
De si bijout nous avuglo lou tèmo.  
E l'ivèr, permié lou sourne e l'esfrai,  
Es encaro richo au founs dis entraio  
Pèr li tresor que lou mau-tèms ié baio.  
  
Mai dins soun esclin de car e d'amour  
La terro es segur e sara sèns cesso,  
D'ivèr o d'estièu, de niue vo de jour,  
En fourtuno la suprèmo princesso,  
Car a ma beloio e' m' aquèu tresor,  
Li diamant dis iue, lou courau dóu cor !

17 d'abrièu 1901.

---

## LA RICHESSE DE LA TERRE

---

Sous sa voûte magnifique, parsemée de lampes d'or, la terre est une basilique.

COMTESSE D'ARBAUD.

Dans son vaste écrin d'or et de saphir le ciel projette, le jour, les étincelles des perles de feu, des pierres fulgurantes. Et la nuit, malgré l'heure où l'on dort, le ciel toujours est riche en jolies perles avec les diamants de ses marguerites.

Dans son vaste écrin d'émeraude la mer fait, en été, briller ses gemmes ; de ses bijoux la théorie nous aveugle. Et l'hiver, parmi les ténèbres et l'effroi, elle est encore riche au fond de ses entrailles par les trésors que le mauvais temps lui donne.

Mais dans son écrin de chair et d'amour la terre est certainement et sera sans cesse, en hiver ou en été, de nuit ou de jour, en fortune la princesse suprême, car elle a ma parure et, avec ce trésor, les diamants des yeux, le corail du cœur !

17 avril 1901.

---

## EN TRAVERSANT AUBAGNO

---

Quand los Allegraments morisson dins lor flor,  
Caldria — mas trop sobent la causa es malaisada —  
Se faire un cor de roc pèr vencir la Dolor.

PROUSPER ESTIÉU. (*Bordons pagans.*)

Lou cor doulènt, iéu l'ai revist  
L'Eden dis ouro benesido.  
Coume antan sèmpre ié flouris  
La siavo pas, la douço vido.

Coume antan, lis aubre ramu  
Soun plen di cant de l'auceliho,  
E, long de si bord sourne e mut,  
S'entènd l'Uvèuno que bresiho.

L'or di champ raïouno au soulèu,  
Li gau-galin mandon si flamo,  
E souto aquel ardènt calèu  
La routo s'envai blanco e flamo,

---

## EN TRAVERSANT AUBAGNE

---

Lorsque les Joies meurent dans leur  
fleur, il faudrait — mais trop souvent  
la chose est difficile — se faire un cœur  
de roc pour vaincre la Douleur.

PROSPER ESTIEU. (*Poèmes patiens.*)

Le cœur dolent, je l'ai revu l'Eden aux heures  
bénies. Comme autrefois il y fleurit toujours la paix  
calme, la douce vie.

Comme autrefois, les arbres feuillus sont pleins  
des chants des oiseaux, et, le long de ses bords som-  
bres et silencieux, on entend l'Huveaune qui ga-  
zouille.

L'or des champs rayonne au soleil, les coqueli-  
cots lancent leurs flammes, et sous cette ardente  
lumière la route s'en va blanche et belle,

S'envai vers Canedèu, eila,  
Abriga dintre li pinedo,  
Ount, franc lou cascai di valat  
E lou dous belamen di fedo,

Rèn vous destourbo. Li pagés  
An garda sa caro amistouso.  
Sèmpre es un liò coume n'i'a ges  
Canedèu dins si draio oumbrouso.

Au mièi dis amourié planta  
Ai revist l'oustau qu'encantavo :  
Coume antan dèu èstre abita,  
Car un fum lóugié n'en mountavo.

E m'an refresca lis espousc  
Di vièi bonur, liuen dis engano  
Ravant *Tant vai la jarro au pous*  
E cantant la *Messo pagano*.

Dins l'Eden, coume èro es enca,  
Pamens, quand i' ai passa tout-aro,  
I' avié de mai un cor maca  
E de mens ma tant douço Claro !

Aubagno, 10 d'avoust 1901.

Elle s'en va vers Canedel, là-bas, abrité dans les *pinèdes*, où, sauf le murmure des ruisseaux et le doux bêlement des brebis,

Rien ne vous distrait. Les paysans ont conservé leur visage amical. C'est toujours un endroit comme il n'y en a pas Canedel dans ses sentiers ombreux.

Plantée au milieu des mûriers j'ai revu la maison enchanteresse : comme autrefois elle doit être habitée, car une fumée légère s'en dégageait.

Et des anciens bonheurs les rejaillissements m'ont rafraîchi, loin des tromperies rêvant *Tant va la cruche au puits* et chantant la *Messe païenne*.

Dans l'Eden, comme c'était c'est encore, cependant, quand j'y suis passé tout à l'heure, il y avait de plus un cœur meurtri et de moins ma si douce Claire !

Aubagne, 10 août 1901.



## REVIRADO

---

Car vendra un tèms que se dira :  
Urouso li femo que n'an ges d'en-  
fant !

Jèsus.

Quand diguères acò, Jèsus, èro trop tard,  
Te trahissié segur aquéu jour ta memòri ;  
Te rapelaves plus li feróugi sódard  
Envahissènt oustau e bòri.

Envahissènt oustau emai bòri à-cha cènt,  
De tout caire, fasènt regoula pèr carriero  
Lou sang nòu, lou sang viéu de pichots inoucènt  
Mau-grat di maire li preiero.

D'aquéli fèri bruto assedado de sang,  
Enebriado de crime e dóu vinas d'Erode,  
Te rapelaves plus li massacre uiaussant  
De Betelèn dins chasque rode.

---

## RÉVOLTE

---

Car il viendra un temps où l'on  
dira : Heureuses les femmes qui  
n'ont pas d'enfants !

Jésus.

Lorsque tu dis cela, Jésus, il était trop tard, sûrement te trahissait ce jour-là ta mémoire ; tu ne te rappelais plus les féroces soldats envahissant maisons et huttes.

Envahissant maisons et huttes par centaines, de tous côtés, faisant ruisseler par les rues le sang nouveau, le sang vivace de petits innocents malgré les supplications des mères.

De ces brutes sauvages altérées de sang, ivres de crimes et du gros vin d'Hérode, tu ne te rappelais plus les massacres fulgurants dans chaque lieu de Bethléem.

E dei sing-nens après, débilitant de Cesar  
 L'ordre destruisi que le spire la meissenço,  
 L'assaut a sonz trone depousant toutn autar  
 Avez couronné la parténço

Vers l'Egipe, devant bas e la meirenau,  
 Mostra sus l'ase emé jou fustié per menaire,  
 Deux tams que per compagno aviés, d'en bas, d'en aut,  
 Crad des enfant e piang di maire !

28 de desembre : 1911.

---

Et bien longtemps après, oubliant de César l'ordre exterminateur que lui inspira ta naissance, ô Jésus, à son trône opposant ton autel tu avais oublié ta fuite

Vers l'Egypte, buvant baisers et lait maternels, monté sur l'âne avec le charpentier pour guide, tandis que pour conduite tu avais, d'en bas, d'en haut, cris des enfants et plaintes des mères !

28 décembre 1901.

---

---

## LA RÈINO

---

*Manet ultima celo.*

### I

Lou scètre di felibre aviéu rava pèr tu :  
Moun sentimen d'artisto emai moun cor de paire  
Me disien que segur un jour auriés pou scu  
Segnoureja sus lou Miejour e si troubaire,  
Estènt que jusquo alor l'ounour fuguè rendu  
I plus bello, i plus noblo, en noste fièr terraire.

Marlo Mistralenco e Tereset, Mijò  
E misè Chevigné dins sa raubo nouvialo,  
— La gràci, l'esperit en nòsti divin jo, —  
Noun avien acaba la majesta reialo,  
Pensave, e ta bèuta, de la belesso ecò,  
A toun front proumetié la courouno idealo.

E dins moun estrambord — o Mignoto, perdoun  
D'avé descouneigu toun essènci angelico ! —  
^ « iéu escri' no Messo, uno messo à geinoun

---

## LA REINE

---

La suprême couronne est au ciel.

### I

Pour toi j'avais rêvé le sceptre des félibres : mon sentiment d'artiste et mon cœur de père me disaient que certainement un jour tu aurais pu régner sur le Midi et ses troubadours, attendu que jusqu'alors l'honneur fut rendu aux plus belles, aux plus nobles, en notre fière terre.

Marie la Mistralienne et Thérèse (Roumanille), Marie-Joséphine (Girard) et mademoiselle Chevigné dans sa robe nuptiale, — la grâce, l'esprit en nos divins jeux, — n'avaient point achevé la majesté royale, pensais-je, et ta beauté, de la beauté écho, à ton front promettait la couronne idéale.

Et dans mon enthousiasme — ô Mignonne, pardon d'avoir méconnu ton essence angélique ! — j'avais écrit une Messe, une messe à genoux en pleine cam-

En plen campèstre, emé de preiero rustico,  
Quand pèr la rèino un jour sounarié lou bourdoun,  
Uno messo au Soulèu em' aquesto dedico :

*A ma fïho Clareto, eiçò meme disié,  
Pèr sa messo d'ou sacre (oh ! qu'èro liuen l'aurige  
Que souto nòsti pèd devié cava l'encié,  
O moun Diéu !) s'un jour es rèino d'ou Felibrige.  
Cremavo lou parfum deja dins l'encensié  
E cremavo en moun cor un trelusènt foulige.*

Ai las ! ai las ! ai las ! un vèspre, lou satin  
Drapè ta majesta di pèd jusquo is espalo,  
E tambèn la courouno i rebat diamantin  
Counfoundè sa blancour emé ta caro palo,  
E l'on veguè lou pople en respèt, un matin,  
Saluda toun passage, o rèino celestialo !

E ma Messo fuguè qu'uno messo de mort !...  
Aro, à mis iue n'es plus soun soulèu que sourniero  
Tremudant mis espèr en de négri remors,  
E si cant glourious, e si clàri preiero  
Soun plus qu'un vaste *De profundis* à moun cor.  
Un vènt de flamo s'es abatu sus moun iero !

pagne, avec des prières rustiques, lorsque pour la reine un jour sonnerait le bourdon, une messe au Soleil avec cette dédicace :

*A ma fille Clairette*, ainsi disait-elle, *pour sa messe du sacre* (oh ! qu'était loin l'orage qui sous nos pieds devait creuser l'épreuve, ô mon Dieu !) *si un jour elle est reine du Félibrige*. Le parfum déjà brûlait dans l'encensoir et brûlait en mon cœur un rayonnant délire.

Hélas ! hélas ! hélas ! un soir, le satin drapa ta majesté depuis les pieds jusqu'aux épaules, et aussi la couronne aux reflets diamantés confondit sa blancheur avec ton visage pâle, et l'on vit le peuple respectueusement, un matin, saluer ton passage, ô reine céleste !

Et ma Messe ne fut qu'une messe de mort !... Ores, à mes yeux son soleil n'est plus qu'obscurité changeant mes espérances en de noirs remords, et ses chants glorieux, et ses claires prières ne sont plus qu'un vaste *De profundis* à mon cœur. Un vent de feu s'est abattu sur mon aire !



## II

Mai, chut ! dis Aliscamp de voues se fan ausi,  
Voues simpatico que sonon à mis auriho  
Mens qu'à moun cor. Voues puro e grando qu'à plesi  
Escoute, car segur s'adrèisson à ma fiho.

Avuei lou paradis dèu teni court d'amour :  
Soun trop bèu li resson qu'enfestoulisson l'aire ;  
Li paraulo qu'entènde an tant perfum de flour  
Que podon que sourti de bouco de troubaire.

O voues, vous ai coumpresso ! O paraulo, ié siéu !...  
Es vâutri, mis ami, coumpan de ma jouvènço,  
Que desgrinas lou verbe amoureux, agradiéu,  
Coume quouro autre-tèms cantavias la Prouvènço.

Mai soun enca plus tendre au jour d'uei vòsti cant ;  
Pamens noble, an quicon de famihié que bresso :  
Se ié destrîo lou triounfle de l'enfant  
Tout en ié devinant la glòri segnouresso.

Es Lescure, enebria d'un poutounet reiau,  
Disènt : « Ave, dea ! » Pièi es Huot superbe,

## II

Mais, silence ! des Aliscamps des voix se font entendre, voix sympathiques qui résonnent à mes oreilles moins qu'en mon cœur. Voix pures et grandes que j'écoute par plaisir, car elles s'adressent certainement à ma fille.

Aujourd'hui le paradis doit tenir cour d'amour : ils sont trop beaux les échos qui *enfestoient* l'air ; les paroles que j'entends ont tant parfum de fleur qu'elles ne peuvent sortir que de bouche de troubadour.

O voix, je vous ai comprises ! O paroles, j'y suis !... C'est vous, mes amis, compagnons de ma jeunesse, qui égrenez le verbe amoureux, agréable, comme lorsqu'autrefois vous chantiez la Provence.

Mais plus tendres encore sont aujourd'hui vos chants ; pourtant nobles, ils ont quelque chose de familier qui berce : on y discerne le triomphe de l'enfant tout en y découvrant la gloire souveraine.

C'est Lescure, enivré par un baiser royal, disant : « *Ave, deal* » Puis c'est Huot superbe qui, en

Qu'en soun art poudèrous e lou cor toujours aut,  
Dòu Miejour enlusi de pinturo lou verbe.

Pièi es Bensa cantant : « *Fai ta nono-nounet,  
Nautri gardan ta bresso.* » Es mai Rouma, lou paire,  
Que dis : « *Boutas-vous en trin ; sounas, mi sounet ;  
E dau ! dau ! tambourin, xòu ! fugués acampaire !* »

Pièi es Matiéu, toujours verd coume l'òulivié,  
Coumtant sus soun rousié li poutoun que boutounon,  
Que pèr miés *courouna la rèino di nevié*  
Comto sus soun rousié li boutoun que poutounon.

Es mai Michèu, Fourès, Roumiéux... Lis Aliscamp  
Flourisson de pertout, de pertout espandisson  
De dóuci letanò e de glourious cant.  
Mignoto, quant pèr tu de grand Mort se gaudisson !

E van li saume en se mesclant dins tal acord.  
Gras s'escrido : « *Es bèn tu la rèino de la fèsto !* »  
« *Uno rèino, belèu, m'aurié vira la tèsto,*  
Dis Aubanèu, mai pèr l'enfa : *irè moun cor.* »

son art puissant et le cœur toujours haut, du Midi enlumine de peintures le verbe.

Puis c'est Bensa chantant : « *Fais ton dodo, nous gardons ton berceau.* » C'est encore Rouma, le père, qui dit : « *Mettez-vous en train ; sonnez, mes sonnets ; et en avant ! tambourins, allons ! battez le rappel !* »

Puis c'est Mathieu, toujours vert comme l'olivier, comptant sur son rosier les baisers qui boutonnent, qui pour mieux couronner la reine des neiges compte sur son rosier les boutons qui caressent.

C'est encore Michel, Fourès, Roumieux... Les champs élyséens fleurissent de toutes parts, de toutes parts répandent de douces litanies et de glorieux chants. Mignonne, pour toi combien de grands Morts se réjouissent !

Et les psaumes vont se mêlant dans tel accord. Gras s'écrie : « *C'est bien toi la reine de la fête !* » « *Une reine, sans doute, m'eût tourné la tête,* dit Aubanel, *mais cette enfant tourna mon cœur.* »

[illegible]

## III

O Clairette, c'était écrit. Le temps de ton règne n'était point de ce monde, parmi les vivants. S'il faut aux grands arbres la forte étreinte des vents, aux fleurs, comme tu fus, il ne faut que le gazouillis de la brise. Et la brise en soufflant son haleine dans tes ailes légères a transporté ton âme là-haut où t'acclame la poésie plus belle, plus mystique, où aïeuls et petits-fils ont su t'élire dans leurs los et leurs psaumes. Enfant ou reine, ils t'ont, ma reine, mon enfant, accueillie bras ouverts les grands Morts triomphants et t'ont offert le sceptre en leur divin royaume !

Tu n'étais point faite, non, pour la gloire éphémère : vivantes, sur leurs tiges, les fleurs sentent la terre ; âmes, sur les autels, loin de l'âpre poussière, elles rayonnent en répandant leur éternel parfum !

Janvier 1902.

---

## LOU RÈIRE-AMOUR

---

C'est ainsi que les morts se mêlent aux vivants,  
Ils flottent dans la brise et parlent dans les feuilles...  
ANATOLE FRANCE. (*Les Noces corinthiennes.*)

Adournado de flour e dins ta raubo blanco,  
Iéu te vese arriba dins l'eterno calanco  
Ounte, franc nòsti plour, rènn te pòu destourba,  
Ounte, sènso lagremo, anaren t'atrouba.  
Toun grand, ta grand emai Lucianet, toun fraire,  
Se soun dreissa subran, vers tu se venènt traire.  
E moun paire e ma maire an flouca de poutoun  
Tout toun èstre angeli de la tèsto i petoun.  
Coume antan ta meireto e iéu, dins ta nouneto,  
Ero quau te farié lou miés la tintourleto,  
E d'aquéu tèms Lucian, urous, te sourrisié :  
« O mignoto sourreto, — entènde que disié, —  
Dorme en pas, eici siés en calanco seguro.  
S'un jour Diéu a pouscu jita la blessaduro  
Subre li nostre en te raubant à soun amour,  
Es fini soun poudé : nous restaras toujours.

---

## *L'AMOUR D'OUTRE-TOMBE*

---

Atournée de fleurs et dans ta robe blanche, je te vois arriver dans l'éternel refuge où, hormis nos pleurs, rien ne peut te troubler, où, sans larmes, nous irons te rejoindre. Ton grand-père, ta grand-mère ainsi que ton petit frère Lucien, se sont levés soudain, vers toi venant se jeter. Et mon père et ma mère ont paré de baisers tout ton être angélique de la tête aux pieds. Comme autrefois ta mère et moi, dans ta berceuse, c'était à qui te dorloterait le mieux, et ce pendant Lucien, heureux, te souriait : — « O mignonne sœur, — je l'entends dire, — dors en paix, tu es ici en sûr refuge. Si Dieu un jour a pu jeter la blessure sur les nôtres en te dérobant à leur amour, son pouvoir est fini : tu nous resteras toujours. Dors en paix. Bien plus claire est encore notre nuit que



Dorme en pas. Es enca nosto niue bèn plus claro  
Que d'eila lou jour vaigue, o ma sourreto Claro,  
Fa de dòu e de fèsto, e de fèsto e de dòu ;  
Eilato es lou pantai ounte l'esprit se mòu,  
Eici' s la verita de nosto amo inmourtalo,  
Aquelo amo que vai pertout emé sis alo,  
Que vounvouno à l'entour de paire e de mama  
E de nòstis ami que nous an tant ama,  
E que pièi, en gardant sa routo achavanido,  
A noste Severin dis que sian sèmpe en vido ! »

Febrié 1902.

---

---

le jour vague de là-bas, ô ma sœur Clairette, fait de deuils et de fêtes, et de fêtes et de deuils ; là-bas c'est le rêve dans lequel l'esprit se meut, ici c'est la vérité de notre âme immortelle, cette âme qui va partout avec ses ailes, qui murmure autour de père et de maman et de nos amis qui nous ont tant aimés, et qui, en surveillant sa route orageuse, dit à notre Séverin que nous sommes toujours en vie ! »

Février 1902.

## LA NÈU

Eu, lou soulèn, — clarta supremo,  
Es tant ardènt qu'es pièi brutau.

ALEISSANDRINO BREMOUND.

Despièi de-matin la nèu parpaïouno  
Semenant sus tout si poutounet blanc.  
Mai que restara de si caranchouno  
Se dins un moumen lou soulèn raïouno ?  
Rèn que l'oumbro d'un fremin tremoulant.

A toumba de nèu sus ma tèsto bruno  
Semenant lou negre en moun cor jala.  
Mai lou grand soulèn qu'amount evoulouno  
Poudra jamai, pèr miracle o fourtuno,  
En foundènt la nèu lou negre vela.

Dins moun amo, que tant gaïo antan èro,  
A toumba de nèu semenant la mort.  
Mai lou soulèn que cremo cèu e terro,  
Subre lou linçòu de moun amo fèro  
Mandara jamai de raïoun proun fort !

Despièi proun long-tèms la nèu parpaïouno  
Semenant de bais, de negre e de dòu,  
E lou grand soulèn, ai ! tout ço que pòu  
Es d'estermina soulo li poutouno !

16 de febríé 1902.

## *LA NEIGE*

---

Lui, le soleil, — clarté suprême, est  
si ardent qu'il est parfois brutal.

ALEXANDRINE BRÉMOND.

Depuis ce matin la neige papillonne semant sur tout ses baisers blancs. Mais que restera-t-il de ses caresses si dans un moment le soleil rayonne ? Rien que l'ombre d'un frisson tremblant.

Il est tombé de la neige sur ma tête brune semant le noir en mon cœur glacé. Mais le grand soleil qui évolue là-haut ne pourra jamais, par miracle ou par hasard, en fondant la neige voiler le noir.

Dans mon âme, autrefois si gaie, il est tombé de la neige semant la mort. Mais le soleil qui brûle ciel et terre, sur le linceul de mon âme farouche n'enverra jamais des rayons assez forts !

Depuis bien longtemps la neige papillonne semant des baisers, du noir et des deuils, et le grand soleil, hélas ! tout ce qu'il peut c'est d'exterminer seules les caresses !

16 février 1902.

## CINQ AN !

---

Plus de couronne rose et blanche,  
Mon front pâle reprend son deuil,  
Ma tête sans force se penche  
Et laisse tomber son orgueil.

M<sup>re</sup> EMILE DE GIRARDIN.

Cinq an ! Deja cinq an, ma fiho,  
Que t'envoulères ounte briho  
Dins touto sa lusour lou sourgènt di rai pur.  
Deguè segur èstre grand fèsto  
Dins la demouranço celèsto  
Quand lis angèlo sus ta tèsto  
Pausèron la courouno en cantant de bonur.

Cinq an ! Deja cinq an que nautre  
Sian jalous, ange, de vous-autre,  
Jalous d'aquéu bonur que nous fai malurous.  
E se noun avian lou batemo,  
Emé la bouco que blastemo,  
De nòstis iue plen de lagremo  
Regardarian lou cèu coume un raubaire afrous !

---

## CINQ ANS!

---

Cinq ans ! Déjà cinq ans, ma fille, que tu t'es envolée là où brille dans toute sa splendeur la source des purs rayons. Assurément ce dut être grande fête dans la céleste demeure lorsque les *angèles* sur ta tête posèrent la couronne en chantant de bonheur.

Cinq ans ! Déjà cinq ans que nous sommes jaloux, anges, de vous autres, jaloux de ce bonheur qui nous rend malheureux. Et si nous n'étions baptisés, avec le blasphème à la bouche, de nos yeux pleins de larmes nous regarderions le ciel comme un affreux voleur !

Cinq an ! Deja cinq an, o bello,  
Que l'encensié dins ta capello  
Perfumo toun autar emé l'amo di flour,  
E que moun cor, pecaire ! entanto  
Que plouro ta partènço, canto...  
Mai vuei siéu à bout, o ma santo :  
Leisse mouri mi cant e viéure ma doulour !

17 d'abriéu 1902.

---

---

Cinq ans ! Déjà cinq ans, ô chère, que l'encensoir  
dans ta chapelle parfume ton autel avec l'âme des  
fleurs, et que mon cœur, hélas ! chante tandis qu'il  
pleure ton départ... Mais aujourd'hui je suis à bout,  
ô ma sainte : je laisse mourir mes chants et vivre ma  
douleur !

17 avril 1902.

---



---

## ENSIGNADOU

---

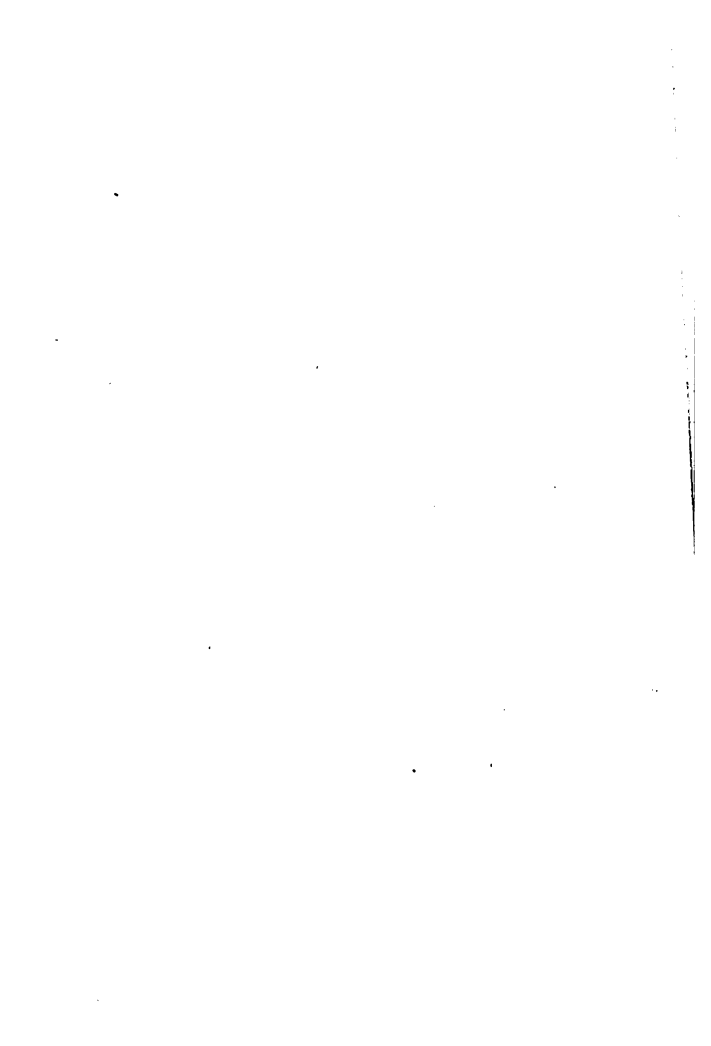
	Pages
L'Encensié . . . . .	6
Bressarello . . . . .	10
Lou Verbe . . . . .	16
La Meireto . . . . .	18
Cartolina postale . . . . .	22
Le Bénédicité . . . . .	24
Mors et vita . . . . .	26
Plus rên l. . . . .	30
Ti Mignoto . . . . .	34
A dono Marto Raïmbaudo . . . . .	40
A moun ami Jousè Huot. . . . .	42
L'Oumbro . . . . .	46
Lou Roussignòu . . . . .	48
En Routo. . . . .	52
L'Icounouclasto. . . . .	56
La Messorgo. . . . .	58
Sus un Tèmo alemand de Wachs . . . . .	60
Pèr lou Bon jour de moun Severin . . . . .	66
La Chatouneto bruno . . . . .	68

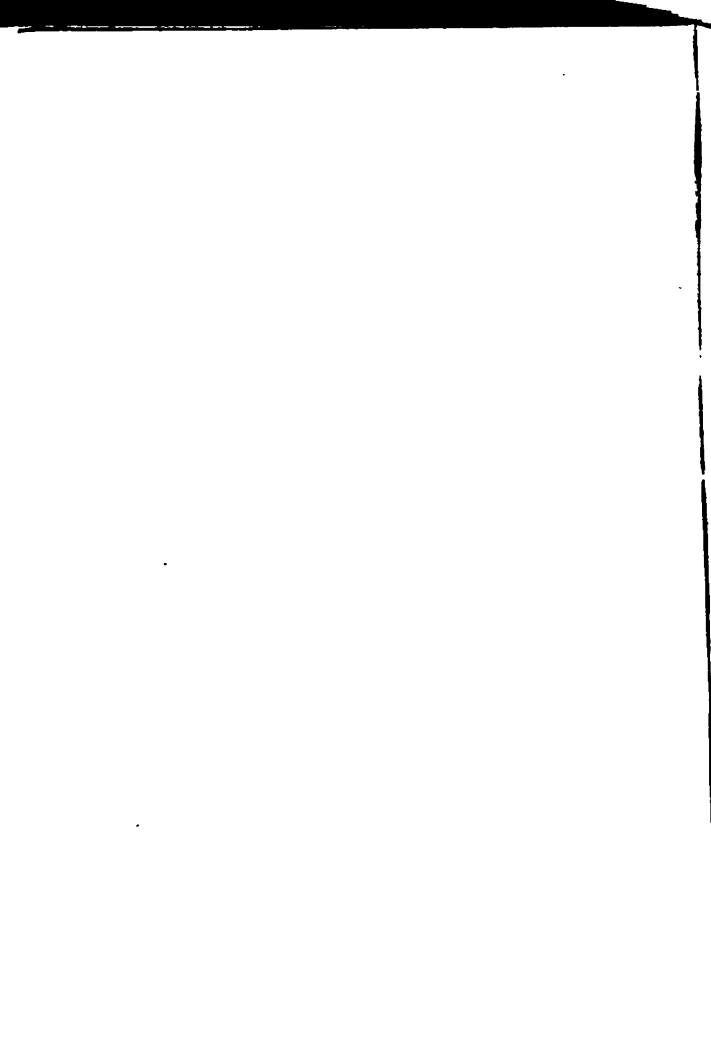
---

La Cigalo. . . . .	72
Ascensioun . . . . .	78
La Richesso de la terro . . . . .	80
En travessant Aubagno . . . . .	82
Revirado . . . . .	86
La Rèino . . . . .	90
Lou Rèire-amour . . . . .	100
La Nèu . . . . .	104
Cinq an !. . . . .	106









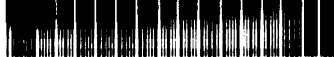


3 2044 024 452 971



THE BORROWER WILL BE CHARGED  
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS  
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON  
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED  
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE  
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE  
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

MAY 31 1995  
MAY 31 1995  
CANCELLED  
BOOK DUE



3 2044 024 452 971



